

L'Exécuteur [252]

– Boucherie en Colombie

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



BOUCHERIE EN COLOMBIE

par Don Pendleton

VALVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**BOUCHERIE
ENCOLOMBIE**



CHAPITRE PREMIER

Le *Learjet* venait d'amorcer sa descente vers Bogotá, la capitale colombienne. Jack Grimaldi, qui pilotait l'appareil, se tourna vers son passager.

— Je ne t'entends plus, depuis un moment, remarqua-t-il. Quelque chose te tracasse ?

— Possible, répondit Mack Bolan. Sauf que je ne sais pas quoi. Pas encore.

Grimaldi se contenta de hocher la tête et revint à ses commandes.

L'Exécuteur déboucla sa ceinture de sécurité. Il se faufila entre les sièges de la cabine de pilotage et dépassa les sacs de matériel qu'il déchargerait dès leur atterrissage. Vers l'arrière de l'avion, il s'arrêta devant un des casiers. Il prit ce qu'il cherchait à l'intérieur et revint s'asseoir. Il tira le pare-soleil et l'abaissa, retirant le cache qui couvrait le miroir.

— Prêt à l'action, on dirait, fit remarquer Grimaldi.

Occupé avec le miroir, le Guerrier ne répondit pas.

— Wilson nous attend bien au sol ? demanda encore Grimaldi au bout d'un moment.

— Oui. Il est arrivé du Pérou la nuit dernière. Et je compte bien sur lui pour faciliter le débarquement.

Wilson, un Texas Ranger à la retraite, vivait désormais au Pérou, pays frontalier de la Colombie. Il faisait partie de ces hommes d'élite choisis pour épauler les Black Warriors à l'occasion de missions ponctuelles. Ils suivaient un entraînement spécifique au Ranch, puis étaient mobilisés quand une mission correspondait à leur profil. Et cela continuait même après qu'ils avaient pris leur retraite.

Comme aujourd'hui pour Wilson.

Bolan en termina avec son intervention de dernière minute. Pour l'instant, tout se passait comme prévu. Mais le sentiment que les choses désagréables allaient commencer plus tôt que prévu s'était imposé avec trop de force pour qu'il l'ignore.

Grimaldi posa le *Learjet*, qui poursuivit sa course sur le tarmac. Alors qu'il ralentissait, un véhicule des douanes colombiennes apparut

au bout de la piste. Malgré la nature du boulot qu'il comptait effectuer, l'Exécuteur ne bénéficiait d'aucun traitement de faveur a priori ; il voyageait sur un jet privé banalisé et devait entrer dans le pays comme n'importe qui d'autre et s'exposer à tous les contrôles de douanes et de police. Herman « Gadgets » Schwarz avait bien essayé de trouver une filière plus discrète, mais les événements internationaux ne s'y prêtaient guère et le Guerrier avait dû prendre le risque d'une entrée incognito avec tous les inconvénients d'une identité bidon. Sauf que, si on s'avisait de le fouiller, ou de jeter un coup d'œil à ce que transportait l'appareil, les problèmes seraient immédiats.

En plus des armes qu'il avait sur lui, le Beretta 93-R équipé d'un réducteur de son, dans son holster d'épaule, et le Desert Eagle .44 Magnum, à la hanche, l'Exécuteur avait apporté dans ses sacs une importante cargaison d'armes, chargeurs et autres munitions.

Mais le Learjet venait de se poser sur le sol du premier exportateur mondial de drogues illégales, et les Colombiens se préoccupaient assez peu de ce qui entrait *dans* le pays. Ici, quelques billets glissés dans la main de la bonne personne suffiraient pour calmer toute curiosité. Enfin, on pouvait l'espérer.

Un gros type en uniforme, son clipboard à la main, s'avancait vers l'avion quand Bolan en sortit. L'autre réclama en espagnol les papiers de l'appareil, ainsi que les passeports de Bolan et Grimaldi. Le Guerrier lui donna ce qu'il demandait. Avec une discrétion qui en disait long sur les habitudes locales, le douanier empocha les billets glissés entre les feuilles des passeports.

Il hocha la tête, sans un mot, et se tourna pour rejoindre l'arrière du terminal.

Alors que Bolan se tournait également, vers la porte ouverte du cockpit, il aperçut du coin de l'œil un autre homme, vêtu d'un vieux pantalon de treillis, d'un T-shirt kaki et d'un bob vert avachi qui lui cachait une bonne partie du visage. Il marchait vers l'avion.

Bolan eut besoin d'une seconde pour reconnaître Wilson. Il avait perdu une bonne partie des muscles acquis en salle de musculation, du temps où il était Texas Ranger. Mais, surtout, jamais le Guerrier ne l'avait vu autrement habillé qu'un uniforme. Le sourire qu'il adressa à Bolan n'avait pas changé, lui.

Mais les deux hommes n'eurent pas le temps de se saluer, encore moins d'évoquer les souvenirs du passé. Bolan tendait juste la main quand le crépitement d'une arme automatique couvrit les autres bruits de l'aéroport. Une ligne d'impacts apparut sur la carlingue du Learjet.

— Décolle, Jack ! cria Bolan alors que Wilson se jetait au sol.

— Et tes sacs, Striker ? demanda Grimaldi.

— Oublie ça ! On n'a pas le temps. Fous le camp d'ici, vite !

La fusillade, le Guerrier le savait, allait avoir raison de l'indulgence que le graissage de pattes du type des douanes lui avait value. Si jamais le Learjet était toujours au sol lorsque cette fusillade cesserait, l'appareil serait fouillé de fond en comble – ce qui lui vaudrait inévitablement de très sérieux ennuis. Il allait donc devoir se contenter d'entrer dans le pays avec les quelques armes qu'il avait sur lui, quitte à voir ce qu'il pourrait récupérer par la suite.

Deux nouvelles rafales crépitèrent dans sa direction et celle de Wilson, depuis deux positions différentes. Bolan comprit qu'ils étaient dans la ligne de mire d'au moins trois flingueurs. Il roula sur le côté et sortit le Desert Eagle du holster qu'il avait à la ceinture. Derrière lui, Grimaldi manœuvrait le Learjet pour s'éloigner. L'Exécuteur roula de nouveau sur lui-même, mais de l'autre côté, et le Beretta se retrouva dans sa main libre. Il vit du coin de l'œil que Wilson avait sorti deux Colt .45 Government Model 1911.

Les deux hommes laissèrent un nouvel essaim de balles filer au-dessus d'eux, puis l'Exécuteur cria :

— Sur la droite !

À la manière de nageurs synchronisés, ils roulèrent sur la droite.

Une pluie de projectiles crépita sur le sol, aux endroits précis qu'ils occupaient une fraction de seconde plus tôt.

Mack Bolan fut en mesure de repérer au moins un des flingueurs. À une quinzaine de mètres, il vit un type à la peau foncée qui portait une guayabera, une chemise cubaine, aux couleurs vives. Il avait la crosse d'un M-16 pressée contre l'épaule. L'Exécuteur braqua le Desert Eagle vers lui, visa avec soin et pressa la détente. Une balle à tête creuse jaillit du canon pour aller perforer la partie supérieure de la chemise jaune. Le cœur du flingueur explosa et le M-16 lui tomba des mains.

Bolan entendit Wilson faire feu de son côté à deux reprises et vit un des deux .45 tressauter dans sa main. Il suivit la trajectoire du canon et aperçut un autre flingueur, en partie caché derrière un petit Cessna, près des hangars, sur sa gauche. Touché à l'épaule, le type laissa échapper son fusil d'assaut.

Bolan pressa aussitôt la détente du Beretta, qui vomit une triple rafale. Deux des projectiles subsoniques déchiquetèrent la gorge du pourri, qui s'en alla rejoindre en enfer son copain à la chemise jaune.

Mais la fusillade n'était pas pour autant terminée.

On rafala de nouveau dans leur direction, et Bolan cria par-dessus

le raffut :

— Paul ! Ils nous tirent comme des lapins, ici ! Il faut qu'on se tire !

— Tout à fait d'accord...

— Sur la gauche !

De nouveau, dans un bel ensemble, les deux hommes roulèrent sur le côté, échappant de peu aux balles ennemies.

Dans le mouvement, l'Exécuteur jeta un coup d'œil aux environs, derrière eux. Rien qui puisse leur servir d'abri. Ils se trouvaient à une des extrémités de l'aéroport, dans la partie réservée aux petits appareils privés. Dans leur dos, il n'y avait qu'environ deux cents mètres de terrain découvert jusqu'à la clôture.

Bolan s'immobilisa et repéra un type aux cheveux longs, armé lui aussi d'un M-16. Il pressa de nouveau la détente du Desert Eagle. Le projectile atteignit la cible en pleine tête. Désintégrant l'os crânien par devant, elle lui emporta la moitié gauche du visage, tout en poursuivant son parcours dévastateur vers l'arrière du crâne.

La fusillade n'en finissait plus. Bolan eut le sentiment que tous les tirs provenaient à peu près du même endroit – un parking situé à une centaine de mètres, près du terminal. Il repéra ainsi près d'une douzaine de flingueurs, éparpillés derrière les voitures. Et tous armés de M-16.

— On n'a nulle part où se planquer ! cria-t-il à Wilson. Il faut qu'on prenne l'initiative.

— Pigé ! fit le Texan, juste avant qu'une balle ricoche par terre, à deux ou trois centimètres de son visage.

Les deux hommes se levèrent, et, durant un instant, les projectiles ennemis fusèrent tout autour d'eux. À leurs pieds, au-dessus de leurs têtes, de tous les côtés. Ou bien ils avaient de la chance, ou bien les autres n'avaient rien de tireurs d'élite, mais aucun des projectiles n'atteignit son objectif.

Et les tirs ennemis cessèrent brusquement quand les deux hommes firent l'impensable : plutôt que de chercher à leur échapper, ils se mirent à courir vers leurs assaillants. Bolan et Wilson profitèrent des deux ou trois secondes de flottement durant lesquelles les flingueurs tentèrent de comprendre ce qui se passait, et ils franchirent la moitié du terrain à découvert.

Tout en courant, Wilson poussa soudain un glapisement terrifiant, et Bolan et lui se mirent à tirer pour décourager les plus téméraires de leurs adversaires. Au moins trois flingueurs s'écroulèrent, touchés. Ils se trouvaient à un peu plus de vingt mètres

du parking, quand Bolan estima qu'ils avaient assez abusé de leur chance.

— Au sol et on roule ! cria-t-il.

Wilson s'exécuta aussitôt, et les deux hommes effectuèrent une roulade avant qui leur permit d'échapper à une nouvelle série de tirs. Ils se redressèrent, et, tout en tirillant, ils couvrirent les quelques mètres qui les séparaient des premières voitures du parking.

Ils se retrouvèrent derrière le capot de deux véhicules voisins. Les tirs cessèrent. Au loin, on entendit des sirènes qui approchaient. Bolan songea que s'ils étaient encore là à l'arrivée des flics, ils seraient vraiment dans la merde.

Il cherchait un moyen de se sortir de ce guêpier, et ce fut l'ennemi qui le lui donna. Voyant leurs projets contrariés par les sirènes, les autres commencèrent de s'engouffrer dans certains véhicules, dont les moteurs démarrèrent en rugissant furieusement.

Bolan se redressa légèrement, et il aperçut un taxi jaune arrêté juste à l'entrée du parking. Il l'avait vu arriver juste avant que la fusillade ne commence. Le chauffeur avait stoppé net et n'avait plus bougé, ne sachant s'il devait reculer, avancer ou rester où il se trouvait.

— Suis-moi ! lança Bolan.

Les pneus des véhicules dans lesquels s'étaient entassés les flingueurs se mirent à hurler sur le sol tandis qu'ils quittaient le parking. Le Guerrier se redressa et sprinta entre les voitures stationnées. Derrière lui, il entendit que Wilson avait compris le message.

Quand il atteignit le taxi, l'Exécuteur ouvrit la portière, saisit le chauffeur par le bras et le jeta au sol. Le pauvre type était trop effrayé pour tenter quoi que ce soit.

Wilson savait ce qu'il avait à faire. Alors que Bolan prenait le volant, il se glissa du côté passager. Le véhicule partit aussitôt dans un hurlement de pneus, à la suite des flingueurs. Au même moment, plusieurs voitures de police – la police de l'aéroport – arrivaient sur les lieux, avec sirènes et gyrophares. Bolan dut donner un grand coup de volant pour éviter la première.

Tout en roulant à la suite de son gibier, il se mit à réfléchir. La fuite d'informations dont il avait eu vent juste avant son départ était donc bien réelle. Sauf que, en dehors de certains membres du Black Warriors Ranch, les deux seules personnes informées de son arrivée en Colombie étaient deux présidents, celui de Colombie et celui des États-Unis.

Le Guerrier roula sur un trottoir, avant de revenir sur la chaussée.

Son esprit fonctionnait à plein régime, concentré sur sa chasse et sur le job qui l'avait amené en Colombie. Carlos Gomez-Garcia, dit Pepe 88, était le chef du 28^e Front, une division des FARC, tristement célèbres dans le monde pour leurs prises d'otages – et un peu moins pour le trafic de drogue auquel ils se livraient. Comme c'était déjà arrivé tant de fois lorsque l'armée ou la police colombiennes projetaient un raid chez lui, dans son domaine situé sur le flanc de la montagne, en surplomb de la jungle, il avait été prévenu d'une manière ou d'une autre que quelque chose se préparait contre lui. Cette fois, c'était un Américain qui venait. Il avait donc envoyé des hommes à l'aéroport pour se débarrasser de Bolan avant même qu'il ait commencé son boulot.

Il s'en était fallu d'un cheveu pour qu'il réussisse.

Il avait échoué, donc, mais l'Exécuteur n'était pas pour autant sorti d'affaire. Devant, il y avait les hommes de Pepe 88. Derrière, Wilson et lui avaient trois voitures de la police colombienne à leurs trousses. Et, des deux côtés, on se débarrasserait volontiers de ces Américains fauteurs de trouble.

CHAPITRE II

La dernière voiture du convoi des FARC était une Pontiac Bonneville. Régulièrement, un bras apparaissait, prolongé d'un pistolet en acier étincelant qui tirait deux ou trois fois avant de disparaître dans l'habitacle. À chaque fois, l'Exécuteur donnait de grands coups de volant pour esquiver les balles – tout en faisant de son mieux pour éviter les véhicules qui arrivaient en face.

Jusque-là, la police de l'aéroport s'était contentée d'utiliser ses sirènes et ses gyrophares. Mais alors qu'on se rapprochait de Bogotá, et de zones très peuplées, ils allaient sans doute à leur tour commencer à faire parler les armes. Le taxi serait pris en sandwich. Pour empêcher cela, Bolan n'avait qu'une solution : se débarrasser des voitures de flics, sans blesser les flics eux-mêmes.

— Prends le volant, dit-il à Wilson.

Le Texan ne lui demanda pas d'explication. Il avait compris. Il se pencha et s'empara du volant.

Bolan fit descendre la vitre de sa portière, et, se tordant sur son siège, il sortit le Desert Eagle de son holster. Il déplaça légèrement le rétroviseur extérieur, jusqu'à ce qu'apparaisse dedans la voiture de police qui le suivait directement, toutes sirènes hurlantes, son gyrophare en action.

Le pied sur l'accélérateur, l'Exécuteur se pencha et posa son avant-bras droit sur la portière. Il dirigea le canon vers l'arrière et, à l'aide du rétroviseur, il visa le pneu avant gauche de la première voiture du convoi policier. Il pressa la détente avec le pouce de sa main droite.

Celle-ci partit vers le haut, avec le recul, tandis que le gros .44 Magnum faisait entendre un coup de tonnerre dans l'habitacle du taxi. Wilson poussa un juron.

Bolan savait qu'il avait visé correctement. Mais juste au moment du tir, le taxi rebondit légèrement sur un des nombreux dos-d'âne de la chaussée. Du coup, la balle manqua le pneu et fit exploser le phare de la voiture de police.

La poursuite continuait.

Inspirant profondément, Bolan visa de nouveau. Il allait presser la

détente quand Wilson hurla :

— Attention !

Et il tourna violemment le volant. Le Guerrier fut brutalement projeté contre la portière alors que deux coups de feu claquaient devant le taxi. Il regarda devant lui juste à temps pour voir le bras et le pistolet disparaître dans la Pontiac.

Au même moment, derrière, il entendit des détonations étouffées : les policiers s'y étaient mis, eux aussi. La situation s'était encore compliquée.

— Tu peux atteindre l'accélérateur ? demanda-t-il à Wilson.

Sans répondre, le Texan tendit la jambe et se tourna de côté sur son siège. Bolan retira son pied de la pédale. Il fit passer ses genoux sur son siège et enroula la ceinture de sécurité autour de ses mollets. Il passa la tête par la fenêtre, mais la rentra aussitôt quand une balle de la police ricocha sur le toit du taxi. Presque aussitôt, Wilson donna un nouveau coup de volant pour esquiver les tirs des FARC, devant eux. L'Exécuteur passa de nouveau la tête à l'extérieur.

Le ventre posé sur le rebord de la fenêtre, il tint le Desert Eagle à deux mains, visa et tira. Moins d'une seconde plus tard, le pneu avant droit de la voiture de police explosait enfin.

Bolan avait déjà réintégré l'intérieur du taxi et repris le volant. Dans le rétroviseur, il vit la voiture de police faire un tête-à-queue. Les véhicules qui arrivaient en face s'arrêtèrent comme ils purent pour l'éviter, mais la seconde voiture du cortège de flics la percuta. La troisième stoppa derrière. Ses occupants auraient pu continuer la poursuite, mais ils préféraient sans doute prêter assistance à leurs collègues plutôt que de traquer le taxi et les FARC. Bolan pouvait le comprendre. Il vit les policiers descendre de leurs voitures pour évaluer les dégâts.

Ils avaient à présent atteint les faubourgs de Bogotá. Des bâtiments s'élevaient ici et là, avec de temps à autre des petits éventaires de fruits. Des routes perpendiculaires apparurent. S'il n'y avait plus de gyrophares, de sirènes ni de coups de feu, l'Exécuteur avait perdu du terrain sur la Pontiac et les autres véhicules des FARC. Ils avaient maintenant une bonne centaine de mètres d'avance. Mais entre eux, la voie était toujours libre.

Bolan accéléra. Il serra les poings sur le volant en entendant le moteur protester. Même s'il n'avait pas un bolide entre les mains, il devrait faire avec. Et alors qu'ils se rapprochaient toujours plus de la ville proprement dite, il constata qu'il gagnait du terrain – grâce à la circulation de plus en plus dense. Il avait une chance de rattraper les autres salauds s'il ne les perdait pas de vue.

Plus aucun coup de feu n'avait été tiré, et Bolan en déduisait que les FARC avaient dû pour l'instant renoncer à se débarrasser de Wilson et lui par les armes. La priorité devait être de leur échapper. À ce petit jeu, le Guerrier avait toutes ses chances. Il suffisait d'être patient. Entre la Pontiac et le taxi, la distance continuait de diminuer. La circulation s'intensifiait. De part et d'autre de la route, les bâtiments et les commerces étaient de plus en plus nombreux. Des panneaux indicateurs apparaissaient.

Une Chevrolet dernier modèle et un camion Ford cabossé passèrent entre le taxi et la Pontiac. Bolan accéléra encore et manœuvra pour doubler le camion, évitant de justesse le semi-remorque qui arrivait en face et sortait de la ville. Il tenta la même manœuvre avec la Chevrolet, mais dut renoncer : trop de voitures en face.

À côté de lui, Wilson rechargeait ses deux .45.

L'ancien Texas Ranger prit ensuite le volant pour permettre au Guerrier de faire de même avec le Desert Eagle et le Beretta.

Devant, deux nouvelles voitures se glissèrent entre le taxi et la Pontiac. Bolan tenta une nouvelle fois de doubler la Chevrolet, mais, là encore, il dut renoncer. Il songea à doubler sur la droite, mais le côté de la route était envahi par des petits commerçants et leurs étals, qui lui donnaient des allures de marché en plein air. Le Guerrier risquait de foncer sur des innocents.

Il inspira profondément. La frustration ne donnait jamais rien de bon, il le savait, et pour éviter qu'elle fasse plus de dégâts, il combattit cette émotion. Ou bien Wilson et lui rattraperaient les flingueurs des FARC, ou bien ils n'y parviendraient pas – c'était aussi simple que cela. Et, dans le second cas, ils devraient trouver un autre moyen d'anéantir Pepe 88 et ses narcotrafiquants.

Soudain, la Pontiac tourna dans une rue perpendiculaire tandis que les deux voitures qui la précédaient, une grosse Suburban bleue suivie d'un Nissan Pathfinder compact, continuaient tout droit. Et, presque aussitôt, la Suburban tourna sur la droite et la Nissan sur la gauche.

La circulation était trop importante pour suivre les véhicules du regard, et surtout rester au contact. Et quand les yeux de Bolan se posèrent sur la jauge d'essence, il s'aperçut que son autonomie était très limitée.

Que ça lui plaise ou non, la poursuite était terminée.

Le Guerrier pensa aussitôt à sa propre sécurité. Il y avait de fortes chances pour que le signalement du taxi soit déjà en train de circuler sur les fréquences de la police. Il devait se débarrasser du véhicule et

en trouver un autre, plus sûr. Il ralentit et quitta à son tour la grande avenue. Il diminua encore sa vitesse quand il aperçut un grand cinéma et ce qui devait être son parking. Plein.

Il s'y engagea et alla se glisser entre deux gros SUV, assez imposants pour cacher en partie le taxi. Cela ferait l'affaire.

Le Guerrier se tourna vers Wilson.

— Je vais chercher quelque chose de moins voyant que ce taxi.

— On peut retourner à l'aéroport et récupérer ma Ford. Je n'ai qu'à ôter cette stupide casquette pour éviter que les flics me reconnaissent. À ce propos, tu pourrais peut-être te débarrasser de ce déguisement ridicule, non ?

L'Exécuteur se regarda dans le rétroviseur intérieur. Il ôta la perruque blonde dont il s'était coiffé juste avant que le Learjet atterrisse à Bogotá. La barbe et la moustache blond cendré connurent le même sort.

Bolan savait maintenant d'où venait cette prémonition qui l'avait amené à mettre ce déguisement au dernier moment : il avait senti d'instinct que Pepe 88 lui avait envoyé un comité d'accueil à l'aéroport. Au vu de la tournure des événements, son déguisement avait eu une double utilité : son vrai visage restait non seulement inconnu aux FARC, mais aussi aux policiers colombiens.

— Ah ! voilà un visage plus familier ! lança Wilson.

Le Guerrier descendit du taxi et se palpa. Il avait sur lui le Beretta, le Desert Eagle et un petit poignard de combat, un TOP SAW. Sans oublier son téléphone satellitaire, glissé dans une des poches de sa veste. Tout ce dont il aurait désormais besoin, il devrait se le procurer au fur et à mesure.

Du regard, l'Exécuteur fit un rapide tour du parking. Il rejoignit un Toyota Highlander, dont la portière n'était pas fermée à clé côté passager. Il ne lui fallut qu'un instant pour débloquer la colonne de direction avec la crosse du Desert Eagle. Il sortit son couteau et introduisit la pointe dans le démarreur. Le moteur partit sans problème.

Wilson le rejoignit.

— Tu nous as trouvé un camp de base ? lui demanda l'Exécuteur.

— Oui, un sacré camp de base, répondit le Texan.

Bolan hocha la tête et manœuvra la voiture. Alors qu'ils quittaient le parking, il vit deux voitures de la police nationale colombienne s'arrêter derrière le taxi abandonné.

Les deux gros SUV ne l'avaient pas abrité aussi longtemps qu'il aurait cru.

Mais cela avait suffi.

CHAPITRE III

Pour ce blitz, Wilson avait loué une minuscule maison aux allures de cabane située au sud de Bogotá, en bordure de jungle. Le soleil s'était couché, et la lune était accrochée haut dans le ciel, quand la Ford Explorer du Texan qu'ils étaient allés récupérer à l'aéroport quitta le chemin défoncé qui permettait de rejoindre la maison depuis la route et s'arrêta.

Sans un mot, les deux hommes descendirent du véhicule et gravirent les marches menant à la maison. Comme beaucoup d'habitations de la jungle, celle-ci avait été construite sur pilotis pour se protéger des inondations pendant la saison des pluies. Et on était précisément en pleine saison des pluies, se souvint Bolan lorsque les gouttes d'une averse se mirent à passer à travers les feuilles.

Dans la maison, Wilson craqua une allumette pour allumer une lampe à pétrole. Bolan examina rapidement l'unique pièce de la maison. Deux lits de camp étaient installés l'un en face de l'autre, contre deux murs opposés, avec des moustiquaires suspendues au-dessus. Le reste du mobilier se composait d'une table et de deux chaises. Drôle de *safe house* !

Mais la pièce était tout sauf vide. Wilson avait apporté des valises et sacs de toutes les formes, tailles et couleurs.

— Tu n'as pas eu de problème, à la frontière ? lui demanda Bolan en s'asseyant sur une des deux chaises.

Wilson secoua la tête.

— J'ai utilisé le même genre de « passeport » pour moi que pour toi, à l'aéroport. Mais j'ai payé en *soles* péruviens, pas en *pesos*. Ça n'a apparemment pas posé de problèmes aux fonctionnaires colombiens. Il faudra que je pense à me faire rembourser. Je ne sais pas trop comment ça va se passer, d'ailleurs.

Comme tous les militaires et policiers que le Black Warriors Ranch employait, après une sélection et un entraînement des plus exigeants, Wilson ignorait tout ou presque de l'organisation. Cela faisait partie de la règle du jeu. Il connaissait Mack Bolan sous un de ses multiples noms d'emprunt, Roberts, et n'avait pas la moindre idée que c'était

Hal Brognola, le numéro un du *Justice Department*, qui tirait les ficelles.

La pluie s'intensifia et se mit à tambouriner violemment sur le toit de la maison. Bolan revint à son blitz proprement dit.

— L'accueil auquel j'ai eu droit signifie clairement que l'ennemi était au courant de mon arrivée et des raisons de ma venue. Ils savaient même à peu de choses près l'heure de l'atterrissage.

Wilson fronça les sourcils.

— Peut-être. En même temps, les FARC ont assez d'effectifs pour pouvoir se permettre une surveillance de l'aéroport vingt-quatre heures sur vingt-quatre, si ça leur chante.

— Exact. En tout cas, ils savaient que quelque chose se préparait, c'est évident. Mais qu'est-ce qu'ils savent exactement, ça, mystère...

Le Guerrier se leva.

— Notre principal avantage, pour l'instant, c'est qu'ils ignorent à quoi nous ressemblons.

Wilson se leva à son tour et il fit glisser la fermeture Eclair d'un des sacs entreposés dans la petite pièce. Il fouilla dans son contenu et sortit une enveloppe kraft qu'il vint poser sur la table.

— Ça, ce sont les infos qu'on a bien voulu me communiquer – j'ai trouvé l'enveloppe un jour sur la table basse de mon salon. On m'explique là-dedans que tu dois te rendre en Colombie pour retrouver Pepe 88 et que tu as besoin de quelqu'un qui soit au fait des « ficelles locales ».

Il sortit une chemise de l'enveloppe et répandit son contenu sur la table. Il y avait là une dizaine de rapports des services secrets, avec des photos de Pepe 88 et de plusieurs hommes pour qui des mandats d'arrêt avaient été délivrés aussi bien en Colombie qu'aux États-Unis.

— Tu connais l'origine de son surnom ? demanda Bolan.

— Il évolue sans arrêt. Le chiffre serait celui du nombre d'hommes qu'il a tués personnellement. Avec son arme favorite : une machette.

— Ça n'est pas un peu exagéré ?

— Va savoir, répondit Wilson en haussant les épaules. Ces enculés des FARC ne sont pas si différents des autres organisations criminelles. Ils laissent parfois sortir des histoires en grossissant le trait pour l'effet psychologique. Ça fout la trouille à tout le monde, aussi bien aux habitants de la région qu'aux autres organisations. D'un autre côté, ça ne m'étonnerait pas que le chiffre soit proche de la vérité. Pepe, de son vrai nom Carlos Gomez-Garcia, est une vraie saloperie, un tueur sans pitié.

Bolan se rassit et il observa l'ombre d'un papillon – grossi

plusieurs fois par la lumière de la lampe à pétrole – jouer sur un des murs.

— D'après ce que je sais, dit-il, il vit comme une espèce de roi de la cocaïne dans son ranch de la jungle. Il y a eu plus d'une dizaine de raids de l'armée colombienne et de la police nationale, mais chaque fois, il n'était pas là. Ses hommes non plus. Il n'y avait que son personnel de maison et les ouvriers agricoles. D'ailleurs, les Colombiens, s'ils l'attrapaient, ne pourraient guère le condamner que pour excès de vitesse, car leurs dossiers sont quasiment vides tant les témoins se font de plus en plus rares face à Pepe. C'est pour ça qu'on a fait appel à moi.

Wilson hocha la tête.

— Ils lui ont tout de même envoyé les *Junglas*, à bord d'hélicoptères Black Hawk. Tu connais ces gus ?

— Des commandos super entraînés. Ce que la Colombie a de mieux à proposer. L'équivalent de nos Rangers ou des Forces Spéciales.

— D'ailleurs, d'après ce que j'ai entendu dire, ils auraient des gars des Forces Spéciales comme conseillers. Mais nous – les États-Unis, j'entends – ne reconnaissons pas ouvertement ce genre de choses. Cela fait tout de même plus de vingt ans que des agents de la D.E.A. travaillent avec les Colombiens.

— Pour en revenir à Pepe, il est évident qu'il a de nombreuses personnes très bien informées à sa botte. Cela expliquerait le comité d'accueil à l'aéroport, tout à l'heure. Et, quel que soit l'informateur, il est forcément haut placé. Raison pour laquelle le président colombien a appelé le président américain.

— Lequel t'a appelé, souligna Wilson en se rasseyant.

— Tu rigoles ! Le Président ne me connaît même pas. Il ne sait même pas que j'existe ! Mais disons qu'il a demandé à qui de droit de se saisir de cette affaire.

— Qui d'autre est au courant de ta venue ?

— Normalement moi, toi, les deux présidents et un certain nombre de personnes au Ranch.

— Et tu fais confiance à tout le monde, au Ranch ?

— Totalement.

— Donc, la fuite vient d'ici, conclut Wilson. Quelqu'un de haut placé, comme tu l'as dit. Un proche du président colombien.

— Ou du moins quelqu'un qui ait accès à son entourage immédiat, murmura l'Exécuter.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Je n'en sais encore trop rien.

La pluie avait cessé. Comme la plupart, des averses tropicales, celle-ci avait été violente mais brève.

— Qu'est-ce que tu as apporté ? interrogea Bolan en se tournant vers les sacs et les valises.

— Mes revolvers et deux flingues miniatures, au cas où. Je les ai démontés et répartis dans les bagages au cas où les types de la douane auraient décidé de les faire passer aux rayons X. Ce qu'ils n'ont même pas fait. Je comptais sur toi pour apporter la grosse artillerie...

— Tout est reparti avec l'avion, dit Bolan en songeant aux M-16, MP-5 et autres armes que transportait le Learjet.

Wilson haussa les épaules.

— Il va falloir faire sans, j'imagine.

— Nous ne sommes pas complètement désarmés, souligna Bolan. Et nous pouvons récupérer du matériel. J'ai le sentiment que nous allons liquider quelques flingueurs d'ici à la fin de cette histoire. Ce serait une honte de laisser perdre du bon équipement.

Malgré le peu de lumière, Bolan vit l'ancien Ranger sourire.

— Une honte ? Au Texas, on dirait que ce serait un *péché*.

Le Guerrier l'observa un instant en silence. Même si Wilson était moins musclé que dans son souvenir, il était toujours bien bâti.

— Tous mes bagages ont quitté la Colombie avec mon arsenal, déclara-t-il enfin. Et j'ai l'impression qu'il n'y pas beaucoup de magasins, dans ce coin de la jungle. Tu crois que certains de tes vêtements m'iraient ?

— Tu risques d'être un peu à l'étroit, mais je te laisse choisir. Tout sauf une chose.

— Quoi donc ?

— Mon chapeau des Rangers.

Bolan hocha la tête.

— Ne t'inquiète pas. Préparons notre matériel pour demain. J'ai besoin de nettoyer mes pistolets. Ensuite, nous essaierons de dormir un peu.

Wilson se leva et sortit ses deux .45, qu'il posa sur la table, près de la lampe. L'Exécuteur eut alors la possibilité de les examiner de plus près. Avec leurs crosses gravées, les deux Colt auraient pu être exposés au Texas Ranger Muséum à Waco.

— Je ferais aussi bien de toiletter Becky et Betty, moi aussi, déclara Wilson en grimaçant un sourire.

— Becky et Betty ? Jolis noms. Tu sais les reconnaître ?

— Bien sûr. Betty, c'est la plus teigneuse !

CHAPITRE IV

— Et ton couteau, il a aussi un nom ? demanda Mack Bolan le lendemain, alors que Wilson et lui s'habillaient.

Le Texan était en train d'examiner la lame tranchante d'un énorme couteau de chasse qu'il avait sorti d'un de ses sacs. Le manche était de bois. La lame était vieille et usée, mais bien entretenue, avec une extrémité aussi fine qu'une aiguille. Dans les premières lueurs du petit matin, l'Exécuteur reconnut ce qu'on appelait un *swedge*, utilisé pour la plus dévastatrice des techniques de combat au couteau, le *back cut*.

— Bien sûr qu'il – ou plutôt elle – a un nom, répondit Wilson avec un grand sourire. C'est ma copine Bonnie.

Bolan passa un T-shirt noir, un peu serré au niveau du torse, mais qui ferait l'affaire.

— On dirait que Bonnie a un certain âge, remarqua-t-il.

— Un peu, oui. Le couteau appartenait à mon arrière-arrière-grand-père.

Bolan enfila un jean, lui aussi un peu juste. Il passa le harnais du Beretta et mit celui-ci en place, à l'épaule. Le gros Desert Eagle retrouva son holster, à la ceinture, au côté d'une double poche chargeurs contenant des cartouches .44 Magnum. Le petit couteau Top Saw se retrouva dans son dos, clippé à sa ceinture. Pour dissimuler les trois armes, le Guerrier enfila une veste safari à manches courtes, dans le genre de celle qu'il portait la veille dans l'avion.

— Prêt ? interrogea-t-il.

— Presque, répondit Wilson.

Il fit glisser la fermeture Eclair d'une boîte à chapeau qui se trouvait dans un coin de la pièce. Il en sortit un chapeau Western blanc en paille dont il se coiffa. Bolan remarqua la bande, en cuir brun clair, avec des petits *conchos* dorés Texas Ranger séparés par des galons tressés blanc et brun. Aux États-Unis, et notamment au Texas, ce chapeau aurait été malvenu pour une mission comme la leur ; ici, en Colombie, où tout le monde portait un chapeau, il passerait inaperçu.

Ils quittèrent leur maisonnette, et Bolan alla s'installer côté passager. Wilson prit le volant. Quelques minutes plus tard, ils roulaient en direction de Bogotá, la capitale colombienne, qui avait la réputation d'être une des villes les plus dangereuses de la planète. Ils la rejoignirent en milieu de matinée.

— On peut grossièrement diviser la ville en deux parties, avait expliqué Wilson. Le nord et le sud. Le sud est le plus dangereux. Je sais que tu es déjà venu souvent foutre le bordel dans le coin, mais la capitale évolue très vite.

Bolan comprit ce que cela signifiait. Ils allaient devoir se lancer dans ce blitz en partant de rien ou presque, et s'ils voulaient récolter des renseignements susceptibles de les amener sur la piste de Pepe 88 et du 28^e Front des FARC, ce serait dans le sud de Bogotá qu'il faudrait chercher. Il demanda à Wilson de lui faire un tour de la ville, pour rafraîchir ses souvenirs.

Pepe 88 et les autres narcos avaient apposé à coup d'explosifs leur signature sur une bonne moitié des hôtels et agences de voyages et dans la plupart des entreprises qui affichaient des logos américains. En plus de ces décombres, Bolan put constater que les rues étaient pleines de voleurs, pickpockets et autres malfrats, toute une faune qui attendait la première occasion d'exercer leurs talents. En fait, rien n'avait vraiment changé sur ce point depuis son dernier passage.

Le Guerrier demanda à son partenaire de s'arrêter sur un parking où se trouvait un café en plein air. La nourriture, comme le sommeil, risquait d'être un luxe inabordable une fois que la partie serait lancée. Ils prirent place à une table, sous un parasol, et commandèrent à manger. Le serveur leur apporta des assiettes garnies de viande bouillie, de pois, de carottes et de pommes de terre couvertes de crème. Le tout accompagné de thé.

Ils se mirent à manger et Wilson reposa la même question que la veille :

— Tu as un plan ?

— Disons que j'ai une idée. Pas forcément le meilleur plan, mais c'est ce que j'ai de mieux en ce moment. Nos amis de Washington ne nous ont pas donné beaucoup de biscuits...

Bolan vérifia du coin de l'œil que personne ne s'intéressait à leur conversation et il poursuivit :

— Je propose que nous commençons à faire le tour des *cantinas* du sud de la ville. On finira peut-être par tomber sur quelque chose. On peut aussi compter sur la possibilité qu'on aura de se faire enlever, ce serait sans doute la solution la plus simple, faute d'être la moins dangereuse...

Avec les attentats, les kidnappings étaient une des grandes spécialités des FARC. On estimait ainsi à deux mille le nombre de personnes enlevées tous les ans en Colombie, une véritable industrie qui rapportait autour de trois cent cinquante millions de dollars. Des hommes comme Pepe 88 étaient derrière bon nombre de ces affaires. Pour Bolan et Wilson, être une de leurs victimes apparaissait comme une possibilité de se retrouver au cœur de l'organisation, même si c'était loin d'être la meilleure.

— Tu aimes vivre dangereusement, on dirait, commenta Wilson.

— On a un boulot à faire, répliqua l'Exécuteur.

Ils terminèrent de manger en silence, puis Bolan regarda sa montre.

— Allons-y.

Une demi-heure plus tard les deux hommes étaient assis au comptoir de la Cantina Rosa, au cœur de la partie sud de Bogotá. Dès leur entrée, Bolan avait compris qu'il avait trouvé le bon endroit : toutes les conversations s'étaient tues et tous les regards ou presque s'étaient tournés vers eux. L'intérieur du bar était aussi sommaire que la cahute louée par Wilson. Des tables et des chaises de bois brut, des tabourets de bar à l'assise en plastique et un miroir brisé qui courait au-dessus d'une longue rangée de bouteilles, derrière le comptoir. Ils commandèrent une bière tandis que les conversations reprenaient peu à peu. En les servant, le barman les fixa avec un mélange d'incrédulité et de pitié, avant d'aller se poster à l'autre bout du comptoir pour reprendre sa conversation avec un vieux type aux deux mains amputées.

Du coin de l'œil, l'Exécuteur observa le vieux bonhomme qui coinçait sa bouteille de bière entre ses moignons et l'amenait à ses lèvres.

Au bout d'un quart d'heure, il fut évident que plus personne ne faisait attention à Wilson et Bolan. Le Guerrier laissa tomber un billet sur le comptoir et se leva.

— S'il avait dû se passer quelque chose, ce serait déjà fait, glissa-t-il à Wilson. Essayons ailleurs. Attention quand même au moment de sortir – c'est le bon endroit pour un enlèvement.

Mais ils quittèrent l'endroit sans le moindre incident.

La partie sud de Bogotá ne manquait pas de débit de boissons, et Bolan et Wilson n'eurent qu'à parcourir quelques mètres à pied pour atteindre la *cantina* suivante. Là encore, toutes les conversations cessèrent quand ils apparurent dans l'entrée. En se dirigeant vers le comptoir, l'Exécuteur balaya la salle du regard. Rien que des hommes, coiffés de chapeaux élimés, avec des chemises qui n'auraient même

pas pu servir de chiffons à poussière. Certains fixaient les deux nouveaux venus, mais la plupart avaient le regard perdu dans le vide.

— Si jamais je me remarie, il faut que j'organise la réception ici, chuchota Wilson.

Comme dans l'autre *cantina*, ils s'installèrent au comptoir et commandèrent deux bières. Le Guerrier observa avec attention le barman tandis qu'il décapsulait les deux bouteilles et les leur apportait. Une des spécialités du coin, il le savait, consistait à mettre hors d'état des victimes potentielles avec de la scopolamine, avant de les dépouiller ou de les enlever. Les hôpitaux de Bogotá recevaient ainsi tous les mois une moyenne de deux mille patients à cause de cet alcaloïde, qui faisait perdre connaissance à ses victimes presque immédiatement, tout en laissant d'importantes séquelles.

Mais les deux bouteilles que le barman déposa devant eux étaient réglos, et Wilson et Bolan burent une gorgée de bière sans inquiétude. Comme dans la *cantina* précédente, toutefois, leur présence ne suscita pas de réaction particulière et ne provoqua aucun incident significatif.

Ils s'en allèrent et essayèrent d'autres adresses. Sans résultat.

— Alors ? demanda Wilson tandis qu'ils se retrouvaient une nouvelle fois sur le trottoir.

— On perd notre temps, répondit l'Exécuteur. Et si on continue, on finira complètement beurrés !

Ils rejoignirent l'Explorer.

— Tu as une autre idée ? interrogea Wilson, une fois au volant.

— Je crois, oui. On va aller faire les magasins.

CHAPITRE V

Vêtu de son nouveau costume en coton beige, l'Exécuteur arriva le premier à l'Explorer. Derrière lui, il entendait Wilson qui maugréait. Ouvrant la portière, côté passager, Bolan observa le Texan qui faisait le tour du véhicule pour aller s'installer au volant. Il portait lui aussi un costume neuf aussi léger que coûteux. Mais le sien était blanc crème.

— Jamais, jamais plus ! marmonna Wilson en secouant la tête. Peu importe où je suis, ce que je fais, ou l'importance que ça peut avoir, jamais plus je ne referai ça.

Il démarra le moteur et quitta le parking du luxueux centre commercial du nord de Bogotá.

— Le señor Reynaldo avait l'air de bien t'aimer, remarqua Bolan.

— Ça, je veux bien le croire. Il m'aimait même un peu trop ! Tu as vu combien de temps il lui a fallu pour mesurer mon entrejambe ?

Bolan ne l'écoutait qu'à moitié. Il repéra ce qu'il cherchait, une *bodega* coincée entre un immeuble de bureaux et un petit centre commercial.

— Arrête-toi là, ordonna-t-il à Wilson.

Le Texan obéit. Quelques instants plus tard, l'Exécuteur sortait de la petite boutique avec une volumineuse bouteille de vin rouge local et une bouteille de gin.

— D'accord, fit Wilson. On a nos costards tout neufs, on va se trouver deux filles et on va les soûler pour les faire tomber dans nos lits... J'ai tout compris ?

— Pas exactement, répondit Bolan en bouclant sa ceinture. Jusqu'à présent, nous étions à la pêche aux indices. Sauf que nous ne pêchions pas dans les bons lacs. Et nous n'avions pas de bons appâts non plus.

— Mais encore ?

— Il faut qu'on aille chercher là où on aura des chances de trouver un lien avec les FARC – plus que dans les bouges dont on a fait la tournée. Et, comme je l'ai dit, on va utiliser le bon appât.

Il marqua une pause et regarda par la vitre de portière, alors qu'ils roulaient vers le nord et s'engageaient dans les quartiers plus riches de la capitale. Il cherchait une agence de location de voitures.

— Je t'écoute, rappela Wilson.

— Tout ce que nous avons vu, ce sont des poivrots et des petits voleurs minables, rappela l'Exécuteur. Nous ne sommes pas allés aux bons endroits, c'est évident. Et nous n'avions pas assez l'air de proies faciles. D'accord, on est des *gringos*. Mais pas la bonne catégorie de *gringos*.

— Je suis pas sûr de te suivre...

— Regarde-toi dans un miroir. En plus d'être plus costauds que la moyenne, on a sur le visage une dureté et des cicatrices qui disent clairement qu'on est allés du mauvais côté des choses et qu'on en est revenus.

Le Texan comprit aussitôt.

— Et il y a toujours des clients plus attirants à proximité, dit-il.

— Exactement. Donc, il faut qu'on neutralise la dureté comme on peut. Les vêtements sont une première étape. Ils signifient qu'on a de l'argent – de l'argent dont on va pouvoir nous délester.

— Et le vin ? Le gin ?

— Encore pour l'illusion. On va se faire un bon bain de bouche et s'en asperger, comme avec de l'eau de toilette. L'idée, c'est que toute personne qui passera à proximité voie en nous des types bourrés de fric et bourrés tout court.

Bolan aperçut le parking d'un loueur de voitures. Il dit à Wilson de s'y arrêter.

Une dizaine de minutes plus tard, l'Exécuteur quittait l'endroit au volant d'une BMW resplendissante. Il suivit Wilson jusqu'à un luxueux centre commercial, sur le parking duquel le Texan abandonna l'Explorer pour le rejoindre, un sac à la main. Les deux hommes s'étaient délestés de leurs armes avant d'aller acheter leurs costumes et ils les avaient laissées dans ce sac.

Quand Wilson se fut assis à côté de lui, Bolan remarqua :

— On ferait mieux de mettre tout ça dans le coffre. Si on a de la chance, et que les FARC nous enlèvent, un .44 Magnum et un 9 mm équipé d'un réducteur de son risquent de compromettre notre couverture. Et ma remarque vaut aussi pour Betty, Beckie et Bonnie.

— Tu as raison... Mais, bon sang, c'est bien la première fois que j'entends dire quelqu'un que se faire enlever serait une *chance* !

Il ouvrit le sac.

— Je ne sais pas pour toi, poursuivit-il, mais l'idée de me lancer

dans cette histoire sans arme ne me plaît pas du tout. J'ai ici deux de mes jouets favoris...

Il sortit du sac deux petites pochettes en Nylon noir. Tandis que Bolan quittait le parking, Wilson ouvrit la fermeture Eclair de la première et en sortit un minuscule revolver, un Black Widow de chez North American Arms. Il faisait moins d'une quinzaine de centimètres de long.

— Cinq cartouches .22 Magnum à pointe creuse, expliqua le Texan.

— Et dans l'autre pochette ? demanda le Guerrier en roulant vers le sud.

Wilson l'ouvrit et en sortit un autre North American Arms. Mais cette fois, il s'agissait d'un semi-automatique.

— Guardian .380, expliqua-t-il. Tu peux le planquer dans des endroits où la plupart des ravisseurs ne pensent pas aller vérifier. Surtout quand ils ont affaire à deux gringos aussi riches que bourrés.

— Lequel tu me laisses ? demanda l'Exécuteur.

— C'est toi qui mènes les opérations, Roberts. À toi de choisir.

Bolan secoua la tête.

— Ce sont tes flingues...

— Alors, je prends le Black Widow, dit Wilson en tendant le .380 au Guerrier. J'ai toujours eu un faible pour les engins au maniement simple. Mon côté Ranger...

Bolan prit le minuscule pistolet et le glissa dans une poche de sa veste.

— Ouvre la bouteille de gin, dit-il.

— Boire et conduire en même temps, c'est pas bien du tout, ça, murmura Wilson en tournant le bouchon métallique.

Il prit l'équivalent d'un verre dans sa bouche et il s'en gargarisa quelques secondes, avant de recracher le tout sur le plancher de la BMW.

— Ça parfumerait un peu la voiture, expliqua-t-il en tendant la bouteille à Bolan.

L'Exécuteur conduisit quelques secondes avec ses coudes, le temps de verser un peu de gin dans une main et de se frictionner le visage et le cou avec. L'alcool lui brûla légèrement l'épiderme. Comme Wilson, il se fit un bain de bouche, recrachant le gin entre ses pieds.

Le soleil commençait de descendre derrière les plus hauts immeubles de Bogotá, laissant le crépuscule se répandre sur la ville.

— Et maintenant ? interrogea Wilson.

— On aurait besoin de deux guides. Il y a un quartier à putes, à Bogotá ?

— Hein ?

— Un quartier à putes. Un quartier où...

— Ça va, oui, j'ai compris. Mais Bogotá est une espèce de gigantesque quartier à putes !

— Ce qu'il me faudrait, c'est un endroit où trouver des putes... disons, moyennement chères.

— Je vois.

Wilson secoua la tête, montrant bien qu'il n'était pas trop convaincu par la direction que prenaient les choses. En même temps, Bolan eut le sentiment qu'il lui faisait confiance. Ou presque.

— On peut savoir pourquoi tu as besoin de putes « moyennement chères » ?

— Parce que deux types bien fringués comme nous, ça ne collerait pas avec des putes qui font le trottoir. Et les call-girls haut de gamme risquent de ne pas avoir les relations dont nous avons besoin.

La BMW s'arrêta à un feu rouge, et Wilson se pencha pour regarder le signal lumineux et guetter le moment où il changerait de couleur.

— Quand ça passera au vert, dit-il, tu tournes à gauche.

CHAPITRE VI

Ils trouvèrent le quartier qu'ils cherchaient juste à côté de la Plaza de Bolivar. Et Bolan repéra les deux filles qui conviendraient. Elles étaient vêtues de minijupes serrées et de hauts sans manches très sommaires. Elles attendaient leurs premiers clients de la soirée devant la fresque murale qui ornait le côté d'un immeuble en brique blanche. Ladite fresque commémorait l'abolition de l'esclavage en Colombie, en 1861.

Quand on voyait ces deux filles, on se disait qu'une forme d'esclavage avait laissé la place à une autre.

Elles s'approchèrent de la voiture, côté conducteur, et Bolan découvrit les cheveux blonds décolorés de la plus grande, qui contrastaient avec sa peau olivâtre. Sa copine avait des cheveux bruns tressés. Plutôt jolies l'une et l'autre, elles conviendraient tout à fait pour le plan que Bolan avait en tête.

La vue de quelques billets suffit à les faire entrer dans la voiture. Le Guerrier repartit dès que la blonde – Dolorès – se fut installée à l'avant, à la place de Wilson, qui était allé rejoindre Josefa à l'arrière.

Celle-ci ne perdit pas de temps. Elle prit la grosse bouteille de vin posée sur le plancher de la voiture, dévissa le bouchon et porta le goulot à ses lèvres. Elle but plusieurs gorgées avant de tendre la bonbonne à Dolorès, qui l'imita aussitôt. Elle voulut faire passer la bouteille à Bolan, mais il secoua la tête et bredouilla d'une voix traînante :

— C'est pour vous, les filles. Mon pote et moi, on carbure au gin.
Cela parut très bien convenir aux deux putes.

Bolan avait eu l'occasion de parcourir le dossier de Wilson durant son voyage entre les États-Unis et la Colombie. L'homme avait de nombreuses fois démontré ses qualités dans des missions d'infiltration pour les Texas Rangers. Il entra aussitôt dans son rôle.

— Bon sang, les filles, z'êtes trop belles, dit-il en soulevant son chapeau sur son front pour mieux regarder. Heureusement qu'on a les moyens, parce que vous devez valoir votre prix, hein ?

Les deux putes gloussèrent comme des gamines.

— Z'êtes si mignonnes que ça m'plaît pas trop de parler affaires, poursuivit Wilson. Mais ça va nous coûter combien, à mon copain et moi ?

— Ça dépend de ce que vous voulez, répondit Josefa en se serrant contre lui. Et combien de fois...

Dolorès se mit à rire. Elle se rapprocha de Bolan et commença à lui caresser la cuisse.

— À vrai dire, on sait pas encore trop c'qu'on veut, déclara Wilson. Je sais juste que ça va probablement durer toute la nuit. Ce que je vous propose, c'est qu'on aille s'amuser un peu tous les quatre. On va boire, danser, et puis direction la chambre d'hôtel pour faire les fous dans un grand lit. Z'en dites quoi ?

— Ça risque de coûter plus cher, expliqua Dolorès en s'adressant à Bolan. Pour toute la nuit, je veux dire.

Wilson, qui avait entendu, se pencha vers elle et lui glissa :

— Mais l'argent, ça sert à ça, non ? À être dépensé...

Ils roulèrent un moment en silence tandis que les deux filles descendaient encore un peu de vin.

— Vous connaissez un endroit où on pourrait guincher ? interrogea Wilson.

— Guincher ? répéta Josefa.

— Danser. C'est comme ça qu'on dit, d'où je viens.

— Et tu viens d'où ?

— Du Texas, bien sûr ! s'exclama Wilson.

— Vous êtes ici pour le travail ? demanda Josefa à Bolan.

Le Guerrier hocha la tête.

— Pétrole. On achète des terrains pour effectuer des forages.

Parfait dans son rôle du Texan bourré, Wilson lança dans la foulée :

— Hé, les filles, vous savez quel est le point commun entre le Texas et la Colombie ?

Aucune des deux n'ayant la réponse, il lança :

— Le pétrole... et des nanas foutument canon !

Dans le rétroviseur intérieur, Bolan vit Josefa désigner la bouteille que Wilson avait coincée entre ses genoux.

— Tu veux autre chose ?

— Juste un endroit où la mettre au chaud, ma belle ! répliqua le Texan.

La fille s'esclaffa bruyamment.

— C'est la bouteille, que je montrais. On sait où trouver de la cocaïne, si ça vous intéresse.

— Ça, j'm'en doute que vous savez ! On est à Bogotá, non ? On verra plus tard. J'ai toujours eu envie d'essayer ce truc...

Wilson se tut, et le silence régna un instant dans la BMW.

— Vous savez ce qui me plairait vraiment ? reprit soudain Wilson. Voir un de ces rois de la cocaïne de près. Je suis prêt à acheter de ce truc rien que pour en rencontrer un. Un gus dans le genre d'Al Pacino dans *Scarface*...

Dolorès et Josefa restèrent impassibles.

— Y aurait même mieux que ça ! beugla Wilson. En fait, j'aimerais rencontrer un type des... comment ça s'appelle, déjà ? Vous savez, ces terroristes ? Les PARC ?

Les deux putes restèrent sans réagir, avant de comprendre et d'éclater de rire.

— Les FARC, pas les PARC ! corrigea Dolorès, qui en avait les larmes aux yeux.

— Les FARC, ouais, c'est ça, approuva Wilson. Vous croyez qu'on pourrait en rencontrer un ? Ils vendent aussi de la cocaïne, non ?

Du coin de l'œil, Bolan surprit le regard de connivence qu'échangeaient les deux filles.

— Bien sûr, mon cœur, répondit Josefa. Les FARC en vendent aussi. On devrait pouvoir arranger un rendez-vous. Des hommes d'affaires américains importants comme vous...

De nouveau, les yeux des deux femmes se croisèrent.

— Trouve-moi une cabine téléphonique et je vais voir ce que je peux faire, glissa Dolorès à Bolan.

— Hé, mais on n'est plus à l'âge de pierre ! s'esclaffa Wilson en plongeant la main dans sa poche de veste. Tiens, prends mon portable.

— Non, non, pas de portable ! dit aussitôt Josefa. Ça ne se passe pas comme ça, avec eux. Ce serait trop risqué.

— D'accord, d'accord, maugréa Wilson.

Il se pencha vers l'avant et lança à Bolan :

— Trouve-lui une cabine, l'ami. Bon sang, quelle histoire ! On va rencontrer un vrai PARC... euh, FARC ! Un de ces rois de la cocaïne dont ils parlent dans les journaux. Et après ça... on ira faire un peu de forage avec nos deux amies !

Il éclata de rire, ravi de sa plaisanterie. Bolan fit mine de rire. Il était impressionné par l'entrain avec lequel l'ancien Texas Ranger jouait son rôle. Il était aussi ravi de lui laisser le devant de la scène.

Il aperçut une station-service, un peu plus loin sur la droite. Une cabine téléphonique se dressait sur le côté du bâtiment. Il s'arrêta et les deux putes sortirent.

Wilson tendit la main pour retenir Josefa, mais fit exprès de la manquer, comme s'il était décidément trop ivre.

— Hé, reviens ici, ma belle ! Z'avez pas besoin de téléphoner toutes les deux. Reste et occupe-toi un peu de moi pendant qu'on attend ta copine !

Faisant mine de ne pas l'avoir entendu, Josefa ferma la portière derrière elle et accompagna Dolorès jusqu'à la cabine.

— On dirait que ça marche, murmura Wilson en se penchant vers Bolan. On est mûrs pour l'enlèvement, ou je ne m'y connais pas...

Bolan épiait chaque mouvement des deux femmes. Dolorès avait composé un numéro et parlait à un correspondant. Elle paraissait nerveuse. Son regard revenait sans arrêt se poser sur la BMW. À côté, Josefa semblait tout aussi fébrile.

— Je pense aussi, répondit le Guerrier. Tu remarqueras qu'il n'a toujours pas été question d'argent... La chose a été oubliée dès que tu as parlé de vouloir rencontrer un type des FARC. Elles ont tout de suite compris que cela pouvait leur rapporter plus qu'une passe, et sans trop se fatiguer...

Il se tut et sourit à Dolorès qui regardait une nouvelle fois avec anxiété vers la voiture.

— En tout cas, ajouta Bolan, bravo pour ton numéro. C'est du grand art.

Dolorès n'en avait toujours pas terminé, au téléphone. Comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois, elle marqua une pause pour consulter Josefa, avant de reprendre sa conversation avec son correspondant.

Finalement, après un dernier coup d'œil vers Bolan, elle dit quelques mots et raccrocha. Les deux filles revinrent vers la BMW.

— C'est arrangé ! annonça Dolorès en s'installant à côté de Bolan.

Il y avait une pointe d'inquiétude, dans sa voix une inquiétude que deux types bourrés comme Bolan et Wilson n'étaient pas censés percevoir.

— Vous allez rencontrer quelqu'un des FARC, ajouta-t-elle. Et vous lui achèterez de la cocaïne, si ça vous chante.

— Nom de Dieu ! beugla Wilson. Ça va être encore plus drôle que le jour où les cochons du ranch ont à moitié bouffé mon petit frère !

Les deux filles échangèrent un regard, visiblement embarrassées. Dolorès se tourna vers Wilson, à l'arrière.

— Il va falloir faire attention à la façon dont tu te comportes avec

cet homme. C'est un terroriste, ne l'oublie pas. Il me fait une faveur en acceptant de vous rencontrer.

Bolan comprit que cet avertissement était un élément de la mise en scène. Les deux femmes avaient compris que Wilson voulait voir jusqu'où il pouvait se rapprocher du feu sans se brûler.

— T'inquiète, ma douce, lâcha-t-il d'une voix trainante. Danger est mon second prénom.

Dolorès adressa un imperceptible sourire à Josefa, avant de reporter son attention vers Bolan.

— Nous avons rendez-vous au Disco Asesinato, annonça la blonde décolorée.

L'Exécuteur hocha la tête. Le nom semblait assez approprié, quand on savait dans quel genre de piège ils étaient sur le point de se jeter.

En espagnol, *asesinato* signifiait « assassinat », comme de bien entendu.

CHAPITRE VII

Comme dans n'importe quelle autre grande ville du monde, il n'y avait pas de ligne de démarcation séparant les bons des mauvais quartiers, à Bogotá. Mais quand il engagea la BMW sur le parking du Disco Asesinato, l'Exécuteur eut le sentiment très net qu'il se trouvait quelque part sur le no-man's land qui se trouvait entre les deux.

— Nom d'un chien ! brailla Wilson depuis l'arrière. Je suis chaud pour danser, les filles ! Ça va chauffer !

Dolorès et Josefa se regardèrent nerveusement. Pendant que Wilson les occupait, Bolan les avait observées depuis qu'ils avaient quitté la station-service. Elles étaient prostituées, purement et simplement, et jouer les rabatteuses pour le compte des FARC était visiblement une première pour elles. Ce qu'elles faisaient était condamnable à cent pour cent ; cela n'empêchait pas Bolan d'espérer qu'elles pourraient se tirer de cette histoire sans trop de dommages. Les FARC étaient des gens imprévisibles.

L'Exécuteur arrêta la BMW sur un emplacement libre, sur le côté du bâtiment, et il sortit. Jouant les dames du monde, Dolorès et Josefa attendirent que Wilson et lui viennent leur ouvrir leurs portières.

Tandis qu'ils gagnaient tous les quatre la porte d'entrée du Disco Asesinato, Bolan scruta le parking. Il y avait là tous les genres possibles de véhicules – d'autres BMW, des Cadillac ou des Corvette, mais aussi des camionnettes en plus ou moins bon état. Là, quelque part, se trouvait sans doute le véhicule dans lequel Wilson et lui seraient embarqués après leur enlèvement.

Bolan ouvrit la porte vitrée de la boîte, et il laissa entrer Dolorès et Josefa.

— Pense à la scopolamine, chuchota-t-il à Wilson lorsque celui-ci passa à sa hauteur.

Le Texan hocha la tête.

La musique, assourdissante, se déversait depuis la salle principale dans l'entrée. Un type en costume blanc et chemise rouge sang au col ouvert s'approcha, le sourire aux lèvres. Il salua les deux putes d'un hochement de tête, comme s'il les connaissait, avant de s'adresser à

Bolan et Wilson.

— Suivez-moi, je vous prie, dit-il dans un anglais au fort accent.

Il les conduisit dans la salle principale. Des lumières stroboscopiques allaient et venaient sur la piste de danse. L'homme au costume blanc les amena jusqu'à une table située vers le milieu de la salle. D'immenses pots en terre cuite, et les plantes tropicales de toutes espèces qui poussaient dedans, donnaient à l'endroit des allures de jungle. Tout en tirant la chaise de Dolorès pour qu'elle s'asseye, l'Exécuteur songea que ces pots auraient leur utilité dans les minutes à venir.

Le type en blanc s'éclipsa, et une serveuse vêtue d'une jupe en cuir noir très courte apparut pour prendre leurs commandes. Bolan demanda un shot de tequila, tout comme Wilson. Les deux filles se mirent d'accord sur des rhums coca.

Le niveau sonore de la musique rendait toute conversation pratiquement impossible. La cabine du DJ se trouvait en hauteur, sur un des murs de la salle. En attendant qu'on leur apporte leurs consommations, Dolorès rapprocha sa chaise de Bolan. Elle lui caressa la cuisse, sous la table.

— Tu aimes ? lui demanda-t-elle à l'oreille.

Il sourit et se contenta de hocher la tête.

Quand la serveuse revint au bout de quelques minutes avec les boissons, Bolan et Wilson échangèrent un regard entendu. Aucun d'eux n'avait l'intention de boire. Ils savaient qu'on avait probablement ajouté de quoi les mettre hors d'état dans leurs verres.

Bolan fixa le sien alors qu'une des lumières stroboscopiques passait sur eux. Le liquide n'était pas aussi clair qu'il aurait dû, il était troublé. Signe que le barman avait ajouté une drogue, probablement sous forme de poudre.

Au moment où la serveuse s'éloignait, Bolan cria par-dessus la musique :

— Tout compte fait, je crois que je préfère ton rhum coca.

Et sans attendre la réponse de Dolorès, il échangea leurs verres.

Une expression horrifiée passa fugitivement sur le visage de la fille. Elle s'en sortit assez bien en répliquant :

— Mais je *déteste* la tequila !

Bolan sortit un billet de sa poche.

— Voilà pour ta peine, dit-il en le faisant glisser vers le petit verre.

Le billet disparut dans le soutien-gorge de Dolorès.

— Ça aide... mais ça ne suffit pas ! lança-t-elle.

Elle agita la main pour rappeler la serveuse et lui demanda de reprendre la tequila et de lui apporter un autre rhum coca.

Pendant ce temps, Bolan avait suivi du coin de l'œil le petit manège de Wilson. Profitant de ce que les deux filles avaient leur attention dirigée vers la serveuse, le Texan avait penché sa chaise vers l'arrière et il avait discrètement versé sa tequila dans le plus proche des pots, derrière lui.

Quand les deux putes revinrent à leurs clients, il fit claquer sa langue et mugit :

— *Viva tequila !*

Les deux femmes firent mine de rire. Mais leur sourire avait complètement disparu, quelques minutes plus tard, quand il s'avéra que le Texan était toujours aussi vaillant.

Dolorès se pencha vers sa copine pour lui glisser quelques mots. À cause de la musique, Bolan n'en saisit qu'un.

Erroneo. Erreur.

Il vit alors Josefa baisser les yeux sur son verre. Elle n'y avait pas touché. Les deux filles étaient visiblement embarrassées ; elles n'osaient pas boire, de crainte que le barman ait versé la drogue destinée à Wilson dans un de leurs verres.

Le Texan, qui jouait toujours son rôle du poivrot aussi bruyant que détestable, se pencha par-dessus la table et beugla :

— Où qu'il est, le type des FARC qu'on doit rencontrer ?

Horriées, les deux putes eurent le même mouvement de recul. Elles lui firent signe de parler plus bas, et Josefa se pencha même pour lui poser une main sur la bouche.

— Doucement, on va t'entendre ! dit-elle. Cet homme est dangereux.

— Qui va nous entendre, avec tout ce bruit ? s'écria Wilson quand elle ôta sa main. Personne ne fait attention à nous !

Ce n'était pas vraiment le cas. Bolan constata qu'à l'énoncé du mot « FARC », presque toutes les têtes s'étaient levées, aux tables voisines de la leur. Mais très vite, les curieux se détournèrent.

La serveuse revint pour prendre d'autres commandes. Dolorès se pencha et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Bolan n'entendit rien, mais il vit la serveuse hocher la tête avant de s'éloigner.

— Et si on dansait ? lança Josefa en se tournant vers Wilson.

Elle était visiblement de plus en plus étonnée qu'il soit toujours conscient, et l'Exécuteur la soupçonna de vouloir fatiguer le Texan,

pour activer la diffusion de la drogue dans son organisme. Il savait que Wilson ne s'en tirerait pas en vidant un autre verre dans un des pots en argile. Pas plus que lui-même ne pourrait échanger de nouveau le sien avec celui de Dolorès.

— Mon ami a bu toute la journée, dit-il en se penchant vers elle, et il n'est pas très sortable. Je suis désolé.

— Il n'y a pas de quoi ! affirma-t-elle. Il passe un bon moment, c'est tout.

À cet instant, Bolan vit apparaître à la porte un jeune type qui attira aussitôt son attention. Il portait un blue-jean serré, avec une boucle de ceinture Western dorée, des bottes de cow-boy et une veste en cuir brun clair. Il devait avoir à peine plus de vingt ans. Il promena son regard à travers la salle, jusqu'à ce que ses yeux tombent sur la table de Wilson et Bolan. Il sourit et se dirigea vers eux.

L'Exécuteur fronça les sourcils en reconnaissant le type pour ce qu'il était, un *sicario* – un de ces très jeunes tueurs à gages, souvent des adolescents, qu'on rencontrait en Colombie. Dans la presse, on parlait de trois mille de ces gamins prêts à tuer pour le prix d'un Coca light. Ils avaient pour clients des trafiquants de drogue, des hommes d'affaires, mais aussi la police colombienne, qui utilisait leurs services pour se débarrasser de personnes gênantes. En revanche, Bolan n'avait pas lu que les FARC fassent appel à eux.

Ce n'étaient pas les tueurs qui manquaient, dans leurs rangs, et ils n'avaient pas besoin de sous-traitants pour se charger du sale boulot. En plus, ce gamin était d'une élégance trop voyante.

Quelque chose ne tournait pas rond.

Dolorès et Josefa levèrent les yeux, aperçurent le nouveau venu et se penchèrent aussitôt pour avertir leurs deux compagnons :

— Le voilà !

Wilson fronça les sourcils.

— Il est un peu jeunot, non ?

— Il ne faut pas se fier à ça ! lui répondit Dolorès, avant de s'adresser au jeune type : Felipe ! Assieds-toi !

Il alla prendre une chaise à la table voisine, sans se soucier de demander leur avis à ses occupants, un couple d'une quarantaine d'années, qui firent comme s'ils n'avaient rien remarqué. Ils avaient très bien compris à qui ils avaient affaire.

Felipe s'installa entre Dolorès et Josefa. Il dévisagea Wilson et Bolan, puis baissa les yeux sur leurs verres. Il devait s'attendre à ce que les deux hommes soient inconscients à son arrivée.

Les deux putes se chargèrent des présentations, et Bolan serra la

main du jeune type. La serveuse revint avec un plateau, disposa les verres sur la table, avant d'interroger Felipe du regard. Il secoua la tête et elle s'éloigna aussitôt. Mais Bolan eut le temps de voir à son expression qu'elle était soulagée de s'en tenir là avec lui.

Sur la piste, un petit attroupement s'était formé autour de deux hommes qui s'affrontaient et s'étaient attiré tous les regards. Le sujet du litige était apparemment une séduisante jeune femme. Le problème se régla et tout le monde se remit à danser.

Quand il reporta son attention sur la table, l'Exécuteur s'aperçut que le verre de Wilson était vide. Il était tout raide, soudain, et s'était redressé sur sa chaise. À la table, tout le monde le regardait.

— Je... j'me sens bizarre, balbutia-t-il. Comme si...

Il s'effondra en avant sur la table. Bolan, qui savait que son propre verre était sans doute drogué, secoua la tête et se tourna vers Dolorès.

— Ce qui m'étonne, c'est que ça ne soit pas arrivé plus tôt ! Il n'a pas arrêté de boire depuis ce matin.

Felipe prit la situation en main.

— On va le ramener à votre voiture, proposa-t-il. Bogotá n'est pas une ville sûre, pour quelqu'un dans son état...

Il avait dit cela avec un léger sourire, teinté d'ironie. Bolan se leva et s'approcha de Wilson.

— Vous ne finissez pas votre verre ? lança Felipe en désignant le verre posé devant l'Exécuteur.

— J'en ai eu assez. Il faut bien que quelqu'un s'occupe de ce poivrot jusqu'à l'hôtel. Je vais payer l'addition et on y va.

La tournure des événements ne plaisait visiblement pas au tueur. Bolan était bien plus grand et costaud que lui, et il était toujours conscient. Mais il joua le jeu et aida l'Exécuteur à soulever Wilson de sa chaise, puis à le traîner vers la porte. Il devait être armé, songea Bolan. Et il avait sans doute aussi des complices qui l'attendaient sur le parking. Dolorès et Josefa les suivaient.

Le videur en costume blanc de l'entrée n'était pas là, quand Bolan et Felipe quittèrent la boîte. Felipe s'arrêta devant la porte.

— Notre voiture est par-là, indiqua Bolan. Allons-y.

Mais Felipe ne bougea pas.

Au même moment, une camionnette blanche déboula sur le parking et pila juste devant eux. La portière coulissante s'ouvrit, à l'arrière, et deux hommes en treillis sautèrent, leurs AK-47 pointés vers Bolan et Wilson. Des cagoules noires leur couvraient le visage.

— Montez ! ordonna le plus grand des deux.

— Hé, mais..., protesta Bolan en feignant la surprise.

Le type qui avait parlé s'avança et, dans le mouvement, il donna un coup de crosse à Bolan, en plein menton. Le Guerrier tituba vers l'arrière. Recouvrant son équilibre, il laissa Felipe amener Wilson jusqu'à la portière ouverte. Des mains se tendirent pour tirer le Texan à l'intérieur.

L'Exécuteur fit mine d'être toujours vaguement groggy tandis qu'on le poussait à son tour dans la camionnette. On avait retiré les sièges, à l'arrière, et il fut jeté sur le plancher, à côté de Wilson. Les paupières mi-closes, il vit Felipe, puis Dolorès et Josefa se présenter pour recevoir une petite liasse de billets chacun.

Juste avant qu'on referme la portière sur eux, Bolan observa Wilson. L'ancien Texas lui adressa un rapide clin d'œil et referma aussitôt les yeux.

Le chauffeur de la camionnette redémarra et quitta le parking. Le regard vide, comme s'il était toujours à moitié assommé par le coup de crosse, Bolan vit un des types aux AK-47 s'approcher de lui. Deux déjà penchés sur Wilson.

Ils les fouillèrent rapidement, à la recherche d'armes éventuelles, mais ils étaient visiblement convaincus que ces deux idiots d'Américains n'en avaient pas.

Le grand type qui avait frappé Bolan ôta sa cagoule et la laissa tomber par terre.

— Félicitations ! lança-t-il. Vous êtes entre les mains de *Autodefensas Unidas de Colombia*. Vous serez bien traités. Du moins, en attendant que vos sociétés payent les six millions de dollars de rançon que nous allons leur demander.

Bolan réprima une exclamation de dépit. Ils n'avaient pas été enlevés par les bonnes personnes !

Autodefensas Unidas de Colombia – ou A.U.C., comme on les appelait plus couramment – était une organisation paramilitaire d'extrême droite qui, comme les FARC, finançait ses activités par le trafic de drogue et les enlèvements. Mais, politiquement parlant, ils étaient à l'opposé des FARC, qui se situaient à l'extrême gauche ; ils représentaient en quelque sorte leur ennemi naturel. Il n'y avait donc pas la moindre chance qu'ils aient un lien quelconque avec Pepe 88.

Les hommes en treillis avaient tous retiré leur cagoule, s'exposant à visage découvert. Le geste était lourd de sens : il signifiait qu'ils n'avaient pas du tout l'intention de relâcher leurs deux otages, qu'on leur ait ou non versé la rançon exigée.

L'Exécuteur évalua la situation. Trois hommes se trouvaient à l'arrière. Deux avaient leur AK-47 pointés sur les prisonniers ; le

troisième, le grand qui avait pris la parole, était penché vers l'avant pour bavarder avec le conducteur et le type assis à côté de lui, sur le siège passager.

Cinq ravisseurs, donc.

Jusque-là, personne n'avait songé à menotter Bolan et Wilson. Sans doute parce que le Texan était censé devoir dormir un long moment, Bolan donnant l'impression d'être toujours à moitié groggy. Le Guerrier décida de changer de tactique.

— Où... où est-ce qu'on va ? demanda-t-il en espagnol, d'une voix encore faible.

Le grand se tourna vers lui.

— On fait une petite promenade. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

— Sauf si vous voulez que ma société paye la rançon... De toute façon, jamais ils cracheront six millions de dollars pour nous...

Bolan marqua une pause, comme s'il avait la gorge soudain nouée, et il ajouta :

— On n'en vaut pas la peine.

— On peut toujours négocier, remarqua l'autre avec un sourire grimaçant. Les affaires sont les affaires.

Bolan secoua la tête.

— J'espère que vous avez raison, chuchota-t-il. J'espère...

Il n'avait pas dit cela au hasard. C'était une façon implicite de faire comprendre à leurs ravisseurs qu'ils ne tenteraient rien contre eux.

La camionnette quitta la ville. D'où il se trouvait, sur le plancher du véhicule, il était difficile à Bolan de voir quelque chose à travers la vitre teintée de la portière. Il n'avait qu'une certitude : ils se dirigeaient vers le nord.

Ce qu'il craignait finit par arriver au moment où il ne s'y attendait pas – après un long moment de silence et alors que la camionnette s'éloignait de Bogotá. Le grand type, qui paraissait plus ou moins diriger les opérations, et qui bavardait toujours avec les deux hommes installés à l'avant, se tourna soudain vers l'arrière et cria :

— Jorge ! Passe-lui les menottes.

Un des hommes, un barbu au torse impressionnant, s'approcha de Bolan. Il tira des menottes qui se trouvaient dans une des poches de son pantalon de treillis, puis attrapa le bras droit du Guerrier et ferma un bracelet sur son poignet.

— Tourne-toi ! ordonna-t-il.

— Je... je peux pas, protesta Bolan d'une voix geignarde. J'ai de l'arthrite dans les épaules... Vous n'avez qu'à me les passer devant. Vous voulez bien ?

Il regarda autour de lui et ajouta :

— Vous êtes cinq et vous êtes armés. Qu'est-ce que vous avez à craindre de moi ?

Le grand, devant, entendit ce qui se passait et il se tourna de nouveau. Jorge attendait les ordres. L'autre posa un regard méprisant sur Bolan.

— Fais comme il dit, ordonna-t-il à son soldat. Mais tu passes les menottes dans sa ceinture. Et tu fais tourner la boucle derrière.

Jorge hocha la tête et suivit à la lettre les instructions. Il s'approcha ensuite de Wilson, qui était couché sur le côté et respirait bruyamment.

— Laisse tomber, lui lança l'autre. Il en a pour plusieurs heures.

Bolan testa discrètement quelle amplitude de mouvement il avait. Il pouvait déplacer les mains sur une dizaine de centimètres, vers le haut ou vers le bas. Il lui serait possible de gagner quelques centimètres supplémentaires en faisant sauter les passants de ceinture de son pantalon. Ça n'était pas grand-chose. Mais il espérait que cela suffirait le moment venu.

Jorge revint s'asseoir en face du Guerrier. Il faisait de plus en plus sombre, alors qu'ils s'éloignaient des dernières lumières de la ville. Une vingtaine de minutes s'était écoulée depuis qu'ils avaient été enlevés. Devant, le grand type se tourna encore une fois et vint s'asseoir à l'arrière, son fusil posé sur les genoux. Le canon était pointé sur le ventre de Bolan.

— Pour qui tu travailles ? demanda-t-il.

— La Gulf Oil, répondit le Guerrier. Nous essayons de négocier une fusion avec Occidental Petroleum, ici.

Il marqua une pause et fit mine de vouloir lever la main pour tousser. Évidemment, les menottes coincées dans la ceinture l'en empêchèrent. Il toussa quand même et murmura :

— Excusez-moi.

Son petit manège avait pour but d'envoyer un message subliminal à ses ravisseurs : le fait que ses mouvements étaient très limités – bien plus qu'ils ne l'étaient en réalité.

L'un des soucis de l'Exécuteur était de n'avoir aucun moyen de communiquer avec Wilson. Il avait décidé que le meilleur moment pour passer à l'action serait celui où la camionnette ralentirait, juste avant de s'arrêter. Son plan n'était pas sans risque. Mais il n'en voyait

pas d'autre. Pour mettre tous les atouts de son côté, et notamment faire en sorte que les autres ne s'attendent absolument pas à une action de sa part, il devait poursuivre sa petite comédie et apparaître comme un type inoffensif, dépourvu de la moindre velléité de résistance.

— Monsieur ? demanda-t-il au grand.

— Quoi ?

— Je... comment je dois vous appeler ?

— Gonzales. Appelle-moi Gonzales.

— Eh bien, monsieur Gonzales, est-ce que... est-ce que vous accepteriez de me dire où vous nous emmenez ? Je suis claustrophobe et je...

— Tu verras bien ! coupa Gonzales. On va bientôt être sous terre, si tu veux savoir.

— Sous terre ? répéta Bolan d'une voix affolée. Non, ce n'est pas possible ! Vous...

Gonzales se pencha vers lui et le gifla du dos de la main.

— Ferme-la, bon sang ! On approche de Zipaquira, là où se trouvent les mines de sel. On va entrer en camionnette dans une de ces mines, désaffectée. Tu verras, on va se retrouver dans une espèce d'immense caverne.

Il marqua une pause et demanda :

— Ça va, maintenant, tu es rassuré ?

— Je... un petit peu, oui.

Gonzales détourna la tête. Il était évident qu'il ne supportait plus la vue de Bolan.

Une dizaine de minutes passa, puis le conducteur annonça par-dessus son épaule :

— On y est presque, Gonzales !

Wilson, qui avait continué de simuler le sommeil le plus profond, choisit ce moment pour rouler sur le dos. Il porta la main vers le devant de son pantalon.

— Gloria ! marmonna-t-il dans son faux sommeil. Oh ! Gloria, oui...

Jorge et l'autre flingueur assis en face de Bolan, un grand maigre coiffé d'une casquette, se mirent à rire.

— Ma parole, mais il a l'air de faire de chouettes rêves ! s'exclama le type à la casquette. Je veux essayer cette drogue, moi aussi !

— Silence ! ordonna Gonzales.

Bolan profita de la diversion pour glisser un peu plus contre la paroi de la camionnette. Ses mains se portèrent juste au-dessus de sa ceinture. Il n'avait jamais fait équipe avec Paul Wilson, mais il savait que le Texan était vif et rapide. Plus important, ils étaient parfaitement en phase, comme seuls le sont parfois des équipiers après plusieurs années de travail en commun. L'Exécuteur avait donc d'excellentes raisons de penser que Wilson pensait comme lui – qu'ils passeraient à l'action au moment où la camionnette ralentirait pour entrer dans la mine.

— Nous y voilà ! lança le conducteur.

Et le véhicule commença de ralentir.

CHAPITRE VIII

Tout le monde l'appelait Pepe, et il n'avait rien à y redire. Ça lui plaisait, même. Mais Carlos Gomez-Garcia pensait rarement à lui-même en utilisant ce surnom. Sauf les jours où le chiffre qui lui était accolé était sur le point de changer.

Un jour comme aujourd'hui.

Pepe 88 prit une gorgée de l'espresso bien serré que Juan venait de lui apporter, et il profita de la vue dont il jouissait depuis sa terrasse. La maison était accrochée au flanc de la montagne, juste au-dessous du tapis épais de la jungle colombienne. C'était le refuge, entre autres, des jaguars. Ils s'y reposaient la journée avant de partir pour leur chasse nocturne. Souvent, bien après le coucher du soleil, Pepe venait se tenir ici même, sur cette terrasse, et il lui arrivait de distinguer la lueur des yeux jaunes de ces redoutables félins.

Il but une autre gorgée de café et songea au passé, à son enfance. Son parcours ne ressemblait pas à celui de la plupart de ses semblables, partis de rien et devenus riches. Lui, il était le fils d'un magnat du café, et il avait grandi dans la plantation de son père, pas très loin d'ici. Son père qui lui répétait sans arrêt qu'il était un paresseux, un bon à rien, parce qu'il préférait passer son temps dans ses livres et ses pensées plutôt que dans les champs de café à apprendre les affaires familiales.

Pepe se mit à rire en se rappelant le vieil homme. Le dédain de son père était une des raisons qui l'avaient amené à rejoindre les FARC des années plus tôt. Il croyait à la révolution, alors, mais, surtout, il voulait prouver à son père qu'il avait des idées bien à lui et qu'il pouvait réussir dans d'autres domaines que la production de café.

Les neuf dixièmes de chaque *peso* rapporté par le café colombien se retrouvaient dans les poches des Nord-Américains. Son père avait accepté cela comme une réalité inéluctable, sans jamais s'offusquer de son immoralité. C'était ainsi lorsqu'on menait une affaire florissante dans un pays du tiers-monde, pensait-il. Little Carlito, comme l'appelait sa mère, avait pour sa part décidé d'inverser ce rapport, voire d'éliminer complètement les Yankees de l'équation.

Il avait été naïf de croire qu'il pourrait changer un pays. Autant chercher à modifier la nature humaine. C'était tout simplement impossible.

Juan apparut, avec sa veste et son tablier blancs, apportant une autre tasse de café serré, qu'il déposa devant Pepe, sur la table de verre. Le domestique ne dit rien. Il se contenta d'un léger froncement de sourcils qui signifiait : « Autre chose ? »

Pepe 88 secoua la tête, et l'autre regagna l'intérieur de la maison.

Pepe sortit de la poche poitrine de sa chemise un petit cigare cubain. Il le fit tourner entre ses lèvres et en alluma avec soin l'extrémité. Puis il se laissa aller contre le dossier de sa chaise. La nicotine, combinée à la caféine de l'expresso, faisait déjà son effet. C'était la seule ivresse qu'il se permettait. Jamais il ne touchait aux produits qu'il vendait aux autres. Il avait vu trop d'hommes puissants tomber pour avoir pris goût à ce genre de saloperies. Pour lui, il n'y avait ni drogue ni alcool.

Sur la table, près de sa tasse et du cendrier, était posée une machette au manche de bois tout simple. Son cigare en bouche, Pepe la souleva d'une main et éprouva de l'autre le tranchant de la lame. Cet outil rudimentaire le fascinait presque autant que les machettes plus élaborées qui ornaient un des murs de son bureau.

Il en avait une importante collection. Certaines avaient des manches en or, en argent, ornés de turquoise ou de diamants. D'autres avaient des lames magnifiquement ouvragées. Son attrait pour les machettes remontait à son enfance et au jour où il en avait vu une pour la première fois. Il avait appris à les manier, passant des heures à perfectionner sa technique. Il était passé maître en matière de lancer. Il pouvait aussi ouvrir une noix de coco et commencer de la déguster en moins de deux secondes – un petit numéro qu'il effectuait souvent en public, notamment ici, lorsqu'il recevait des invités influents.

Et puis, bien sûr, il avait tué un certain nombre d'hommes, avec ses machettes. Quatre-vingt-huit, pour être exact.

Ça faisait deux ans que le chiffre n'avait pas bougé, mais il n'allait pas tarder à augmenter.

Pepe entendit une porte s'ouvrir derrière lui. Peu après, une magnifique blonde, une Américaine, s'avança sur la terrasse, vêtue en tout et pour tout d'un string minuscule. Elle souriait.

Pepe lui rendit son sourire. Il avait rencontré Michelle trois jours plus tôt, à l'occasion d'une de ces soirées où il exécutait le numéro de la noix de coco. Elle était restée ici. Il la fascinait, il le sentait – à cause du physique et de l'argent, mais aussi du danger et de la violence qui entouraient chacun de ses mouvements. Avec le temps, il

avait pu se rendre compte combien les femmes – beaucoup de femmes, du moins – étaient attirées par le risque et la menace qu’il incarnait.

— Bonjour, ma beauté, lui dit Pepe tandis qu’elle étalait une serviette non loin de la table et s’y allongeait sur le dos.

— Bonjour, répondit Michelle en lui jetant un regard enjôleur.

Elle chaussa une paire de lunettes de soleil.

— Tu as été merveilleux, cette nuit.

Pepe ignora le compliment. C’était le moins qu’il pouvait attendre des femmes qui séjournaient chez lui. Tôt ou tard, Michelle s’en irait, il le savait. Une autre prendrait sa place.

— Tu es certaine de vouloir bronzer ici ce matin ? interrogea-t-il en tirant sur son cigare. Il me semble que je t’ai expliqué ce qui allait se passer.

L’expression de Michelle se fit sensuelle tandis que son visage s’empourprait légèrement.

— Oui, dit-elle d’une voix rauque. Tu me l’as expliqué. Mais je n’ai jamais assisté à une chose pareille. Je... je voudrais voir.

Pepe haussa les épaules et fixa un instant les seins de la jeune femme. Ils étaient un peu plus pâles que le reste de son corps, dont la peau était bien plus claire que celle de Pepe.

Juan apparut. Ignorant la femme presque nue couchée sur sa serviette, il s’arrêta près de la table et dit simplement :

— Ils sont ici.

— Alors, fais-les venir, Juan.

Pepe attendit les trois hommes. Deux d’entre eux, Antonio et Jaime, savaient ce qui était sur le point de se passer.

Julio, le troisième, non.

Les trois lieutenants de Pepe s’avancèrent sur la terrasse à la suite de Juan. Comme celui-ci regagnait l’intérieur de la maison, ils jetèrent de rapides coups d’œil à Michelle, avant de se tourner vers leur chef.

Pepe réprima un sourire. Le 28^e Front mettait un point d’honneur à se présenter comme un groupe de révolutionnaires vendant de la cocaïne et enlevant des hommes riches pour financer leurs actions violentes contre les gouvernements colombien et américain. Mais cela faisait longtemps que la révolution avait cessé d’être un but pour Pepe. L’argent engrangé grâce à la drogue et aux raptus lui avait appris un respect nouveau pour le capitalisme, et avec ses hommes – même s’ils ne l’admettraient jamais à voix haute – ils ne vivaient que pour le mode d’existence que pouvait apporter la libre entreprise.

C’était le monde à l’envers, d’une certaine façon, pensa Pepe. Mais

il avait appris à aimer l'argent. Tout comme les hommes qui travaillaient pour lui.

Peut-être même un peu trop.

Ses trois lieutenants s'assirent autour de la table. Julio, installé juste à la droite de Pepe, était devenu trop gourmand. Trompant la confiance que Pepe avait placée en lui, il avait commencé à vendre de la drogue pour son propre compte.

Pepe réprima un soupir. Julio et lui étaient amis depuis l'enfance, et si Julio n'avait pas les qualités requises pour être un chef, il avait toujours été l'un des meilleurs *segundos*. Ce que Pepe allait devoir faire le désolait. Mais il ne pouvait pas laisser son ami le voler sans le punir, ou bien tout le monde au sein de l'organisation penserait que c'était acceptable.

Pepe 88 alla droit au but.

— Alors, Julio, comment vont tes amis de Miami ?

— Je te demande pardon ?

Julio avait un physique imposant. Autour d'un mètre quatre-vingt-cinq et vingt ou trente kilos en trop. Il portait une fine moustache au-dessus de sa lèvre supérieure. Laquelle se mit à trembler.

— Je... je ne suis pas sûr de comprendre, Pepe.

— Mais si, tu comprends très bien. Tes amis de Miami. Ceux à qui tu revends la cocaïne et l'héroïne que tu me voles.

Julio s'agita, mal à l'aise.

— Pepe, je... je suis désolé. Je ne sais pas d'où tu tiens cette information, mais... c'est faux !

Du coin de l'œil, Pepe vit Michelle se redresser légèrement pour mieux voir la table.

— Julio, mon ami, tu me déçois.

Il marqua une pause en voyant des larmes rouler sur les joues du gros homme. Il était un peu surpris de ne plus éprouver la moindre sympathie pour quelqu'un qu'il connaissait depuis si longtemps.

— Tu serais venu et tu m'aurais dit : « Pepe, il me faut plus d'argent », je te l'aurais donné. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

De la morve se mit à couler des narines de Julio, qui pleurait de plus en plus. Cette vision répugnante réveilla la rage de Pepe. Mais cela avait visiblement un autre effet sur Michelle, constata-t-il du coin de l'œil. Le souffle court, elle était comme fascinée.

Pepe s'efforça de cacher le dégoût que lui inspirait son ancien ami.

— Est-ce que tu peux me promettre que tu ne feras plus jamais

une chose pareille ? demanda-t-il.

L'autre glissa de sa chaise et se retrouva à genou. Il se pencha et attrapa la main de Pepe.

— Je te le jure ! beugla-t-il en sanglotant. Je... je suis désolé, Pepe. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Je n'ai pas eu conscience de te voler, à ce moment-là.

Il se mit à baiser la main de Pepe, qui sentit sa rage enfler encore. Mais il parvint à n'en rien laisser paraître.

— Assez pleurniché, mon vieil ami, dit-il d'une voix apaisante. Je te crois. Néanmoins, je crois que tu vas avoir besoin de mon aide pour ne plus jamais me voler.

Julio tenait toujours la main de Pepe, prosterné devant lui. Mais quand il s'agissait de manipuler une machette, Pepe 88 était aussi habile de la main droite que de la main gauche. Soudain, d'un mouvement incroyablement rapide, il en agrippa le manche et leva le grand coutelas au-dessus de sa tête. Il abattit alors avec une puissance terrible la lame plus tranchante qu'un rasoir sur la nuque grasseuse de Julio.

Pendant une fraction de seconde, rien ne se passa. Puis une fine ligne rouge apparut sur le cou de Julio, comme si on l'y avait tracée avec un stylo. Et juste après, la tête se décolla. Un geyser de sang gicla de ce qui restait de son cou.

Pepe se pencha sur le côté pour éviter le jet, éloignant en même temps le cadavre d'un coup de pied. Le sang éclaboussa le mur de soutènement qui faisait le tour de la terrasse. Mais pas une goutte n'atteignit le leader du 28^e Front des FARC.

Pepe se leva, aussitôt imité par Antonio et Jaime. Il les fixa et vit qu'ils avaient compris le message implicite.

Voilà ce qui arrive à ceux qui me volent.

— Autre chose, Pepe ? demanda Antonio d'une voix mal assurée.

Le chef des FARC secoua la tête.

— Pas pour le moment. Demande à Juan d'apporter un balai et un seau d'eau, quand vous sortirez. Et lorsqu'il aura terminé, qu'il balance ce gros tas de lard dans la jungle.

Jaime eut un sourire nerveux.

— Les jaguars vont prendre du poids, cette nuit, dit-il avant de quitter la terrasse.

Pepe reporta son attention vers Michelle. Il s'approcha d'elle et lui tendit la main pour l'aider à se lever. Les yeux de la jeune femme étaient toujours rivés au cadavre.

— Tu es vraiment incroyable, Pepe 88, dit l'Américaine quand ils

quittèrent à leur tour la terrasse.

— C'est vrai. Mais tu t'es trompée.

Michelle leva les yeux vers lui.

Comment ça, trompée ?

— Pepe 88 n'existe plus, déclara Carlos Garcia-Gomez. Je suis Pepe 89, maintenant.

CHAPITRE IX

La camionnette avait ralenti et roulait à environ trente kilomètres à l'heure quand Bolan regarda brusquement vers l'arrière du véhicule et cria :

— Mais qu'est-ce que...

Même combinée à tout ce que Wilson et lui avaient subtilement implanté dans l'esprit des hommes de l'A.U.C., la ruse ne donna qu'une demi-seconde d'avantage.

Mais l'Exécuteur n'en demandait pas plus.

Poussant ses mains menottées de toutes ses forces dans sa ceinture, Bolan sentit les deux passants de devant céder. Ses doigts trouvèrent le minuscule Guardian là où il l'avait caché dans ses sous-vêtements, et, une seconde plus tard, le petit mais redoutable .380 sortait de son pantalon, prêt à entrer en action.

Au même moment, Wilson sortit le Black Widow .22 Magnum.

L'Exécuteur agrippa le pistolet miniature de ses mains menottées et tira vers le grand type. À côté de lui, il entendit le Texan armer le chien de son petit revolver.

Les deux flingues explosèrent en même temps, menaçant de faire céder tous les tympanes dans l'atmosphère confinée de la camionnette. La balle de l'Exécuteur pulvérisa l'arête du nez de Gonzales, qui mourut sans savoir qu'on lui avait tiré dessus.

Le projectile de Wilson atteignit Jorge en pleine tempe. Elle lui arracha une partie du crâne, à l'arrière, laissant un cratère cinq fois plus important que le trou de pénétration. Jorge quitta lui aussi la scène sans avoir compris ce qui se passait.

Alors que l'Exécuteur tournait son Guardian vers le dernier homme chargé de les garder, il entendit Wilson armer une nouvelle fois le chien de son minuscule revolver simple action. Mais à ce moment, l'Exécuteur avait déjà tiré en double-tap sur le terroriste de l'A.U.C. Les balles à pointe creuse l'atteignirent au niveau du torse et en pleine gorge. Il était plus coriace que ses copains : alors qu'un geyser de sang gicla de son cœur et de sa veine jugulaire, son index se ferma sur la détente de son AK-47.

Aussitôt, le fusil d'assaut soviétique se mit à vomir des balles 7,62 mm.

Mais, comme le pourri basculait en arrière, les ogives, heureusement, s'en allèrent traverser le toit de la camionnette. Mais cela pouvait changer, et par prudence, Bolan visa et atteignit le pourri entre les deux yeux.

Au même instant, Wilson avait rampé pour rejoindre l'avant. Il se redressa assez pour plomber d'une balle .22 Magnum le crâne du flingueur assis à côté du conducteur.

Bolan ramena ses deux mains contre sa ceinture, avant de pousser en avant de toute la force de ses bras et de ses épaules. La ceinture, qui avait déjà fait sauter les passants à l'avant du pantalon, céda au niveau de la boucle, devant lui. La longue bande de cuir pendouillait à la chaîne de ses menottes, entre ses mains, quand il entreprit de tordre le pistolet jusqu'à ce que le canon soit pointé vers son visage.

La manœuvre était dangereuse et allait évidemment à l'encontre de toutes les règles de sécurité. Il garda son pouce hors de la garde de détente tandis qu'il faisait passer ses mains liées par-dessus la tête du chauffeur de la camionnette. Sans lâcher le petit .380, il amena son avant-bras gauche contre le cou du type et serra. Le mouvement n'avait pris qu'un quart de seconde.

Le Guardian était maintenant pressé contre l'œil droit du conducteur. Et le pouce de Bolan s'enroula autour de la détente.

Le Guerrier se pencha sur le côté au cas où la balle traverserait le crâne, et, pressant l'intérieur de son avant-bras contre la gorge de son prisonnier, il cria :

— Arrête la camionnette !

L'autre y avait déjà pensé. Il avait commencé de ralentir juste avant que la fusillade n'éclate derrière lui, un affrontement qui en tout et pour tout avait duré quatre secondes à peine. Le type n'avait peut-être même pas encore vraiment compris ce qui venait de se passer.

Son pied quitta sans la moindre hésitation la pédale d'accélérateur pour celle des freins. Les pneus protestèrent, alors que la camionnette s'arrêtait en dérapant. L'Exécuteur regarda à travers le pare-brise. Le clair de lune lui permit tout juste de distinguer une grande ouverture sombre dans la montagne. Il plissa les yeux et comprit qu'il devait s'agir de l'ouverture d'une mine de sel désaffectée.

— Sors et viens ouvrir de ce côté, ordonna-t-il à Wilson.

Le Texan fit glisser la portière coulissante, à l'arrière, et il contourna le véhicule.

— Tu le sors et tu le fouilles, au cas où il serait armé, ajouta

Bolan. Je te rejoins dans une minute.

Il leva ses bras par-dessus la tête du conducteur, reprit correctement en main le pistolet et descendit à son tour de la camionnette.

Quand il rejoignit Wilson, le Texan avait récolté un Colt Python à la ceinture du chauffeur. Le Black Widow passa dans sa main gauche, et il ouvrit le revolver pour s'assurer que le barillet était plein. Il avait aussi trouvé sur un de leurs prisonniers un trousseau de clés, avec celle qui ouvrait les menottes. Il libéra Bolan.

Le conducteur de la camionnette, rasé de près et visiblement plus âgé que les autres – il devait avoir la quarantaine –, était toujours assis de côté sur son fauteuil, séparé de Bolan et Wilson par sa portière.

— C'est là que vous avez retenu les autres otages ? demanda l'Exécuteur en désignant de la tête l'ouverture sombre de la mine.

L'autre se contenta d'un grondement méprisant. En dépit du peu de lumière, Bolan surprit une lueur de peur dans ses yeux.

— Nous ne nous intéressons pas à l'A.U.C., poursuivit Bolan. Ce qui nous intéresse, c'est d'entrer en contact avec Pepe 88, du 28^e Front des FARC. Tu sais quelque chose sur eux ?

Un crachat jaillit des lèvres du chauffeur.

Le canon du Guardian vint aussitôt se presser contre la joue du type, juste au-dessous de l'œil.

— Ne m'oblige pas à répéter ma question. J'ai horreur de ça.

— On a rien à faire avec ces raclures de communistes. Ni avec vous.

Le canon du Colt Python que tenait Wilson apparut soudain contre l'autre joue de leur prisonnier, symétriquement au Guardian.

— On n'est pas communistes, expliqua Wilson. En fait, on est prêts à en flinguer autant qu'il faudra pour parvenir jusqu'à Pepe 88. Mais ça ne nous gênerait pas d'effacer quelques enculés de fascistes au passage.

— Tu peux nous dire quelque chose sur Pepe 88 ? demanda de nouveau Bolan.

L'autre cracha encore une fois.

— Tout ce que je sais, c'est que, depuis ce matin, il s'appelle Pepe 89.

Bolan fronça les sourcils.

— Une de ses petites exécutions à la machette ? Qui ?

— On n'est pas trop sûrs, fit le chauffeur en haussant les épaules.

C'est qu'une rumeur. On raconte qu'il aurait décapité un de ses lieutenants.

— Et tu n'as rien d'autre à nous raconter sur lui ?

L'homme de l'A.U.C. secoua la tête.

— On n'a plus besoin de toi, alors, remarqua Wilson.

— J'aimerais juste que tu me dises..., commença Bolan. Quand on va rentrer dans cette mine, tout à l'heure, on va trouver beaucoup de cadavres d'innocents ?

Une fierté perverse insuffla un soudain regain de courage au type de l'A.U.C. Dans son regard, la peur fit place à une haine intense.

— Beaucoup, oui, répondit-il en levant le menton. Et j'en ai tué plein de mes propres mains !

Le tir à bout portant du .357 Magnum détruisit presque le visage du terroriste, la balle chemisée à pointe creuse lui traversant la joue, puis le cerveau, avant de se désintégrer. De la matière grise, du sang et d'autres fluides corporels aspergèrent le pare-brise et la cabine de conduite tandis que le flingueur était repoussé contre le dossier de son fauteuil.

Wilson ouvrit la portière et tira sa victime par les chevilles pour la faire tomber par terre.

— Tu as pensé qu'on n'avait que cette camionnette pour revenir en ville ? lui fit remarquer Bolan.

Il contourna le véhicule et ouvrit côté passager. Comme il l'espérait, il trouva une lampe électrique dans la boîte à gants.

— C'est toi qui as fait ce gâchis, c'est toi qui vas nettoyer, dit-il à Wilson.

— Merci, maugréa le Texan.

— Pendant ce temps, je vais aller planquer les cadavres dans la mine.

Le Guerrier transporta les corps l'un après l'autre. Lorsqu'il en eut terminé et revint à la camionnette, il constata que Wilson s'en était bien sorti, de son côté. Le Texan avait trouvé à l'arrière une paire de gants de travail. Il les ôta et s'assura qu'il n'avait aucune trace de sang ou autre sur les mains et les bras.

Il avait empilé les armes de leurs ravisseurs à côté de la portière coulissante de la camionnette, avec tous les chargeurs et munitions qu'il avait pu trouver dans le véhicule. Il y avait notamment un fusil à canon scié au sommet de la pile.

— Ça t'intéresse ? demanda-t-il en le ramassant.

L'Exécuteur secoua la tête et se pencha pour prendre un des

— Ça m'ira très bien.

— Tant mieux, j'adore ces machins raccourcis.

Wilson tira une cartouchière en Nylon garnie de munitions, qu'il fit passer sur son épaule. Les deux hommes entassèrent ensuite leur arsenal à l'arrière de la camionnette, avec divers objets pouvant se révéler utiles.

L'Exécuteur se glissa au volant et Wilson prit place côté passager. Il restait encore quelques petites traces de sang, ici et là. Des impacts de balles étaient également visibles, sur le panneau arrière du véhicule, mais toutes les vitres étaient intactes, y compris le pare-brise. La plupart des projectiles avaient traversé le toit, et les dégâts étaient discrets. On était de toute façon en Colombie, où les séquelles de fusillades étaient presque aussi courantes que les insectes écrasés sur un pare-brise.

Tandis qu'ils roulaient vers la ville, Wilson demanda :

— Et maintenant ?

— Je ne sais pas, avoua l'Exécuteur. Laissons-nous le temps de rentrer et de réfléchir. Je vais bien trouver une idée.

— Ça, je n'en doute pas un instant !

CHAPITRE X

L'aube se levait quand la camionnette s'engagea sur le chemin qui menait à la maison sur pilotis que Wilson avait louée dans la jungle. C'était Bolan qui avait conduit entre la mine de sel et Bogotá ; le Texan s'était chargé de la fin du trajet. Les deux hommes avaient eu ainsi la possibilité de prendre un peu de repos, chacun son tour.

Wilson stationna la camionnette devant la cabane. Bolan et lui allèrent déposer tout leur nouvel arsenal à l'intérieur. Ils commencèrent alors l'inventaire.

Comme le reste, aucun des fusils n'avait été bien entretenu. On distinguait des points de rouille sur presque tous les AK, et la plupart des cartouches, dans leurs boîtes, étaient corrodées. Les deux hommes firent le tri, répartissant les munitions en trois tas : les cartouches en parfait état, celles qui étaient visiblement inutilisables, et celles pour lesquelles le doute existait.

De même, il fallut sélectionner les armes, pour ne garder que celles qui étaient en bon état et fiables. Ils démontèrent les fusils et inspectèrent les pièces une à une. Ils n'avaient besoin que de deux armes, une chacun, et en mélangeant les pièces, ils parvinrent à obtenir deux AK-47 de bonne facture. Pas des bêtes à concours, mais des armes qui accompliraient ce pour quoi elles avaient été conçues.

Tuer.

— On a des voisins proches, qui pourraient nous entendre tirer ? demanda Bolan.

Wilson secoua la tête.

— Rien à plusieurs kilomètres à la ronde, normalement. Mais quelle importance, si quelqu'un entend les détonations ? On est en Colombie, non ? Les coups de feu font partie du quotidien, ici.

— Exact. Tu aurais des protège-tympons, par hasard ?

— Je pouvais difficilement me douter qu'on allait improviser un stand de tir ici... Mais je dois avoir un peu de coton dans ma trousse de premiers secours.

— Apporte-le.

L'Exécuteur passa en bandoulière les deux AK-47 sélectionnés. Il fit tomber tous les chargeurs dans un des sacs de Wilson tandis que celui-ci répartissait les munitions – les bonnes, les mauvaises et les « on ne sait pas » – en trois sacs.

Au bout du compte, la séance de tir apporta dans l'ensemble de bonnes surprises. Il s'avéra ainsi que la plupart des cartouches incertaines pouvaient être utilisées, et que tous les chargeurs, à l'exception d'un pour Bolan et deux pour Wilson, fonctionnaient sans problème. Et les AK-47, plus connus pour leur fiabilité que pour leur précision, se révélèrent de très bonnes armes à vingt mètres.

Satisfaits, les deux hommes retirèrent le coton qu'ils avaient dans les oreilles.

— Ton Explorer est toujours sur le parking du centre commercial, en ville, rappela Bolan alors qu'ils revenaient vers la petite maison. On va la laisser là-bas pour l'instant et utiliser la camionnette autant qu'on peut.

— Des camionnettes comme ça, il y en a des milliers dans une ville comme Bogotá, approuva Wilson. Elle passera inaperçue. Autant en profiter.

Ils regagnèrent l'intérieur de la cabane. Posant leurs armes contre le mur et les munitions sélectionnées par terre, ils allèrent s'installer à la table.

Wilson fouilla dans un de ses innombrables sacs de voyage. Il en tira une grosse bouteille de Gatorade et deux tasses en plastique. Il les remplit avant de s'asseoir.

— Alors ? On a déjà un nouveau plan ?

Bolan hocha la tête.

— J'y pense depuis qu'on a quitté la mine. On va prendre les choses à l'envers. Nous allons enlever un homme des FARC.

— Et tu comptes t'y prendre comment ? interrogea Wilson en fronçant les sourcils.

L'Exécuteur baissa les yeux sur un dossier fourni par Hal Brognola et posé devant lui sur la table.

— Bon, d'accord, on a la photo de ses lieutenants, poursuivit Wilson. Mais qu'est-ce que tu as en tête, au juste ? Tu comptes écumer toutes les *cantinas* de la ville pour obtenir des tuyaux ? Crois-moi, le fric ne servira pas à grand-chose. Personne ne lâchera le moindre renseignement. Les gens ont bien trop peur de Pepe et de son organisation.

— Ce n'est pas ce que j'avais en tête...

— Quoi, alors ? Il faut quand même savoir que ces types ne se

promènent pas dans la rue avec dans le dos une pancarte du genre : « Je suis des FARC. Allez-y, enlevez-moi. » Autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

— Tout à fait d'accord, approuva l'Exécuteur. Raison pour laquelle notre meule de foin doit être aussi petite que possible.

— Et tu t'y prends comment ?

— En faisant quelque chose que j'aurais dû faire dès le départ.

Bolan se pencha sur le côté, vers la veste accrochée au dossier de sa chaise, et il sortit son téléphone satellitaire de la poche poitrine. Il ouvrit l'appareil et l'alluma.

— Oh ! je vois, fit Wilson. Tu vas appeler les renseignements et...

Le Guerrier tendit la main pour l'interrompre. Il mit en route le logiciel de brouillage dont était doté l'appareil, avant de composer le numéro du Black Warriors Ranch. Son appel transita par trois numéros bidon à travers le monde avant d'atteindre le Ranch.

C'est Herman « Gadgets » Schwarz qui lui répondit.

— Alors, Striker, ces vacances sous les tropiques se passent bien ?

Bolan réprima un sourire.

— Il fait beau et c'est assez calme. Du moins au moment où je te parle. Je te raconterai plus tard. Tu es disponible pour une recherche ?

— Désolé ! Je bosse sur une autre urgence, l'ami.

— Aaron est disponible ?

— Ne quitte pas, je vois ça.

Tandis qu'il attendait, Wilson dit :

— Aaron Kurtzman, c'est ça ? Votre Mozart de l'informatique ?

Le Guerrier n'eut que le temps de hocher la tête, car la voix d'Aaron se faisait déjà entendre à l'autre bout de la ligne.

— Qu'est-ce que je peux pour toi, Striker ?

— Il faudrait que tu ailles faire un tour dans les ordinateurs de la police et des renseignements colombiens. J'ai besoin de savoir où les FARC ont leurs habitudes. En particulier ceux du 28^e Front.

— La bande de Pepe 88 ?

— C'est ça oui. À ceci près qu'il est devenu Pepe 89 depuis peu, à ce que j'ai entendu dire.

— O.K. Tu me laisses une minute...

Bolan jeta un coup d'œil à sa montre, tout en imaginant Kurtzman au travail, au milieu de ses ordinateurs. Il n'y avait sans doute personne au monde, à part le vieux complice Herman, pour entrer plus vite que lui dans un système informatique, aussi verrouillé soit-il.

Cette fois, il n'eut même pas besoin de la minute demandée.

— J'ai une liste d'une dizaine d'endroits, annonça-t-il au bout de trente secondes. Je te les donne tous ?

— Ils sont classés ? interrogea Bolan. Je veux dire, du plus fréquenté au moins fréquenté ?

Il y eut une courte pause.

— Je ne pense pas. Attends voir... Non, ils sont dans l'ordre alphabétique.

L'Exécuteur s'accorda un instant de réflexion. Il n'avait pas le temps de jouer le coup au petit bonheur la chance sur une dizaine de bouges de Bogotá. Finalement, il demanda :

— Tu aurais le moyen de faire passer ces adresses dans tes machines magiques et de m'établir un *top ten* des lieux où j'ai le plus de chances de trouver ce que je cherche ?

— Aucun problème. Il me suffit de vérifier quels endroits reviennent le plus souvent. Un instant.

À l'autre bout de la ligne, Bolan entendit le cliquetis frénétique d'un clavier d'ordinateur.

— C'est bon, Striker, annonça Kurtzman. Tu as de quoi noter ?

Wilson avait prévu la chose. D'un de ses sacs, il avait extrait un stylo et un calepin, qu'il fit glisser sur la table, devant lui.

Kurtzman lut les adresses, Bolan les nota, et quelques minutes plus tard, l'Exécuteur avait les noms des quatorze adresses connues pour être des lieux de rendez-vous habituels des FARC.

— Merci, dit le Guerrier.

— Je t'en prie. Je suis payé pour ça, non ?

Le Guerrier raccrocha, remit le téléphone dans sa poche poitrine de veste et il se leva.

Wilson l'imita.

— On a les noms des endroits que ces gus fréquentent, si j'ai bien compris ?

L'Exécuteur hocha la tête.

— On se change et on commence notre tournée.

CHAPITRE XI

Le Cascabel Grande n'était pas la boîte de nuit la plus classe de Bogotá. Loin de là. D'un autre côté, l'endroit était à cent lieues des bouges sordides dans lesquels Bolan et Wilson s'étaient aventurés jusque-là dans la capitale colombienne. Mais, après deux heures passées à attendre dans la camionnette, à une cinquantaine de mètres de l'entrée, dans une petite rue, l'Exécuteur commençait à se demander si son plan était meilleur que le précédent.

Cette fois, c'était lui qui conduisait. Ils avaient fait le tour du bâtiment, une fois. Ils avaient trouvé sur l'arrière de la boîte une sortie de secours et trois fenêtres. L'une était plus grande que les deux autres, plus basse aussi, et ce qui se passait derrière était caché par des stores vénitiens. Pour Bolan, il devait s'agir d'un bureau. Les deux autres fenêtres étaient plus petites et plus haut placées. Wilson avait sauté de la camionnette, le temps de voir que la première donnait sur les toilettes femmes et l'autre sur les toilettes hommes.

Une fois ce tour de reconnaissance accompli, Bolan était allé stationner la camionnette à un endroit d'où ils pouvaient observer l'entrée de la boîte et son parking sans être remarqués. Ils avaient suivi avec attention le flux et le reflux des gens qui entraient et sortaient. Des hommes seuls, des couples, des groupes. Jusque-là, ils n'avaient reconnu aucun des membres du 28^e Front des FARC dont les photos se trouvaient dans le dossier posé entre eux. Ils voulaient être sûrs, avant de se décider pour un gibier. Ils avaient déjà perdu assez de temps, et la chance n'avait pas été de leur côté.

Une Cadillac d'un modèle récent s'engagea sur le parking et disparut vers l'arrière. Quelques instants plus tard, un type d'âge moyen, vêtu d'un costume gris un peu trop chic et accompagné d'une femme un peu trop jeune – elle aurait pu être sa fille – émergea de l'ombre du parking. Bolan étudia son visage. Il avait une longue cicatrice qui lui courait de l'oreille gauche jusqu'à la mâchoire, et qui devait être l'œuvre d'un couteau. Il avait aussi une moumoute. Aussitôt, les capteurs du Guerrier se mirent à sonner et il fouilla dans les photos qu'ils avaient à leur disposition. Celle du type à la cicatrice ne s'y trouvait pas.

Pourtant, son instinct souffla à l'Exécuteur que le bonhomme valait la peine qu'il se souvienne de lui.

Une demi-heure passa, avec les allées et venues habituelles ; mais personne ne se montra qui corresponde un tant soit peu aux signalements et aux photos.

— Tu devrais peut-être appeler le Ranch et leur demander s'ils n'ont pas d'autres clichés à nous envoyer..., suggéra Wilson.

Au même moment, une BMW semblable à celle que Bolan avait abandonnée fit son entrée sur le parking. Un grand type dégingandé en sortit. Il portait une chemise blanche, un pantalon blanc et des chaussures blanches. Il examina ses longs cheveux bouclés dans le rétroviseur extérieur de la BMW, puis il se dirigea vers la boîte. Tous les quatre ou cinq pas, il exécutait une espèce de petit mouvement de danse. Ce crétin était visiblement très content de lui.

— Il y a des endroits au Texas où cet abruti se ferait déquiller rien que pour sa façon de marcher, maugréa Wilson. Et on trouverait des circonstances atténuantes au meurtrier !

Bolan sentit les poils de sa nuque se hérissier quand il put enfin voir le visage de l'homme. Là encore, ce fut son instinct qui parla : il eut la certitude de tenir enfin quelque chose.

— Regarde-le bien quand il arrivera à la porte. Je pense qu'on a trouvé notre homme.

Avant d'entrer, l'autre s'immobilisa sous la lampe qui surmontait la porte de la boîte, et il se tourna vers la camionnette, donnant presque l'impression de regarder Bolan et Wilson.

— Merde, t'as raison ! fit le Texan dans un souffle.

Le Guerrier avait déjà commencé de fouiller dans les photos, une minuscule lampe électrique entre les dents. Il trouva le cliché qu'il cherchait et le tourna pour que Wilson et lui puissent le voir.

Le seul changement entre le type de la photo et celui qui se trouvait à la porte, c'étaient des cheveux plus longs et quelques rides supplémentaires.

— Comment il s'appelle ? demanda Wilson.

— Heredia. Frederico Heredia.

Bolan leva les yeux et le vit disparaître par la porte.

— C'était nous qu'il fixait ? Ou il regardait juste dans notre direction, par hasard ?

— Aucune idée. Mais s'il nous a vus, ça n'a pas paru l'émouvoir plus que ça.

Bolan tendit la photo à Wilson, pour qu'il l'examine de plus près. De son côté, il s'intéressa aux quelques informations concernant

Heredia.

— Il est au milieu, dans la hiérarchie. Il a commencé comme simple soldat des FARC, avant de se spécialiser dans les assassinats.

Les sourcils froncés, Bolan marqua une pause en atteignant la fin du document.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Wilson.

— On me dit là qu'il fait partie du 14^e Front...

— D'accord, mais ça fait deux heures qu'on est ici à attendre, et c'est le seul type qu'on ait pu identifier de façon certaine. Tentons le coup.

— Tu as raison. Il faut qu'on bouge.

Bolan descendit de la camionnette.

— On fait comme prévu, dit-il avant de fermer la portière. Tu me laisses quelques minutes avant de te pointer.

— Reçu cinq sur cinq, répliqua Wilson en portant deux doigts à la visière de son chapeau de Ranger.

Machinalement, comme s'il cherchait un paquet de cigarettes, Bolan vérifia la présence de ses armes. Le Beretta, le Desert Eagle, son poignard et le petit Guardian. Si tout se passait selon le plan qu'ils avaient mis au point, Wilson et lui, il n'aurait pas besoin de tout cela une fois à l'intérieur du Cascabel Grande.

Mais, il le savait, les choses ne se déroulaient pas toujours comme dans les plans établis, surtout lorsqu'ils étaient foireux...

Bolan repéra la seule table libre de l'endroit, et il alla s'y asseoir. Il n'aurait pu rêver de meilleur emplacement. Le dos contre le mur, il avait un aperçu de la porte d'entrée, mais aussi de celle des toilettes hommes, et il pouvait même voir la piste de danse et les tables qui se trouvaient entre.

La première chose qu'il remarqua en s'asseyant, ce fut ce sentiment familier que tout n'était pas clair, ici.

Il n'eut pas le temps d'approfondir, car une serveuse vêtue d'une tenue tâchant de rappeler celle d'une *bunny*, les oreilles en moins, s'approcha de sa table. Le sourire aux lèvres, elle se pencha vers lui.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, mon bel ami ? demanda-t-elle dans un anglais très approximatif.

Bolan commanda une bière. La fille, plutôt jolie, valait mieux que son costume miteux, et même que l'endroit. Tandis qu'elle s'éloignait, le Guerrier sentit des regards posés sur lui. Des yeux, il fit rapidement le tour de la salle et constata que son impression était juste. Ici et là,

on se demandait qui était ce *gringo* qu'on n'avait jamais vu au Cascabel Grande.

L'Exécuteur porta son attention sur l'orchestre, de l'autre côté de la piste. Les musiciens, assez médiocres, faisaient s'enchaîner tant bien que mal des morceaux de tango, de rumba et autres rythmes sud-américains. C'était Heredia, et lui seulement, qui intéressait Bolan. Mais le Guerrier savait que les hommes qui le surveillaient du coin de l'œil avaient comme lui des antennes. Ils avaient flairé les problèmes. Ils avaient senti la violence qui émanait de lui, de même que Bolan avait perçu chez certains d'entre eux une brutalité familière.

La serveuse lui apporta sa bouteille et l'ouvrit devant lui. Puis elle s'éloigna avec un déhanchement exagéré. Bolan but une gorgée et posa la bouteille devant lui. Il promena de nouveau son regard autour de la salle, et il constata que plus personne ne s'intéressait à lui.

Sans qu'il lui ait rien demandé, la serveuse lui apporta une autre bière. Elle lui adressa un sourire engageant en la déposant à côté de l'autre bouteille. Mais Bolan resta impassible et elle s'éloigna avec une évidente déception.

Alors que Bolan buvait une nouvelle gorgée, Wilson entra.

Le Guerrier le suivit du regard tandis qu'il s'avancait jusqu'au bar et grimpait sur un tabouret. Ils étaient plus d'une vingtaine, dont le batteur de l'orchestre, à porter des chapeaux comparables au sien. Le Texan n'avait donc pas plus l'air déplacé que Bolan dans cet endroit.

Frederico Heredia était assis à une table en compagnie d'autres types aux mines peu engageantes et de quelques femmes. Il faisait visiblement de son mieux pour s'attirer les faveurs de celle qui se trouvait à côté de lui. Très séduisante, elle était visiblement peu intéressée par le manège de son voisin.

Bolan termina sa première bière. Du coin de l'œil, il vit Wilson en commander une, avant de se tourner sur son tabouret, vers la salle.

Peu après, Heredia et sa voisine se levèrent et se dirigèrent vers la piste de danse. L'homme des FARC se mit à danser, espérant sans doute impressionner la jeune femme par ses mouvements. Ce qu'il n'avait pas su faire en lui parlant. Mais, à voir l'expression ennuyée de la fille, l'Exécuteur comprit que l'autre abruti n'aurait pas plus de succès sur la piste qu'à la table où il était assis un instant plus tôt.

Finalement, après qu'ils eurent rejoint leurs places, et qu'Heredia eut bu plusieurs shots, qu'il faisait passer avec de la bière, il dut répondre aux injonctions de sa vessie. Il se leva, repoussa sa chaise vers l'arrière et entreprit de se frayer un chemin à travers les clients pour rejoindre les toilettes, au fond de la boîte.

Bolan se leva et laissa assez d'argent pour payer sa bière, avec un

pourboire substantiel, et il suivit le même chemin. Il vit que Wilson s'était également mis en mouvement. Ils se croisèrent. L'Exécuteur poursuivit vers les toilettes tandis que Wilson se dirigeait vers la sortie.

Une espèce de grande auge métallique tout en longueur faisait office d'urinoir sur tout un côté des toilettes hommes. Heredia se tenait à une des extrémités. Il se trémoussait toujours au rythme de la musique et portait la main à sa braguette pour baisser sa fermeture Eclair.

D'un coup d'œil, Bolan constata qu'ils étaient seuls. Il s'avança et alla se tenir à côté d'Heredia.

L'autre parut soudain mal à l'aise. Mais son expression s'effaça presque aussitôt, quand le poing du Guerrier s'écrasa sous son menton et l'envoya au sol, inconscient.

Bolan l'attrapa sous les bras et le tira à travers les toilettes, jusqu'à la fenêtre. Wilson devait déjà avoir atteint la camionnette. Il lui faudrait encore une minute ou deux avant d'arriver dans la ruelle sur laquelle donnait l'arrière de la boîte de nuit.

L'Exécuteur jeta un coup d'œil vers la porte des toilettes. Il n'y avait malheureusement aucun moyen de la bloquer.

Moins de trente secondes après que Bolan eut assommé Heredia, la porte s'ouvrit sur un type grassouillet vêtu d'une chemise en tissu synthétique à l'imprimé criard. Il marcha jusqu'à l'urinoir et déboutonna la braguette de son pantalon trop serré. Il ne faisait pas partie des têtes patibulaires que Bolan avait repérées. Son expression était trop débonnaire pour qu'il soit impliqué dans des actions criminelles ou terroristes. Il le prouva d'ailleurs plus ou moins quand il demanda à Bolan d'une voix pâteuse :

— L'a trop bu, votre copain ?

Bolan hocha la tête. L'autre avait les yeux injectés de sang et il avait sans doute lui-même un bon pourcentage d'alcool dans l'organisme. Il oscilla d'avant en arrière tandis qu'il pissait dans la vasque métallique. L'Exécuteur hésita sur la conduite à tenir, avant de décider que le poivrot grassouillet aurait sans doute tout oublié de cette rencontre le lendemain, une fois sobre.

— Il est tombé dans les vaps en pissant, expliqua Bolan. Je me suis dit que j'allais lui faire un peu prendre l'air en ouvrant la fenêtre.

L'autre hocha la tête.

— Y en a, ils tiennent pas la distance, énonça-t-il fièrement, tout en bataillant pour ne pas perdre l'équilibre.

Bolan opina du chef avec un sourire forcé. Visiblement, le gros

type ne connaissait pas Heredia et ignorait qu'il appartenait aux FARC.

L'autre eut enfin fini de pisser et il quitta les toilettes sans un mot de plus.

L'Exécuteur continua d'attendre. Dans ce genre de situation, les secondes étaient aussi longues que des minutes ; les minutes que des heures. Mais il n'avait pas le choix : il devait être patient. Et si jamais d'autres clients débarquaient dans les toilettes, il lui faudrait prendre une décision immédiate – comme il venait de le faire. Avec de la chance, Wilson arriverait avant.

Il n'eut pas cette chance.

Le type qui poussa la porte des toilettes avait un visage familier. C'était l'homme à la cicatrice que Bolan avait déjà vu sur le parking de la boîte. Son regard se posa sur Bolan, puis sur Heredia, par terre, et il comprit tout de suite ce qui se passait.

Le Guerrier ignorait à qui il avait affaire, s'il avait devant lui un homme des FARC ou non. Il savait juste que l'autre avait assez de jugeote pour retourner dans la salle et annoncer à tout le monde ce qui se passait. Il avait aussi suffisamment d'intelligence pour ne pas laisser voir ses sentiments. Du même ton que le gros type à la chemise ridicule, il lâcha :

— Federico boit trop.

Et comme si la chose ne l'intéressait pas plus que ça, il alla pisser.

Bolan venait d'apprendre une chose intéressante. Le type à la cicatrice et à la moumoute connaissait Heredia, puisqu'il l'avait appelé par son prénom.

Le Guerrier se redressa, et il lui fallut moins d'une seconde pour rejoindre l'urinoir et se trouver à côté de Scarface. Il était du mauvais côté pour utiliser son terrible poing droit. Mais le gauche qui s'écrasa sur la cicatrice, et la mâchoire, de Scarface se révéla aussi destructeur.

Il se retrouvait maintenant avec deux hommes sur les bras, à attendre l'arrivée de Wilson.

Laquelle survint heureusement une seconde plus tard.

— Roberts ! entendit le Guerrier. Tu es là ?

— Je suis là, répondit Bolan. Et j'ai deux colis pour toi.

Wilson ne posa pas de questions. Il ne fallut qu'une trentaine de secondes à Bolan pour faire passer les deux hommes toujours inconscients par la fenêtre. Il se hissa à son tour par l'ouverture et s'engouffra à l'arrière de la camionnette, où Wilson avait balancé leurs deux prises.

Le véhicule partit aussitôt. L'affaire était pliée, mais ils avaient eu

chaud...

CHAPITRE XII

L'Exécuteur n'avait jamais considéré la torture comme une bonne méthode pour obtenir des renseignements auprès de l'ennemi. D'abord, c'était indigne d'un vrai guerrier. Et, de façon plus pragmatique, c'était un moyen inefficace d'obtenir d'un prisonnier ce qu'on espérait tirer de lui.

Sous la torture, et pour faire cesser son supplice, un homme était prêt à raconter tout ce que ses tortionnaires voulaient entendre. Y compris en mentant ou en transformant la vérité. Or, Bolan avait besoin de la vérité.

D'un autre côté, si la torture donnait des résultats discutables, la *menace* de la torture pouvait se révéler très efficace. Elle parvenait souvent à terrifier un homme au point de le faire parler avant même qu'on s'occupe de lui ou que la douleur véritable l'ait conduit à ce point où il ne pouvait plus distinguer ce qui était vrai de ce qui ne l'était pas.

La peur avait le pouvoir de délier les langues. C'était particulièrement vrai chez les mafieux, le Guerrier avait pu le constater de centaines de fois, mais chez les soldats perdus, cela devait marcher aussi.

L'aube n'était pas encore levée quand Wilson engagea la camionnette sur le chemin menant à leur cabane. À l'arrière, les deux hommes étaient réveillés. Bien avant qu'ils reviennent à eux, l'Exécuteur leur avait ôté leurs chemises, qu'il avait utilisées comme bandeau. Il les avait aussi menottés, les mains dans le dos.

Bolan étudia Heredia. Toujours vêtu de son pantalon blanc, ses chaussures assorties aux pieds, il tremblait comme s'il faisait zéro et non pas plus de trente degrés dans la jungle. En reprenant connaissance, il avait aussitôt demandé où ils étaient, où ils allaient et qui était avec lui dans la camionnette. Une gifle sur son visage encapuchonné de sa chemise et un « ferme-la ! » hargneux lui avaient fait comprendre qu'il était préférable pour lui de se taire.

L'autre prisonnier avait une attitude beaucoup plus passive. Il attendait la suite. Sa situation n'avait rien d'évident, mais cela ne

semblait pas le préoccuper. L'Exécuteur ignorait à qui il avait affaire. Il avait fouillé les deux hommes pendant qu'ils étaient inconscients, et s'il y avait un portefeuille dans une poche de pantalon du type à la cicatrice, il ne contenait aucun document permettant de l'identifier.

Tout ce que Bolan savait, c'était que le bonhomme avait de l'expérience. Et il tenait à ce que personne ne sache qui il était, à moins qu'il en décide autrement. Cela ne faisait que renforcer l'intuition du Guerrier, à savoir que ce type d'âge moyen était peut-être bien plus intéressant qu'Heredia.

Plus intéressant, mais aussi plus dangereux.

Bolan prit sa décision alors que la camionnette s'arrêtait devant la petite maison sur pilotis. C'était sur l'inconnu qu'il devait se concentrer. L'homme connaissait Heredia par son nom. Il avait donc sûrement des éléments intéressants sur les FARC à lui apporter.

L'idée de Bolan consistait à utiliser Heredia pour mettre l'autre en condition avant de l'interroger. Si cette façon de faire se révélait infructueuse, il pourrait toujours revenir en arrière et repartir de zéro.

Mais encore une fois, son instinct lui soufflait que cela n'arriverait pas.

Quand Wilson s'arrêta, le Guerrier vint se pencher vers l'avant.

— J'emmène notre Roi de la Danse à l'intérieur. Prêt-moi ton couteau de chasse.

Bolan, qui surveillait les deux prisonniers du coin de l'œil, vit Heredia tressaillir.

L'autre n'avait pas bougé.

Wilson hésita un court instant, les sourcils froncés, puis il récupéra la grosse lame qu'il avait dans le dos et la tendit à Bolan.

— Tu restes ici avec l'autre, dit le Guerrier en s'assurant qu'il était bien entendu des deux prisonniers. Je m'occuperai de lui dès que j'en aurai fini avec Frederico.

Heredia tressaillit de nouveau en entendant son prénom.

Le gros couteau de Wilson dans une main, Bolan fit glisser la portière coulissante, avant d'attraper Heredia et de le tirer dehors. L'autre tomba par terre et laissa échapper un petit couinement. Bolan le saisit par le bras pour l'obliger à se lever et il le dirigea vers le perron de la maison.

Heredia trébucha sur la première marche et lâcha un cri de douleur.

— Déjà mal ? lui glissa Bolan en l'obligeant à monter. Attends qu'on soit à l'intérieur.

L'autre laissa échapper une petite plainte pleurnicharde.

En haut des marches, le Guerrier ouvrit la porte et poussa son prisonnier dans l'unique pièce de la maison. Heredia trébucha encore une fois et alla s'aplatir, face contre terre. Il avait toujours les mains menottées dans le dos, et Bolan se pencha pour saisir la chaîne, entre ses poignets, tirant violemment pour l'obliger à se relever. Heredia cria de nouveau.

Arrivé à la table, Bolan le fit se tourner et, d'une gifle, il l'assit sur une des chaises.

— Tu ne bouges pas ! ordonna-t-il. Tu remues un muscle et je te tue aussitôt. Compris ?

L'autre hocha la tête.

Bolan posa le couteau de chasse sur la table, devant Heredia, avant de fouiller dans un des sacs de Wilson. Il en sortit un calepin, dont il déchira une page, et de la Paracord verte enroulée et tenue en place par de l'adhésif. Il la déroula et l'utilisa pour ligoter Heredia à la chaise. Puis, avec le couteau, il déchira la chemise qui enveloppait la tête de son prisonnier.

La lame en acier luisante fut la première chose que vit l'homme des FARC. Il se figea.

Bolan tira la chaise restante de l'autre côté de la table, de manière à faire face à Heredia. Quand il s'assit, leurs genoux se touchaient et leurs visages n'étaient éloignés que d'une trentaine de centimètres. Levant la feuille arrachée au calepin, il commença de la découper en fines bandelettes avec le couteau de chasse. Une fois la démonstration terminée, il se pencha et trancha une mèche des cheveux de Heredia. Il essuya la lame du couteau sur son pantalon et le posa sur la table.

L'homme des FARC n'avait pas perdu un de ses mouvements.

— En fait, commença Bolan en lui souriant, je n'ai pas spécialement envie de te faire mal. Mais s'il faut en passer par-là, ça ne me posera aucun problème. Tu comprends ?

Les yeux rivés au couteau, Heredia hocha la tête en laissant échapper un petit couinement.

— Regarde-moi ! ordonna Bolan, qui fut aussitôt obéi. Je veux connaître ton rôle au sein des FARC. Je veux aussi que tu me dises tout ce que tu sais sur Pepe 89.

— Vous... vous êtes de la police ? bredouilla Heredia.

D'un mouvement éclair, Bolan attrapa le couteau par le manche et il gifla Heredia avec le plat de la lame. La joue de son prisonnier vira instantanément au rouge, et une petite bosse commença d'enfler sur sa pommette.

— C'est moi qui pose les questions ! gronda Bolan. Pigé ?

Le coup avait surpris Heredia, mais ne lui avait pas fait vraiment mal. Les larmes aux yeux, il hocha la tête. Puis il essaya d'entr'apercevoir sa pommette blessée. Ses mimiques auraient presque prêté à rire. Sauf que ce pourri et l'organisation pour laquelle il travaillait avaient du sang sur les mains, le sang d'innombrables innocents. Des malheureux qu'ils tuaient de sang-froid, ou indirectement à travers le crack, l'héroïne ou la cocaïne.

Bolan n'éprouvait que du mépris pour ce minable.

— La prochaine fois, je n'utiliserai peut-être pas le plat de la lame, dit-il en faisant glisser le tranchant sur sa paume. Donc, il vaudrait mieux que tu me répondes rapidement.

— Je travaille pour le 14^e Front, expliqua aussitôt Heredia d'une voix tremblante. Pepe, il est à la tête du 28^e. Je n'ai pas de contact avec lui. Je l'ai même jamais rencontré et...

Bolan se pencha vers son prisonnier et, de nouveau, il lui abattit le plat de la lame noire sur la joue, du côté gauche, cette fois. Un autre hématome apparut sur son visage, qui avait pris une vilaine teinte rouge.

— Je ne te demande pas ce que tu ne sais pas ! gronda l'Exécuteur. Ce qui m'intéresse, c'est ce que tu sais.

Les larmes se mirent à couler sur les joues esquinées de Heredia.

— Mais puisque je vous dis que je suis du 14^e Front. Pepe, lui, c'est le chef du 28^e. Je sais rien, je vous le jure.

— Tu as une idée de la raison pour laquelle la police et l'armée n'ont jamais réussi à l'arrêter.

Heredia secoua la tête.

— Je sais pas. Je... je vous le jure. Sans doute qu'il a des contacts auprès des autorités...

Bolan fut tenté de le frapper de nouveau, mais il se retint.

— Ça, j'avais pas besoin de toi pour le savoir, Freddie. Bon, voici ce que je te propose : tu me dis qui est ce contact, et je te laisse repartir vivant.

L'autre en resta pétrifié d'horreur.

— Mais puisque je vous dis que j'en sais rien ! balbutia-t-il, horrifié. Je vous en prie... Il faut me croire ! *Je ne sais pas...*

Et il ferma les yeux, persuadé que cette affirmation allait lui valoir une nouvelle gifle, voire pire.

Bolan se leva et marcha jusqu'à la porte. Wilson était toujours au volant de la camionnette, mais il se tenait de côté, afin de pouvoir surveiller leur autre prisonnier, à l'arrière. Dans son dos, l'Exécuteur entendit Heredia qui s'était mis à pleurnicher. Il répétait qu'il ne

savait rien de plus sur Pepe 89.

Et Bolan le croyait, c'était bien le problème.

Il se tourna vers son prisonnier.

— C'est bon, dit-il.

— Quoi ? fit l'autre en reniflant.

— J'ai dit c'est bon. Je te crois.

Heredia ouvrit grand les yeux et la bouche.

— Vous... allez me laisser partir, alors ?

— Je ne pense pas avoir dit ça, répliqua l'Exécuteur. Tu n'es qu'une merde, Freddie. Tu n'as aucune valeur, à mes yeux – ni aux yeux de ceux qui t'emploient, d'ailleurs. Mais tu as peut-être une chance de partir d'ici et de revoir Bogotá... Pour ça, il va falloir que tu coopères.

Heredia se pencha en avant, retenu par la Paracord.

— Dites-moi ce que je dois faire ! cria-t-il presque. Je ferai tout ce que vous voudrez ! Tout !

Bolan cacha le mépris que lui inspirait cette larve.

— Je veux que tu fasses semblant d'être mort, lui dit-il.

— Hein ?

— Je vais aller te balancer à côté de la camionnette. Il faut que le type qui s'y trouve toujours pense que je t'ai tué...

Le Guerrier laissa passer une courte pause et il ajouta :

— Ce qui arrivera si l'autre ne marche pas – s'il ne te croit pas mort. Je me suis fait comprendre ?

Heredia se remit à trembler.

— Je vais y arriver, promit-il.

— Encore une chose. J'aimerais que tu joues ton rôle avec les yeux ouverts. Tu regarderas l'autre prisonnier quand on le fera descendre de la camionnette. Il te connaît. Donc, tu le connais. Tu me diras son nom.

— Je vous le dirai, c'est juré ! promit Heredia, qui tremblait toujours. Mais je sais pas si je vais pouvoir garder les yeux ouverts tout le temps. Imaginez qu'il voie mes paupières bouger...

— Alors, tu mourras, répondit simplement l'Exécuteur.

Il se pencha vers un des sacs de Wilson, qui contenait les réserves alimentaires. Il trouva tout au fond ce qu'il cherchait : une boîte de Ketchup.

Et il se mit au travail.

Le soleil s'était levé quand Bolan sortit enfin de la maison, portant

Frederico Heredia sur une épaule. Comme il passait à côté de la camionnette, côté conducteur, il vit à travers le pare-brise la surprise de Wilson. Le Texan pensait visiblement que Bolan avait utilisé le couteau de chasse pour torturer leur prisonnier jusqu'à la mort.

Le Guerrier secoua alors discrètement la tête. Wilson comprit aussitôt le message.

— Débarrasse notre autre ami de son bandeau, ordonna Bolan.

Et il passa de l'autre côté de la camionnette.

Wilson descendit du véhicule et vint ouvrir la portière coulissante. Il monta à l'arrière, arracha la chemise qui couvrait la tête de leur prisonnier, avant de l'attraper par les épaules pour le faire descendre.

Comme Heredia avant lui, il s'écroula face contre terre. Et comme Bolan, Wilson l'obligea à se redresser.

Au même moment, à une dizaine de mètres de la camionnette, le Guerrier se pencha vers l'avant et laissa tomber Heredia comme un sac.

Le Colombien se réceptionna sur le côté, le visage tourné vers la camionnette et les deux autres hommes. Il avait les yeux grands ouverts, comme prévu. Son regard semblait perdu vers un point visible seulement de lui-même.

Le type à la cicatrice plissa les paupières, tâchant de s'accoutumer à la lumière du petit matin après le long moment qu'il avait passé les yeux bandés. Mais il vit ce qu'il était supposé voir, et réagit ainsi qu'il était censé réagir. Bolan, qui surveillait son expression, surprit la peur qui traversa son regard pendant une seconde ou deux. Mais cette peur disparut aussi vite qu'elle était apparue ; et pendant un court instant, fugitif, l'homme à la cicatrice esquissa, ce qui ressemblait à un sourire. Avant de renouer avec son impassibilité.

Le sourire, presque imperceptible, troubla Bolan. Ou bien c'était une manière pour l'homme d'évacuer la peur et de faire croire à ses ravisseurs qu'il ne les craignait pas, que rien ne pouvait l'ébranler. Ou bien cela signifiait qu'il avait flairé la mise en scène.

Bolan avait pris la chemise de Heredia avec lui, et il commença d'essuyer le « sang » qui lui couvrait les mains et les bras. Le Ketchup n'ayant pas la même odeur que le sang, il avait pris soin de laisser tomber Heredia du côté de la camionnette abrité du vent, et suffisamment loin du prisonnier pour qu'il ne puisse pas sentir l'odeur. C'était la faille majeure de son plan – l'odeur. À cause d'elle, Bolan n'avait pas pu répandre du Ketchup tout autour de la chaise et dans la maison, comme il l'aurait voulu. Pour empêcher l'homme à la cicatrice de relever un tel détail, il comptait sur le choc suscité par la vision de Heredia, combiné à l'interrogatoire musclé qu'il allait subir.

C'était un risque à prendre.

Wilson, qui avait très vite compris ce qui se passait, improvisa.

— Il est mort ? lança-t-il à l'Exécuteur.

— Presque. Il le sera dans une minute ou deux.

Il marqua une pause et leva les yeux vers la maison.

— Monte-moi cette larve. Je vais m'occuper de lui.

— Entendu.

Et Wilson entraîna l'homme à la cicatrice vers l'escalier.

Bolan attendit qu'ils soient entrés, pour se pencher vers Heredia.

— Tu l'as reconnu ? chuchota-t-il.

— Évidemment ! Vous voulez dire que vous ne savez pas qui c'est ?

— Je te le demanderais ?

— Il s'appelle José Cantu, expliqua Heredia. José el Toro, comme on le surnomme.

— Il appartient aux FARC ?

— Non, c'est un tueur à gages. Mais il connaît des gens, dans les FARC. Plus que moi. Il lui arrive de travailler pour eux.

Bolan hocha la tête. Il n'avait peut-être pas touché le gros lot, mais on lui avait servi une main décente qu'il lui fallait maintenant exploiter.

— Écoute-moi bien, dit-il à Heredia. Il faut que José le Taureau te croie mort. Je vais tirer par terre, près de toi. Après ça, tu ne bouges plus, entendu ? Un détail : je me doute que tu es en train de te dire que tu vas profiter que je suis dans la maison pour te faire la malle... Mets-toi juste dans la tête que si jamais je reviens et que tu n'es pas là, je n'aurai aucun mal à te retrouver. Et cette fois, je te tuerai. Lentement. Très lentement... Pigé ?

— Oui. Pi... pigé.

Bolan se redressa, sortit le Desert Eagle et visa à une trentaine de centimètres du visage de Heredia. Il pressa la détente et le gros .44 Magnum explosa. Tous les oiseaux des alentours s'envolèrent ; des singes se mirent à crier de peur et de colère, se balançant d'une branche à l'autre pour s'éloigner.

Quand l'Exécuteur rejoignit l'intérieur de la maison, Wilson avait assis et ficelé Cantu à la chaise sur laquelle Heredia se trouvait quelques instants plus tôt. Le Texan se tenait légèrement en retrait, occupé à se curer les ongles avec l'énorme couteau de chasse. Une attitude destinée à intimider un peu plus le tueur à gages.

Si cela marchait, le visage de leur prisonnier n'en laissait rien

paraître. En réalité, l'homme à la cicatrice sourit lorsque Bolan s'approcha de lui.

— Souris tant que tu le peux encore, lui dit le Guerrier en récupérant le couteau de Wilson. Parce qu'à moins de nous dire ce que nous voulons savoir, tu vas avoir droit au même traitement que ton copain Heredia.

Le sourire s'élargit.

— Vous voulez dire que vous allez me donner quelques petites gifles, puis me renverser du Ketchup dessus ? demanda l'autre, avant d'éclater de rire.

Bolan resta impassible. À un moment ou un autre, Cantu avait dû sentir le Ketchup dans la maison. Quand ? Cela importait peu, maintenant. Le Guerrier avait parié, il avait perdu. Mais la partie n'était pas finie pour autant.

Fermant la main sur le gros manche du couteau, il s'apprêta à gifler Cantu avec le plat de la lame.

— Un instant ! fit le tueur à gages. Je ne pense pas que ce soit nécessaire...

— Tu vas répondre à mes questions ?

— Bien sûr. C'est vous qui tenez le couteau, vous qui avez toutes les cartes en main. Je ne sais pas ce que cette petite fouine de Heredia vous a raconté, mais autant vous avertir tout de suite que je suis un free lance. Je prête allégeance à qui me paie. Et cette obligation de devoir et de fidélité prend fin dès que j'ai fini mon travail.

Bolan laissa retomber sa main et le couteau à son côté.

— D'accord, dit-il, j'ai un travail pour toi.

— Son nom, et il sera mort demain.

— Il ne s'agit pas de ce genre de travail. J'aimerais que tu me présentes à certaines personnes. Je veux rencontrer Pepe 89.

Cantu haussa les épaules.

— Tiens ! Il a déjà changé de numéro ? Rencontrer Pepe, c'est faisable, oui. Mais j'ai des principes.

— Combien ? fit Bolan, qui avait compris l'allusion.

— L'équivalent de trente mille dollars, payable en *pesos* colombiens, ferait l'affaire.

— Je dois pouvoir arranger ça.

Cela ne poserait pas de problèmes à Bolan. Il lui suffisait de passer un coup de fil au Black Warriors Ranch et l'argent serait viré en Colombie à travers les tuyautes financières complexes, et impossibles à remonter, que le Ranch utilisait pour ce genre

d'opérations, lorsque Bolan n'avait pas la somme en liquide à portée de main.

Le Guerrier se tourna vers Wilson.

— Détache-le.

— Tu es sûr ? demanda le Texan, les sourcils froncés.

— Il tente quoi que ce soit et on le tue, je pense qu'il l'a compris.

Revenant à Cantu, Bolan ajouta :

— Et il ne pourra pas profiter des trente mille dollars.

— Vous avez un problème, remarqua Cantu tandis que Wilson, qui avait repris le couteau de chasse, coupait la Paracord avec laquelle il l'avait attaché à la chaise.

— Quel problème ? interrogea Bolan.

— Le sous-homme que vous avez transporté avec moi, j'imagine qu'il est vivant ?

— Il l'est. Je ne tue que quand je dois le faire. L'assassinat n'est pas mon truc. Surtout pour de l'argent, précisa l'Exécuteur.

Si le commentaire blessa Cantu, il n'en laissa rien paraître.

— Si vous le laissez partir, tout Bogotá sera au courant de ce qui s'est passé avant la fin de la matinée. Or, je ne serais pas étonné que vous lui ayez promis de le laisser partir, justement, s'il coopérait. Et je vous soupçonne d'avoir au moins un gros défaut de personnalité.

— Lequel ?

— Vous êtes le genre d'homme à ne pas revenir sur sa parole.

— Tu as à la fois raison et tort, répliqua Bolan en regardant Cantu droit dans les yeux. Je n'ai pas promis de le laisser partir – juste de lui laisser la vie sauve.

— Je vois, fit Cantu en se redressant et en s'étirant. Vous êtes intelligent, aussi, alors.

Il plongea la main droite dans sa poche de pantalon. Bolan attendit. Il avait fouillé Cantu et Heredia pendant qu'ils étaient inanimés, et il n'avait trouvé aucune arme sur eux.

Cantu sortit son portefeuille – dans lequel Bolan avait vainement cherché de quoi identifier son prisonnier –, et il en tira un petit morceau de papier qu'il tendit à l'Exécuteur.

— Appelez ce numéro.

Bolan baissa les yeux sur le papier. Un numéro de téléphone était inscrit dessus.

— Qui est-ce ?

— Un sergent de la police de Bogotá avec j'ai... comment dire ?

des relations de travail.

Comme Bolan restait silencieux, Cantu poursuivit :

— Contactez-le et dites-lui que vous avez Heredia menotté à sa disposition. On le déposera quelque part. Ils doivent bien avoir une douzaine de mandats contre lui.

— Et si ça n'est pas le cas ?

— Pas d'inquiétude. Le sergent saura se débrouiller pour en trouver quelques-uns avant de récupérer son colis.

Bolan hocha la tête. Découvrir l'existence de flics qui traitaient avec des tueurs était toujours pour lui une source de colère, sinon de surprise. Mais dans le cas présent, il ne pouvait pas se permettre de faire la fine bouche. Heredia était une nuisance. Si aucun mandat ne courait actuellement sur lui, il était clair qu'il aurait dû y en avoir.

— Entendu, fit le Guerrier. On trouvera un endroit où le laisser. Ce flic est ton ami, alors appelle-le toi-même, dit-il en tendant le morceau de papier à Cantu. Ensuite, nous nous mettrons au travail.

L'autre hocha la tête à son tour.

— Je peux avoir ma chemise et ma veste ?

— Dès que nous aurons rejoint la route. Jusque-là, on va de nouveau te bander les yeux.

— Vous ne me faites pas confiance ? demanda Cantu d'un ton légèrement moqueur. Vous avez peur que je sache où trouver votre petite maison ?

— Je ne te fais *absolument* pas confiance, acquiesça l'Exécuteur.

L'autre haussa les épaules.

— C'est vous qui voyez...

— Oui, c'est moi qui vois, répliqua Bolan en plantant son regard dans le sien. Tu vas faire exactement ce que je te dis, parce que, à la moindre incartade, tu prends une .44 Magnum en pleine tête. Et la merde qui te recouvrira, ce ne sera pas du ketchup, d'accord ?

Il marqua une courte pause et poursuivit, sans cesser de fixer l'autre :

— Tu assassines les gens pour de l'argent, Cantu. Pour moi, tu ne vaux pas mieux que Heredia, ou n'importe quelle autre merde des FARC. Je peux te descendre, t'égorger, et cela ne m'empêchera pas de dormir. On s'est compris ?

— C'est bon, oui. Mais n'oubliez surtout pas ce que je vous ai dit. Parce que j'en pense chaque mot. Tant que ce boulot ne sera pas terminé, je vous serai loyal. Et je ne vous trahirai pas.

— Tu nous excuseras si on n'est pas très chauds pour risquer nos

vies là-dessus, intervint Wilson d'une voix traînante.

Bolan jeta un coup d'œil à son partenaire. Il voyait bien à son regard que la perspective de travailler avec un tueur lui était aussi désagréable qu'à lui-même. Mais il savait comme lui qu'on n'avait pas toujours le choix. On n'infiltrait pas des organisations comme les FARC en se faisant aider par des catéchistes.

— Allons-y, dit Bolan. On va prendre Heredia au passage et lui annoncer qu'il peut arrêter de jouer au mort.

C'était Wilson qui avait pris le volant. Derrière, les deux prisonniers avaient de nouveau les yeux bandés. Heredia, couvert de ketchup, s'était remis à trembler. Il n'avait rien dit, mais Bolan le soupçonnait de penser que l'Exécuteur ne tiendrait pas sa promesse et qu'on l'emmenait quelque part pour l'abattre.

Le Guerrier attendit que Wilson ait rejoint le centre-ville de Bogotá pour lui faire décrire un circuit labyrinthique. Cette route contournée et dépourvue de toute logique était simple : désorienter Cantu, au cas où il aurait étudié leur parcours seconde après seconde. Certaines personnes – et Bolan avait cette faculté – étaient capables de retrouver un endroit en se basant sur le temps de parcours et tous les virages et tournants pris par le véhicule à bord duquel ils se trouvaient.

— Tourne dans cette ruelle, dit enfin le Guerrier.

Wilson obéit et s'arrêta à côté du conteneur à ordures que lui désignait l'Exécuteur. Bolan descendit de la camionnette et ouvrit la portière, à l'arrière.

— Vous allez me tuer, hein ? gueula Heredia.

Le Guerrier inspecta l'allée. Elle semblait déserte.

— C'est ce qui va arriver si tu ne la fermes pas ! dit-il, avant de tirer son prisonnier dehors et de le charger sur son épaule. Je vais te laisser là où la police pourra te retrouver.

Il emporta le Colombien vers la grande benne à ordures blanche. Il avait utilisé la Paracord de Wilson pour attacher les poignets menottés de Heredia dans son dos, mais aussi pour lui lier les chevilles. Il s'arrêta près de la benne et souleva le couvercle. L'intérieur de l'énorme conteneur empestait.

— Mais vous aviez promis de me laisser partir..., gémit Heredia.

— Faux. J'ai dit que si tu coopérais, tu avais une chance que je te ramène à Bogotá. Tu es de retour à Bogotá, vivant : j'ai donc tenu ma promesse.

Il souleva Heredia pour le faire basculer.

— Où est-ce que vous me mettez ? hurla Heredia.

— Là où est ta vraie place, répondit l'Exécuteur.

Et il laissa tomber l'homme des FARC dans les ordures. Il rabattit le couvercle et revint à la camionnette.

Wilson avait déjà ôté la chemise qui couvrait le visage de Cantu. Celui-ci l'avait enfilée et en partie boutonnée quand Bolan lui tendit son téléphone portable.

— Appelez votre ami. Et n'oubliez pas que nous parlons tous deux couramment espagnol. Si j'ai le moindre soupçon que vous essayez de nous embrouiller, vous mourrez avant d'avoir terminé ce coup de fil.

— Je n'en attendais pas moins... Mais ne vous inquiétez pas, dit Cantu en composant le numéro. C'est exactement le genre de chose que le sergent et moi faisons de temps à autre. Je lui permets de procéder à quelques arrestations grâce auxquelles il est bien vu de ses supérieurs. Et de son côté, il efface les traces gênantes que je peux laisser, à l'occasion.

Le tueur leva les yeux et sourit.

— Même un professionnel comme moi commet parfois des erreurs. Quand c'est le cas, la preuve disparaît mystérieusement.

Il leva les sourcils quand on lui répondit au téléphone. En quelques instants, il put joindre son contact et prit les dispositions pour que Heredia soit récupéré dans sa benne à ordures. Il coupa la communication et rendit son téléphone à Bolan.

— Et maintenant ? demanda Wilson.

Bolan observa le tueur tandis qu'il terminait de s'habiller, enfilant la veste qu'on lui avait rendue. Ils lui avaient même retiré ses menottes pour qu'il puisse téléphoner. On ne savait jamais de quoi un type comme ça était capable. Mais l'Exécuteur faisait confiance au pouvoir de l'argent : la promesse des trente mille dollars suffirait sans doute à s'assurer la coopération de Cantu.

Du moins pour l'instant.

Ce dont ils avaient besoin à présent, c'était un endroit tranquille où ils pourraient tous les trois mettre au point une stratégie de bataille.

CHAPITRE XIII

Bolan attendit qu'ils se retrouvent dans leur chambre de l'hôtel de Santa Maria, au premier étage, pour sortir de nouveau son satellitaire de sa poche. Il s'assit au bord du lit et composa le numéro de contact au Ranch.

En attendant que la communication soit établie, il promena son regard à travers la chambre. Situé juste à côté de l'avenue Caracas, l'hôtel ne pouvait décemment pas prétendre à la moindre étoile – pas même à une moitié. Les couvre-lits étaient tachés et élimés, et la lampe d'une des tables de nuit n'avait pas d'abat-jour, juste une ampoule nue. Le Guerrier repéra même un cafard qui longeait tranquillement le pied de la lampe avant de passer derrière la petite table.

Le reste du mobilier se composait d'une commode et d'une table avec ses quatre chaises. Les rideaux de la pièce, ouverts, révélaient des baies vitrées crasseuses, presque opaques. Bolan vit quand même qu'elles donnaient sur un balcon qui offrait pour seule vue le mur en brique du bâtiment voisin.

Wilson et Cantu avaient pris place à la table et ils avaient tous deux les yeux fixés sur l'Exécuteur.

Au bout de quelques secondes, il entendit la voix d'Herman « Gadgets » Schwarz et alla droit au fait.

— J'ai besoin de trente mille dollars virés à la Banco de Bogotá, annonça-t-il en regardant Cantu, qui esquissa un grand sourire. Mais tu me fais ça en deux fois. Dix mille tout de suite...

Le sourire de Cantu perdit de son intensité.

— ... et le solde quand je te le demanderai.

— Je demande le feu vert à qui tu sais, répondit Gadgets. Les dix mille dollars devraient être virés dans une heure. À quel nom ?

— José Cantu. Il a un compte à la Banco de Bogotá.

Bolan tira de sa poche le papier sur lequel Cantu avait inscrit son numéro de compte.

— Assure-toi que seul Cantu puisse récupérer cet argent, ajouta-t-

il. Et prends les dispositions pour que, s'il ne vient pas récupérer l'argent, le premier virement comme le second, le fric te revienne dans les trois jours.

— On dirait que t'as trouvé quelqu'un de serviable...

Bolan leva les yeux vers Cantu, qui sortait une cigarette sans filtre de sa poche poitrine de veste.

— Je ne sais pas si c'est le mot exact. Je ne lui fais qu'une confiance limitée. En tout cas, on a besoin des dix mille dollars pour qu'il se bouge le cul. S'il s'en sort bien, il aura le reste.

Cantu resta impassible.

— Autre chose ? demanda l'ami Herman.

— Pas pour le moment.

— Tiens-nous informé. Hal s'inquiète...

Bolan raccrocha et remit le téléphone dans sa poche, puis il se leva et vint s'installer à la table. Wilson était assis à sa droite, les bras croisés sur son torse. Cantu, qui avait repéré un cendrier sur la commode miteuse de la chambre, revint avec. Bolan était face aux baies vitrées.

Se laissant aller en arrière, Cantu exhala longuement la fumée de sa cigarette entre ses lèvres.

— O.K., fit Bolan. Qui est ton contact le plus haut placé dans le 28^e Front ?

Cantu regarda le Guerrier, puis tapota sa cigarette dans le cendrier.

— Je n'ai aucun contact dans le 28^e Front, dit-il avec un petit sourire satisfait.

L'Exécuteur se pencha vers l'avant et abattit le dos de sa main sur le visage de Cantu alors que le Colombien allait de nouveau tirer sur sa cigarette. Il sentit fugitivement la brûlure du bout incandescent, juste avant que Cantu et sa cigarette volent de la chaise. Le tueur atterrit sur le cul. La chaise bascula sur le côté et la cigarette termina son vol plané à côté de Wilson, sur l'immonde moquette.

Le Texan se pencha le plus naturellement du monde pour ramasser la cigarette et l'écraser dans le cendrier.

Se levant, l'Exécuteur contourna la table, se pencha sur Cantu et l'empoigna par la gorge. L'autre laissa échapper un grognement de douleur tandis que le Guerrier l'obligeait à se relever, remettait sa chaise d'aplomb et le poussait dessus.

— J'ai toute ton attention, maintenant, *compadre* ? demanda l'Exécuteur.

— Oui, fit Cantu d'une voix râpeuse en se massant le cou.

— On n'est pas ici pour faire joujou. Et je n'ai pas du tout l'intention de perdre mon temps avec toi. Ce n'est pas dans ma nature de lâcher ne serait-ce qu'un *peso* à une merde de ton genre – et encore moins trente mille dollars. Mais j'ai passé un marché avec toi, et comme tu l'as dit toi-même, je suis un homme de parole. Donc, on recommence. Qui est ton contact le plus haut placé dans le 28^e Front ?

Cantu continuait de se frotter le cou.

— Je vous ai dit la vérité. Je ne connais personne autour de Pepe 88... ou 89.

Bolan se pencha de nouveau en avant, prêt à frapper, mais Cantu leva le bras pour se protéger.

— Je vous en prie ! Je n'ai aucun contact direct avec le 28^e Front. Mais... il m'est arrivé de travailler pour d'autres factions des FARC.

— Qui ? interrogea Bolan en se rasseyant.

— Il y en a plusieurs.

— Donne-moi vite des noms, ou non seulement tu vas perdre tes trente mille dollars, mais aussi ta misérable vie.

— J'ai tué le maire de Cartagena pour le 14^e Front, maugréa Cantu. C'est comme ça que j'ai rencontré Heredia.

L'Exécuteur se souvenait de cet assassinat, qui avait eu lieu à Carthagène. La chose avait tout juste eu les honneurs de la seconde page des journaux colombiens. Dans le pays, être le maire d'une ville, quelle qu'elle soit, était un des boulots les plus dangereux au monde. Chaque année, c'étaient ainsi plusieurs maires qui étaient assassinés par les FARC ou un autre groupe terroriste.

— Quel rôle Heredia a-t-il joué dans l'affaire ?

Bolan, soudain, se demandait s'il n'avait pas fait le mauvais choix en préférant Cantu à Heredia pour lui servir d'informateur.

Le tueur se mit à rire.

— Heredia n'a rien fait d'autre que me conduire là-bas et m'en ramener. Il ne connaissait même pas mon nom jusqu'à l'autre soir, quand on est tombés l'un sur l'autre dans cette boîte. Je ne suis même pas sûr qu'il ait fait le lien entre l'assassinat de Cartagena et moi. Ce type est un abruti. Il n'est rien.

— Et avec qui as-tu traité, pour ce contrat ?

— Ramon Marquez, répondit Cantu, qui recouvrait peu à peu sa voix normale. J'ai travaillé plusieurs fois pour lui.

Bolan nota le nom. Il demanderait à Gadgets de lui trouver tout ce qu'il pouvait sur ce Marquez.

— Tu crois qu'il connaît Pepe 89 ?

Cantu haussa les épaules.

— Comment est-ce que je saurais, moi ? C'est possible... Oui, il y a de fortes chances qu'ils se connaissent.

Le Guerrier hocha la tête. L'autre avait l'air sincère, son ton sonnait juste.

— Tu as d'autres contacts, dans les FARC ? interrogea-t-il. Quelqu'un qui serait plus haut placé que Marquez ?

Cette fois, Cantu secoua la tête. Il se passa la main sur le cou, visiblement toujours douloureux.

— J'ai liquidé trois hommes, pour les FARC. Les maires de trois villes. Et chaque fois, c'est avec Marquez que j'ai traité. Je connais aussi peu que vous les rouages de leur organisation.

— Mais pourquoi a-t-il eu besoin de tes services, au juste ? demanda Bolan. Les FARC semblent capables de se débarrasser des gens sans avoir à recourir à de l'aide extérieure.

— C'est vrai. Mais les trois maires en question étaient des gens populaires, et les FARC ne voulaient pas qu'on puisse remonter jusqu'à eux. C'est politique. Les FARC essayent de se garder la sympathie de la population – comme si leur but véritable, c'était le bien-être de leur prochain, de l'homme du peuple...

Cantu marqua une pause, toussota et grimaça de douleur.

— L'assassinat d'hommes politiques honnêtes ferait désordre, ajouta-t-il.

— Mais ils ont flingué d'autres maires et hommes politiques, et ils s'en sont vantés, remarqua Bolan.

— Exact. Mais les bonshommes en question traînaient de sacrées casseroles et des réputations plus que douteuses. Dans ces cas-là, il était politiquement avantageux de pouvoir revendiquer leur assassinat.

Bolan hocha la tête. Tout cela avait sa logique. Mais ça ne faisait rien pour renforcer sa sympathie, ni sa confiance, à l'égard de Cantu. Au contraire. À l'entendre, il avait assassiné des gens honnêtes, ce qui était peut-être encore pire que de s'en être pris à des politiciens véreux.

Néanmoins, il fallait pour l'instant laisser de côté ces considérations.

— Quand est-ce que tu as parlé à Marquez pour la dernière fois ?

Cantu réfléchit un instant.

— Il y a à peu près un mois, je dirais. Quand je suis venu toucher

le dernier versement pour le contrat de Cartagena.

— Tu aurais une bonne raison de vouloir le contacter, aujourd'hui ?

— Pas que je sache...

Bolan se leva. Wilson, qui était resté silencieux durant tout l'interrogatoire, fit de même. Et Cantu les imita.

— Où est-ce qu'on va ? demanda-t-il en voyant Bolan se diriger vers la porte de la chambre.

L'Exécuteur se tourna vers lui, la main sur la poignée.

— Chercher ton argent à la banque. Ça te donnera le temps de réfléchir.

— Réfléchir à quoi ?

— À une bonne raison de contacter Marquez et de nous présenter à lui, mon ami et moi.

— Mais puisque je viens de vous expliquer que je n'avais...

— Je te laisse un peu de temps, d'accord ? coupa Bolan.

— Et si je n'ai pas d'idée ? Le contrat est rompu ? Je n'aurai pas les dix mille dollars ?

— Tu auras tes dix mille dollars, répliqua tranquillement l'Exécuteur, mais tu perdras beaucoup plus...

Il vit un éclair de peur traverser l'expression d'ordinaire impassible du Colombien. Les hommes qui côtoyaient la mort et la donnaient au quotidien se reconnaissaient sans peine les uns les autres – même quand ils étaient de bords diamétralement opposés. Cantu venait sans doute de comprendre qu'il avait affaire à deux hommes aussi mortels que lui.

Peut-être même plus encore.

Le plan était simple.

Simple, mais extrêmement dangereux. Cela revenait à glisser la tête dans la gueule d'un lion.

L'idée venait de Bolan. Cantu avait appelé Ramon Marquez en sollicitant une rencontre d'urgence. Bolan et Wilson l'accompagneraient. Une fois sur place, Cantu allait annoncer qu'il se retirait du métier de tueur à gages et quittait le pays pour terminer son existence paisiblement à l'autre bout du monde. Il avancerait comme arguments qu'il avait tué trop de monde en Colombie, que la pression de la police se faisait de plus en plus forte et qu'il était tout simplement devenu trop vieux, trop fatigué, pour regarder sans arrêt par-dessus son épaule. Dans ce boulot, si l'on veut survivre, on est

vieux très jeune...

Il présenterait alors les deux Américains, deux hommes avec qui il avait travaillé par le passé ; des hommes qui avaient joué des rôles divers dans plusieurs de ses contrats et en qui il plaçait sa confiance à cent pour cent. Il raconterait qu'ils étaient prêts à prendre sa suite et à assurer tout le sale boulot dont le 14^e Front, ou n'importe quelle autre action dont les FARC ne voulaient pas se charger directement.

Ce n'était pas un plan sans risque, loin de là, mais le Guerrier considérait qu'il n'avait pas le temps d'attendre une meilleure opportunité.

Alors que la camionnette s'engageait dans l'allée menant à un portail fermé et gardé, dans une des plus riches banlieues du nord de Bogotá, Bolan constata de nouveau que l'engagement révolutionnaire initial des FARC avait été abandonné quelque part en chemin. S'il avait jamais existé. La demeure qui s'étalait sur trois niveaux ressemblait plus à un château qu'à une maison. Il était évident que Ramon Marquez n'avait aucune envie de vivre lui-même comme un « homme du peuple » colombien, et encore moins dans la jungle.

C'était Cantu qui conduisait, et le garde le reconnut immédiatement. Il quitta la petite guérite dans laquelle il se trouvait et s'approcha.

— Señor Cantu... Comment allez-vous ?

— Très bien, Mario. Et toi ?

— Très bien, merci.

Le garde jeta un coup d'œil à l'intérieur de la camionnette, vers Bolan et Wilson.

— Vous avez rendez-vous ?

— Oui. Le señor Marquez nous attend tous les trois.

— Vous connaissez le règlement...

Cantu avait prévenu Bolan et Wilson qu'on leur demanderait de laisser leurs armes à l'extérieur. Les deux hommes descendirent de la camionnette à la suite du tueur.

Cantu tira de sa ceinture le Colt Python que Wilson avait prélevé sur le corps du membre de l'A.U.C. qui conduisait le véhicule. Bolan avait pris ses précautions : il avait sorti les six cartouches .357 Magnum, et, en s'aidant de pinces, il avait sorti les balles des douilles et vidé la poudre. Réintroduire les balles à pointe creuse en place n'avait pas été commode – aussi délicat que de vouloir remettre du dentifrice dans un tube –, mais il y était parvenu. Il n'était pas question de donner une arme en état de marche au petit tueur à gages.

À moins que quelqu'un aille ouvrir le barillet et observe les

cartouches de près, le Python semblait normalement chargé et prêt à l'utilisation.

Quand le garde eut récupéré le Colt, Bolan sortit le Desert Eagle et le Beretta, qu'il tendit avec son poignard. L'autre écarquilla légèrement les yeux en découvrant le gros .44 Magnum.

— Vous ne rigolez pas, dites ! observa-t-il.

— Je ne fais pas un boulot où on rigole, répliqua Bolan. En général, ça se finit dans un cercueil.

Mario hocha la tête en glissant les trois armes à sa ceinture Sam Browne. Quand Wilson lui tendit « Betty » et « Becky », il dit :

— Hé, un instant, s'il vous plaît. Je n'ai que deux mains.

Il retourna dans la guérite, où il entreposa l'arsenal de Bolan, puis revint se charger des deux .45 de Wilson. Le Texan sortit également Bowie de son fourreau, et demanda :

— Vous voulez aussi ça ?

— *Madré de dios !* s'exclama Mario.

Les trois armes en main, il rejoignit son petit abri et pressa un bouton. Le portail métallique s'ouvrit lentement.

L'Exécuteur nota au passage la relative négligence dans les contrôles de sécurité. Le garde ne s'était pas donné la peine de vérifier l'arrière de la camionnette, où se trouvaient les AK-47 et des chargeurs, vaguement dissimulés sous les sacs de Wilson. Mario ne les avait pas non plus soumis à une fouille corporelle.

Or, Bolan portait à l'intérieur de son slip entre ses jambes le petit .380 Guardian, et Wilson avait pris le Black Widow, également bien caché sur lui.

Le genre de précaution qui pouvait se révéler utile.

La camionnette franchit le portail en direction de la maison.

— Jusque-là, tu as fait du bon boulot, glissa Bolan à Cantu. Continue comme ça.

Il hésita, puis décida de montrer au tueur qu'il était armé. Il sortit le petit pistolet.

— Garde bien à l'esprit que je peux te descendre à n'importe quel moment, José, dit-il en exhibant le Guardian, avant de le remettre aussitôt en place.

Cantu eut une expression étrange, avant de renouer avec son habituel masque impassible. Il arrêta la camionnette derrière un Hummer rouge vif stationné devant la maison, et les trois hommes en descendirent. Le tueur mena le trio vers l'entrée et sonna.

La porte s'ouvrit sur un homme aussi imposant qu'un éléphant.

Sans doute plus de deux mètres pour un poids dépassant les cent quatre-vingts kilos. Il était gros, mais sous la graisse Bolan devina aussi des muscles. Il avait le crâne entièrement rasé, et une fine pellicule de transpiration faisait luire son visage.

L'Exécuteur découvrit avec surprise qu'il était sourd, quand Cantu lança en accompagnant ses paroles de gestes :

— Salut, Santiago. Ça va ?

L'autre se contenta d'un grognement, et il s'écarta en indiquant le chemin d'un geste de la main.

Bolan, qui se trouvait juste derrière Cantu, comprit, à l'instant où il entra, pour quelle raison la sécurité au portail pouvait se permettre un certain relâchement, et pourquoi Cantu avait fait une drôle de tête en voyant le pistolet miniature. Droit devant, dans l'entrée, se trouvait un portail de sécurité pareil à ceux des aéroports. Trois hommes se tenaient de l'autre côté.

L'un de ces hommes devait faire un peu plus d'un mètre quatre-vingts pour quatre-vingt-dix kilos. Il portait un pantalon de treillis kaki et un T-shirt vert.

Il avait aussi un holster d'épaule dans lequel Bolan crut identifier un revolver Dan Wesson, avec un canon de six pouces.

Le flingueur attendait, la main sur la crosse de son arme.

Habillés comme lui, les deux autres étaient armés pour l'un d'un Government Model .45, dans un holster cross-draw, et pour l'autre d'un pistolet-mitrailleur Skorpio.

Cantu se tourna vers l'Exécuteur et lui sourit. Ce qu'il avait préparé devint soudain évident. Jusque-là, Bolan et Wilson avaient eu l'ascendant sur lui, parce qu'ils étaient deux contre un et armés. La situation se retournait brusquement. Face à l'arsenal ennemi, le petit .380 de Bolan et le Black Widow de Wilson ne seraient guère plus efficaces que des pistolets à fléchettes, d'autant que les deux armes étaient bien cachées, et donc difficiles d'accès. Et elles allaient être découvertes quand ils passeraient le portail de détection.

Le Guerrier devait agir, et vite. Profitant de ce que le monstre de la porte ne pouvait pas entendre, et que les autres se trouvaient encore à quelques mètres, il se pencha vers Cantu et lui glissa à l'oreille :

— Je te suggère de trouver quelque chose pour nous sortir de là. Parce que je te promets que c'est toi que je buterai en premier avant d'y passer.

Cantu se tourna vers lui. Il ne souriait pas.

— Allez ! s'impatienta le type armé du Dan Wesson. Le señor Marquez n'aime pas attendre.

Cantu passa sans problème le portail. Mais quand l'Exécuteur voulut le franchir à son tour, il déclencha cette sonnerie familière qu'on entendait dans les aéroports du monde entier.

L'homme au Dan Wesson s'avança, son gros flingue braqué sur le ventre de Bolan.

— Tu vides tes poches et tu recules, ordonna-t-il.

L'Exécuteur fit ce qu'on lui avait demandé, tendant les pièces et billets qu'il avait sur lui au flingueur armé du Skorpion. Le .380 allait faire de nouveau sonner le détecteur de métaux, il le savait. Et, à moins que Cantu, Wilson ou lui-même ne trouve quelque chose, une fusillade à sens unique était imminente.

Juste avant de passer de nouveau le portail, Bolan adressa un coup d'œil à Cantu, un regard qui signifiait : « Fais quelque chose ou tu es mort. »

— On ne pourrait pas faire l'impasse sur ces conneries ? demanda alors Cantu. Comme vous le voyez, mes deux amis sont *norteamericanos*, et ils ont traîné leurs guêtres en Afghanistan et en Iraq. Ils sont encore truffés de morceaux de shrapnel. C'est ça qui fait sonner votre joujou.

Le flingueur au Dan Wesson fixa Cantu, les sourcils froncés. Il ne savait visiblement pas trop quoi penser.

— C'est peut-être ça, oui, dit-il enfin. On va se contenter d'une fouille corporelle.

À cette occasion, Cantu montra qu'il était bon acteur et doté d'un bon sens de la répartie et de l'improvisation. Il prit soudain une expression outrée.

— Une fouille corporelle ? Vous allez imposer ça à des hommes que j'amène ici ? Après tout ce que j'ai fait pour M. Marquez ? Désolé, mais il n'est pas question que je permette une chose pareille.

Il se tourna vers Bolan et Wilson et ajouta :

— Allez-y, passez. Nous réglerons cette question avec le señor Marquez.

Bolan observa le visage des gardes, et il vit l'effet du soudain éclat de Cantu. Les autres en restèrent paralysés, et indécis quant à l'attitude à adopter. À l'évidence, Cantu avait un certain poids auprès des hommes du 14^e Front.

— Conduisez-nous immédiatement au señor Marquez ! exigea Cantu. Ou je veillerai à ce que vos cadavres servent ce soir même de dîner aux jaguars, dans la jungle.

La menace fonctionna.

— Suivez-moi, dit le chef des gardes.

Il les escorta dans une grande pièce au milieu de laquelle trônait un immense bureau en chêne couvert de papiers et d'un bazar hétéroclite. Des meubles informatiques et de rangements, deux canapés, ainsi que des chaises et des tables composaient le reste du mobilier.

Un homme âgé d'une cinquantaine d'années était assis derrière le bureau. Le visage en partie mangé par une barbe noire striée de fils gris, il était vêtu d'un treillis kaki et coiffé d'une casquette assortie. Un gros cigare Churchill était accroché à ses lèvres.

Il aurait été bien classé à un concours de sosies de Fidel Castro.

— Sois le bienvenu, José, dit-il en se levant.

J'ai cru entendre des éclats de voix, en bas. Des problèmes ?

— Eh bien... oui, répondit Cantu avec une colère feinte. Tes hommes ont pratiquement accusé mes amis de vouloir t'assassiner...

Et il livra un petit résumé de ce qui s'était passé.

— Mes hommes n'ont fait qu'obéir aux ordres que je leur ai donnés, expliqua Marquez d'un ton plaisant.

Cantu hocha la tête.

— Je comprends bien tes exigences en matière de sécurité. Et je m'y suis toujours plié. Mais là, c'est allé trop loin. Je suis venu avec mes deux amis pour te les présenter. Il aurait été humiliant de les fouiller – et je l'aurais aussi pris pour une insulte personnelle. Depuis le temps que je travaille pour toi, il me semble que je devrais avoir droit à un minimum de respect. Ces crétins ne m'en ont pas beaucoup montré !

Il se redressa, le menton levé, dans l'attente d'une réponse.

Bolan attendit, lui aussi. Il se demandait si Cantu n'était pas allé un peu loin et n'avait pas présumé de sa main. Traiter de crétins les hommes de Marquez, c'était insulter Marquez lui-même, indirectement.

De fait, Marquez resta un instant sans réagir, comme s'il pesait le pour et le contre. Puis, décidant visiblement d'ignorer toute l'histoire, il se pencha en avant et ouvrit un imposant humidificateur. Il en sortit trois gros cigares cubains, pareils au sien, et en tendit un à Cantu, à Bolan et à Wilson. Les trois hommes acceptèrent, comprenant le message implicite. L'incident était clos, le tueur avait gagné la partie de poker menteur.

D'un geste, Marquez congédia l'homme qui avait accompagné les visiteurs.

— C'est bon, tu peux redescendre. Tout va bien, assura-t-il.

L'autre disparut, et Marquez fit signe à ses invités de s'asseoir.

Bolan et Wilson choisirent un canapé face au bureau, et Cantu un fauteuil rembourré positionné sur le côté. Marquez lui tendit un briquet en or. Tour à tour, les trois invités allumèrent leur cigare.

Marquez se laissa alors aller contre le dossier de son fauteuil. Recrachant un épais nuage de fumée, il demanda :

— Alors, José, explique-moi maintenant pourquoi il fallait que je rencontre tes amis de toute urgence.

Mais avant que le tueur ait pu répondre, Marquez, dont le regard venait d'effleurer Bolan et Wilson, tendit la main pour interrompre Cantu.

— C'est un chapeau... intéressant que vous avez là, dit-il à Wilson. Le Texan ne se laissa pas désarçonner.

— Merci, señor Marquez. J'y tiens beaucoup. C'est une sorte de... cadeau, précisa-t-il avec un sourire grimaçant.

— Dois-je comprendre que c'est un Texas Ranger qui vous l'a donné ?

— Pas exactement. Si je me rappelle bien, il avait même une certaine réticence à s'en séparer.

Le sourire de Wilson s'élargit.

— Il n'était pas très heureux non plus que je le déleste de ses armes et de son insigne. Mais, à ce moment-là, conclut-il en tirant sur son cigare, il était clair qu'il n'en aurait plus besoin.

Marquez, qui avait lu entre les lignes, se mit à rire.

— Nous aimons tous les trophées, commenta-t-il, avant de revenir à Cantu. Pardon, pour cette interruption, José. Mais ce n'est pas tous les jours qu'un homme coiffé du chapeau des Texas Ranger entre dans mon bureau. Vas-y, continue.

— Je prends ma retraite, annonça Cantu de façon abrupte. Il y a trop de flics après moi, je me fais vieux pour un tel métier, et la Colombie n'est plus un havre de paix pour moi. J'en ai assez de jeter un coup d'œil entre les rideaux et d'avoir le ventre noué chaque fois qu'on sonne à ma porte.

— Mais tu fais bien ton travail. Tu es même le meilleur, dans ton domaine.

— Je n'en suis plus si sûr. Je suis fatigué, et si les autres ne le voient pas, je me sens décliner.

— Quel dommage ! commenta Marquez. Et où comptes-tu te retirer ?

— Avec tout le respect que je te dois, Ramon, je vais garder cette information pour moi.

Cantu marqua une pause, le temps de tirer sur son cigare, puis il reprit :

— J'ai le sentiment qu'il est préférable que je disparaisse de cette face du monde. J'ai tué des hommes depuis le sud de l'Argentine jusqu'au nord du Canada, et je ne voudrais pas qu'un de ces contrats vienne à me rattraper, si je ne pars pas au plus vite d'ici. Le temps m'est compté. Je le sens ici, ajouta-t-il en se tapotant le torse. Tu comprends ce que je veux dire ?

Marquez hocha la tête.

— De telles impressions sont abstraites, difficiles à expliquer. Mais je comprends ces pressentiments bien mieux que la plupart des hommes. C'est pour cela que je suis encore en vie.

Il laissa son cigare, presque terminé, dans un grand cendrier en céramique posé sur son bureau.

— En tout cas, tu vas nous manquer. Te remplacer ne sera pas facile.

— Tes paroles me vont droit au cœur, assura Cantu. Mais je ne suis pas venu les mains vides. Je me suis permis d'amener mes deux amis...

Marquez se tourna vers Wilson et Bolan.

— Tu as déjà travaillé avec eux, José ? demanda-t-il sans les quitter des yeux.

— Bien sûr. Je les ai employés en de nombreuses occasions, et dans plusieurs pays. J'ai une totale confiance en leur efficacité et leur loyauté. Et, en plus, ils sont complètement vierges en Amérique du Sud.

Le regard de Marquez s'attarda encore sur Bolan et Wilson, avant de revenir à Cantu.

— Mon seul souci, José, c'est le moment que tu as choisi pour venir me voir. Tu l'ignores peut-être, mais, il y a deux jours, on nous a avertis de l'entrée de deux agents américains en Colombie. Ils seraient là pour notre organisation. Ou plus exactement, pour une personne en particulier. Mon ami Pepe – Pepe 89 depuis peu.

Cantu prit l'air étonné.

— Non, je n'étais pas au courant. Mais...

Marquez tendit la main pour l'interrompre.

Bolan, lui, resta impassible. Il savait comme Wilson que Marquez avait dû être prévenu de leur arrivée en Colombie par Pepe 89, qui avait lui-même été alerté par sa source de renseignements au sein du gouvernement. De leur côté, ils étaient censés ne rien savoir de tout cela.

— Tu as sûrement entendu parler de la fusillade à l'aéroport, reprit Marquez en s'adressant à Cantu.

— Oui, bien sûr.

— Es-tu certain que tes amis ici présents ne sont pas les deux Américains ? Que, d'une manière ou d'une autre, ils ne t'ont pas forcé à les amener ici ?

Un lourd silence plomba la pièce. Marquez ouvrit l'humidificateur et sortit un nouveau cigare, dont il coupa l'extrémité avec un minuscule coupe-cigare en argent. Il le fourra entre ses lèvres et l'alluma.

Bolan, qui suivait son manège, décida de sortir de sa réserve. Jusque-là, Cantu s'en était très bien sorti. Mais les sous-entendus de Marquez se précisaient trop.

Le Guerrier se tourna vers Cantu.

— Allons-y, José. Cet homme ne nous fait pas confiance, et, étant donné les circonstances, je ne peux pas le blâmer. Il y a visiblement trop de coïncidences... Une autre fois, peut-être. Dans l'immédiat, nous avons largement assez de travail pour nous occuper. Après tout, c'était ton idée, et nous ne sommes pas demandeurs...

Il se leva et Wilson l'imita.

Le chef des FARC se pencha pour leur faire signe de se rasseoir.

— Je vous en prie, dit-il. Nous n'allons pas mettre aussi brutalement un terme à une relation de travail qui pourrait nous être mutuellement avantageuse. Il y a sans doute moyen de s'arranger...

Bolan et Wilson se consultèrent du regard, avant de se rasseoir.

— Je n'ai pas dit que je ne vous faisais pas confiance, souligna Marquez. Mais je n'ai pas dit non plus que je vous faisais confiance... Je ne sais pas, tout simplement. Tout ce que je vous demande, c'est de me prouver que vous n'êtes pas ces deux Américains dont on m'a parlé. Que vous êtes du côté de mes amis et pas de celui de mes ennemis... Je vous propose donc un test de loyauté – un travail tout simple grâce auquel vous me prouverez que je peux me fier à vous.

Sans attendre de réponse, Marquez fit pivoter son fauteuil à roulettes et il se pencha vers le tiroir du haut d'un meuble de rangement, juste derrière lui. Après avoir cherché un instant, il en sortit une chemise brun clair qu'il déposa sur le bureau, devant lui. Il l'ouvrit et la tourna vers ses trois visiteurs.

Bolan, Wilson et Cantu se penchèrent.

Ils découvrirent la photo d'un moustachu au visage sévère, vêtu de l'uniforme de la police nationale colombienne. Il se tenait devant un bâtiment officiel. La photo avait été prise au téléobjectif.

— Voici le capitaine Pedro Guttierrez, expliqua Marquez. C'est ce qu'on pourrait appeler un... casse-couilles. En tout cas, c'est un imbécile. Je lui ai proposé plusieurs fois de devenir millionnaire, et plusieurs fois, il a refusé. Il semble incorruptible.

— Et vous voulez donc vous en débarrasser, de manière définitive, en déduisit Bolan.

Il prit la photo pour l'examiner de plus près.

— Exact, répondit Marquez. Je veux qu'on le tue. C'était un job que je souhaitais proposer à mon ami... retraité ; donc, je vous offre vingt-cinq mille dollars chacun pour que vous me fassiez cette faveur. Une faveur qu'aucun agent américain ne serait prêt à me faire, je pense.

— Boulot de routine. Considérez-le comme mort, dit l'Exécuteur en se levant.

Il reposa la photo dans le fichier, qu'il ferma et récupéra.

— On peut le prendre ?

— Bien sûr, dit Marquez.

Les quatre hommes se levèrent et échangèrent des poignées de mains.

— Il vous faudra combien de temps ? demanda Marquez.

— Je ne sais pas, répondit Bolan. Cela dépend de l'emploi du temps de Guttierrez. Un jour, peut-être deux.

— Entendu. Et, bien sûr, j'attends une preuve irréfutable qu'il est bien mort. Rien de plus facile que d'organiser un faux meurtre. Vos services secrets sont spécialistes en la matière...

— Quel genre de preuve ? demanda l'Exécuteur.

Le chef des FARC leva les yeux vers le plafond de son bureau, les sourcils froncés. Ses lèvres esquissèrent une grimace cruelle.

— Apportez-moi la tête de Guttierrez, dit-il enfin. Oui, la tête, cela fera l'affaire. Ce sera plus simple à transporter qu'un cadavre, et je le reconnaitrai...

— Cela risque de poser un problème, murmura l'Exécuteur. Je ne travaille pas de la même manière que Cantu.

Il se tourna vers le tueur, qui prit la suite avec l'aisance d'un acteur chevronné.

— Mon ami, le señor Roberts, est un adepte du tir rapproché, expliqua-t-il, il travaille au fusil et au gros calibre. C'est aussi sûr que rapide. Mais après... après, il est parfois difficile de reconnaître la victime.

— Voilà qui est bien fâcheux..., déclara Marquez qui promena un

regard de nouveau soupçonneux sur ses trois visiteurs. Je ne voudrais pas qu'on me présente une tête qui n'est pas celle que j'attends, vous me comprenez ?

— Absolument, fit Bolan. Mais je vous promets de faire de mon mieux et de tuer Guttierrez aussi proprement que possible. Néanmoins, au cas où les choses ne se passeraient pas exactement comme je l'espère, et que notre homme porte un gilet pare-balles, ce qui est probable, vous voyez un autre élément de preuve qui vous conviendrait ?

Marquez le fixa droit dans les yeux, comme s'il essayait de lire au plus profond de lui et déterminer s'il disait ou non la vérité.

Dans son regard, Bolan vit qu'il ne savait pas quoi penser.

— Si jamais son visage est méconnaissable, apportez-moi ses mains. Oui, ce sera très bien, les mains.

L'Exécuteur comprit aussitôt ce que cela signifiait. À travers certains contacts – un ou plusieurs flics véreux bien payés –, il devait avoir accès au fichier des empreintes digitales de la police nationale colombienne. Guttierrez, qui appartenait à cette police, avait forcément les siennes dedans. Marquez n'aurait aucun problème à comparer les empreintes des mains qu'on lui apporterait avec celles qui se trouvaient dans le fichier central.

— Considérez le travail comme déjà fait, déclara Bolan avec assurance. Et vous aurez les mains ou la tête.

Il se tourna vers Wilson et Cantu.

— C'est bon ?

Les deux hommes hochèrent la tête.

Tandis qu'ils quittaient le bureau, l'Exécuteur songea au job qui l'attendait. Un boulot délicat, puisqu'il allait devoir trouver le moyen de couper la tête ou les mains d'un homme sans vraiment le tuer.

CHAPITRE XIV

— J'ai besoin que tu t'introduises dans les fichiers de la police nationale colombienne, demanda Bolan.

Il avait composé le numéro du Ranch sur son portable, et il était en communication avec Herman « Gadgets » Schwarz. Il était assis à l'avant de la camionnette blanche. Wilson, qui était au volant, s'était installé de côté afin de surveiller ce qui se passait derrière.

Après la petite manœuvre de Cantu, qui ne les avait pas prévenus de la présence du portail de sécurité chez Marquez, ils n'étaient plus aussi sûrs que la promesse de trente mille dollars soit suffisante pour empêcher le tueur de se retourner contre eux. Il allait falloir le surveiller de près ; et c'était Wilson qui s'en chargeait tandis que Bolan téléphonait.

— Ensuite ? demanda Gadgets.

— Je vais te faxer les empreintes d'un cadavre. Un type de l'A.U.C. – dont j'imagine qu'il est fiché. S'il a été arrêté, il doit y avoir ses empreintes. Il faudrait que tu te débrouilles pour faire passer les empreintes du capitaine Guttierrez dans le dossier de mon cadavre, et que celles de mon cadavre aillent prendre la place de celles de Guttierrez.

— Et s'il n'y a rien sur ton gars de l'A.U.C. ?

— Alors, on est dans la merde, répondit l'Exécuteur. Il faudra que je trouve autre chose. Mais j'ai plusieurs paires de mains à essayer. Je dirais qu'il y a environ une chance sur un million pour qu'aucun de ces types n'ait été arrêté et laissé ses empreintes.

— Pigé. Je m'y mets tout de suite.

Bolan coupa la communication et se tourna vers l'arrière de la camionnette. C'était à lui de surveiller Cantu alors que Wilson les conduisait vers le nord, pour rejoindre les mines de sel et les cadavres des terroristes qu'ils y avaient laissés. Tout en gardant un œil sur le tueur, l'Exécuteur songea à la tâche déplaisante qui les attendait.

Ils allaient devoir couper les mains d'un des hommes de l'A.U.C., afin de pouvoir les apporter à Marquez. Bolan ne voyait pas d'autre solution. Et ce n'était qu'une partie des obstacles qu'ils avaient à

surmonter.

Même si les cadavres s'étaient décomposés moins vite à l'intérieur de la mine qu'à l'extérieur, dans la chaleur et l'humidité, ce processus d'altération n'en avait pas moins commencé depuis plusieurs heures. La question était de savoir si Marquez et ses hommes avaient ou non une habitude de ces questions. Pouvaient-ils faire la différence entre les mains d'un cadavre mort depuis plus d'un jour et celui d'un homme décédé quelques heures auparavant seulement ?

Bolan l'ignorait. Mais il le saurait avant la tombée de la nuit.

Alors qu'ils atteignaient les limites de Bogotá, au nord, l'Exécuteur repéra un supermarché moderne.

— Arrête-toi là, ordonna-t-il à Wilson.

Le Texan s'engagea sur le parking.

— J'en ai pour un instant, dit Bolan.

Quand il sortit du magasin, quelques minutes plus tard, il avait une glacière à la main. À l'intérieur, il avait disposé un sac de glace, un gel nettoyant permettant de se laver les mains sans eau et une enveloppe en papier. Il laissa la glacière à l'arrière, à côté de Cantu.

Ils poursuivirent leur route vers le nord, sur une grande avenue à quatre voies, s'arrêtant consciencieusement à tous les feux. Ils venaient de tourner sur la route à deux voies qui les mènerait aux mines de sel, quand Bolan vit Wilson regarder de façon répétée dans le rétroviseur intérieur.

— Oh, oh ! fit le Texan.

— Quoi ?

— Une quatre portes Plymouth noire. Elle nous suit depuis un moment. Elle s'est portée à notre hauteur, à un moment, de mon côté, avant de se laisser distancer un peu.

Le Guerrier se tourna pour voir à travers les deux vitres teintées qui se trouvaient à l'arrière de la camionnette. Il entrevit en effet un véhicule foncé, juste derrière eux, mais il était difficile de distinguer beaucoup plus. Il s'adressa à Cantu :

— Tu arrives à reconnaître des visages ?

L'autre secoua la tête.

— Avec ces vitres teintées, les nôtres plus les leurs, ça n'est pas commode. Mais je ne serais pas étonné que ces types appartiennent à l'A.U.C. Je serais même prêt à le parier...

Bolan hocha la tête. Il parierait avec lui. Leur enlèvement par les terroristes d'extrême droite remontait à plus d'un jour, maintenant ; il était tout à fait normal que les autres membres de l'organisation se demandent ce qui était arrivé à la camionnette et aux hommes dont

l'Exécuteur avait planqué les cadavres dans la mine. Il était possible qu'ils soient tombés par hasard sur la camionnette, alors qu'ils étaient eux-mêmes justement en route pour les mines.

Les types de la Plymouth avaient reconnu le véhicule, ils s'étaient alors portés à hauteur du conducteur et ils avaient pu constater que le conducteur, un *gringo*, leur était inconnu. Quelque chose clochait.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Wilson.

— Pour l'instant, continue comme si de rien n'était.

Bolan récupéra le Beretta 93-R. Il le braqua droit sur la tête de Cantu, à l'arrière.

— Sous les sacs, là, tu vas trouver deux AK-47. Tu vas me les passer. Tu fais *très* attention : la crosse la première.

Cantu regarda Bolan, le réducteur de son du Beretta, et en maugréant des paroles inintelligibles, il s'approcha des sacs.

Une fois les deux fusils d'assaut à l'avant de la camionnette, le Guerrier rangea le Beretta dans son holster. Il vérifia les chargeurs des fusils, les arma et mit le cran de sûreté. Il les déposa sur la banquette, sur sa gauche, le canon dirigé vers le plancher du véhicule. Les crosses étaient ainsi à portée immédiate, pour lui comme pour Wilson, en cas d'urgence. En plus des deux armes soviétiques, Wilson avait glissé le fusil à canon scié entre ses jambes.

Ils roulèrent sur plusieurs kilomètres sans qu'il ne se passe rien. La route était assez fréquentée, et de nombreux véhicules circulaient dans les deux sens.

— Tu crois qu'ils vont tenter quelque chose ? demanda Wilson.

— Ils attendent qu'on ait quitté cette route pour le chemin qui mène aux mines, lui répondit Bolan.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? intervint Cantu.

— C'est ce que je ferais, à leur place. Pour l'instant, ils peuvent imaginer qu'on ne les a pas remarqués – on n'est pas tout seuls, sur cette route. Mais dès qu'on aura tourné, et qu'ils suivront, ce ne sera plus pareil.

À l'arrière, Cantu se rapprocha d'eux.

— Donnez-moi un des fusils ! Je peux les exploser en tirant à travers les vitres, à l'arrière.

Bolan consentit à examiner cette proposition. Aussi malfaisant que soit Cantu, il devait avoir une grande expérience en matière d'armes à feu. Le Guerrier pouvait le tenir sous la menace de son Beretta tandis que l'autre s'occuperait de leurs poursuivants. Il y avait même mieux, songea-t-il : il pouvait passer par-dessus la banquette et aller lui-même s'en charger...

Un éclair noir et blanc attira brusquement son attention, sur le bas-côté. Il tourna la tête et vit un véhicule noir et blanc de la police nationale colombienne, arrêté sur la droite de la route. Un pistolet radar était passé à travers la vitre, à l'avant, côté conducteur.

Wilson roulait en dessous de la limite de vitesse autorisée et n'avait donc rien à craindre ; mais l'Exécuteur oublia toute possibilité de se débarrasser des terroristes sur cette route.

— Mauvaise idée, dit-il à Cantu.

Le tueur, qui avait vu la voiture de police, comprit pourquoi. Ce qui ne l'empêcha pas de demander :

— Donnez-moi au moins un flingue. Ça va chauffer, à un moment ou un autre. Je peux vous aider.

— Tu as déjà un flingue, lui rappela Wilson, le sourire aux lèvres. Le Colt Python.

— Un flingue qui marche ! éructa Cantu depuis l'arrière.

— Ah ? Ce genre de flingue ?

Le Texan secoua la tête.

— Désolé, mais ça n'est vraiment pas possible.

Le tueur se tourna vers Bolan, cherchant son appui, mais le Guerrier secoua également la tête.

Un kilomètre environ avant l'intersection avec le chemin des mines de sel, la camionnette passa devant une autre voiture de la police colombienne, qui surveillait également la vitesse des véhicules.

Bolan fronça les sourcils. Il envisageait de demander à Wilson d'effectuer un demi-tour dès qu'ils auraient quitté la route nationale. Le plan, alors, était tout simple : ils tireraient par leurs portières et arroseraient la Plymouth de plomb. Mais avec une voiture de flics aussi proche, le risque était trop important que ses occupants les entendent. Un risque que Bolan ne voulait pas prendre.

Ils allaient donc devoir poursuivre leur route vers les mines, jusqu'à ce que les autres passent à l'attaque.

Au bout de quelques instants, l'intersection qu'ils attendaient apparut. Wilson ralentit.

— Tu as quelque chose à proposer, chef ?

— Ils savent qu'on les a repérés. Alors, à la seconde où tu te retrouveras sur le chemin, tu fonces. Tu mets tout ce qu'il y a sous le capot. Et au premier virage qui nous permettra de disparaître de leur vue, rien qu'une seconde, tu t'arrêtes.

— Ça me va, dit Wilson.

Il tourna sur la gauche pour s'engager sur le chemin.

— Moi, ça ne me va pas du tout ! commenta Cantu. À votre place, je continuerais sur la route.

— Mais tu n'es pas à notre place, répliqua Bolan.

Au même moment, Wilson accéléra et la camionnette bondit en avant, dans un hurlement de moteur, soulevant derrière elle un nuage de poussière mêlée de gravillons. La Plymouth disparut derrière ce brouillard.

Mais Bolan ne tarda pas à revoir la voiture de leurs poursuivants. La soudaine accélération de Wilson leur avait laissé une trentaine de mètres d'avance, ce qui était insuffisant. Ils n'auraient que peu de marge pour arrêter la camionnette, attraper leurs armes et attendre leurs ennemis.

Alors que le nuage de poussière se dissipait, le Guerrier vit plus nettement la voiture noire qui fonçait à leur suite. Il vit aussi des canons de fusils apparaître à toutes les vitres du véhicule.

CHAPITRE XV

Il y avait plusieurs téléphones rouges éparpillés à travers la grande maison de Carlos Gomez-Garcia accrochée au flanc de la montagne, face à la jungle. Mais nul autre que lui n'était autorisé à répondre si jamais ils sonnaient. Cela arrivait rarement – et quand cela arrivait, cela ne pouvait signifier qu'une chose.

Il décrocha le combiné de l'appareil posé sur son bureau avant la seconde sonnerie.

— Ils sont en route, lui dit une voix à l'autre bout de la ligne.

— Police ou armée ? demanda Gomez-Garcia.

— Les militaires. *Junglas*.

— Ah ! fit Pepe en riant. Les *Junglas*. Ils sont déjà venus, et ils repartiront les mains aussi vides que les autres fois.

Il marqua une pause et demanda :

— J'ai besoin de donner quelques instructions à Juan, qu'il sache quoi faire durant mon absence. Je dispose de combien de temps ?

— Les hélicoptères viennent de décoller, précisa la voix. Vous avez au moins une heure.

— Dans ce cas, je vais peut-être me faire couler un bain, plaisanta le chef du 28^e Front des FARC.

— Vous devriez prendre tout cela plus au sérieux, souligna la voix. Surtout, ne laissez rien derrière vous qui puisse leur permettre de saisir le ranch et la maison.

— Merci, mon ami ! ironisa Pepe. Je n'y avais jamais pensé.

— Et mon argent ?

— Il sera déposé sur votre compte demain, comme toujours. Autre chose ?

— Non, fit la voix, et le correspondant de Gomez-Garcia raccrocha.

Il fixa le combiné rouge, avant de raccrocher à son tour. Même s'il plaisantait, lorsqu'il avait parlé d'un bain, il avait plus d'une heure devant lui avant que les hélicoptères Black Hawk apparaissent dans le

ciel. Il pouvait occuper cette heure de mille façons, mais l'une d'elles s'imposa à lui. Ce serait la meilleure des façons de se dire au revoir.

Il quitta son bureau et gravit les marches de l'escalier qui menait au premier étage. Il trouva Michelle dans la chambre, en train de faire la sieste. Elle était nue, comme à son habitude.

Il se débarrassa lui-même de ses vêtements et vint s'allonger à côté de la jeune femme. Lentement, il la caressa jusqu'à ce qu'elle se réveille. Ils firent l'amour. Au milieu de leur étreinte, Pepe 89 pensa à deux jaguars dans la chaleur de la jungle.

Quand ils en eurent terminé, Gomez-Garcia récupéra sa montre, sur la table de nuit.

— Il faut y aller, dit-il.

— Où ça ? Reste encore...

Comme elle faisait le geste de vouloir le retenir, il la saisit par les épaules et l'obligea à lever la tête vers lui.

— Je suis sérieux. Les *Junglas* arrivent.

— Les *Junglas* ? Qu'est-ce que c'est ?

Le chef des FARC était déjà en train de se rhabiller.

— Une section militaire spécialisée. L'équivalent de vos Bérêts Verts. Ils viennent de temps en temps pour essayer de m'arrêter ; mon personnel et moi nous devons partir avant leur arrivée. Bien sûr, je pourrais les attendre ; vingt-quatre heures après, mon avocat me ferait libérer. Mais, en vingt-quatre heures, trop de choses peuvent arriver, ma mort *accidentelle*, par exemple.

La jeune femme se redressa sur ses genoux.

— Ça semble excitant, ronronna-t-elle. Je peux venir avec toi ?

Il se tourna vers elle. La fille avait un corps parfait, et il regrettait de ne vraiment pas avoir plus de temps à passer au lit avec elle.

— J'aurais préféré que les choses se passent autrement, dit-il en enfilant son pantalon.

Quelques minutes plus tard, Pepe 89 s'approcha du mur qui se trouvait à côté de la porte et il pressa un interrupteur. Celui-ci, en plus de commander plusieurs lampes de la pièce, activa une sirène qui se mit à mugir à travers toute la maison, mais aussi à l'extérieur, dans l'ensemble du ranch qui lui servait d'écrit. Où qu'ils se trouvent, tous les hommes présents et sur qui pesaient des mandats d'arrêts avaient quelques minutes pour les rejoindre, Michelle et lui, dans une partie secrète du sous-sol. Les autres, le personnel de maison comme les employés du ranch – que Gomez-Garcia laissait à l'écart des activités délictueuses du 28^e Front – seraient les seules personnes présentes pour accueillir les *Junglas* à leur arrivée.

Au rez-de-chaussée, Pepe 89 entraîna Michelle dans le garde-manger, juste à côté de la cuisine. Sur une étagère, il prit une grosse boîte de conserve, des haricots *pinto*. Aussitôt qu'il l'eut soulevé, tous les fruits, légumes et autres aliments commencèrent à pivoter sur la gauche, révélant un passage, dans le mur.

Une lumière s'alluma et ils pénétrèrent dans le tunnel. Derrière eux, la porte dérobée se referma. Ils suivirent le boyau rocheux, à la pente abrupte, et se retrouvèrent dans une pièce d'environ quinze mètres carrés, où Jaime et Antonio les attendaient déjà.

— Quelqu'un d'autre doit nous accompagner ? demanda Gomez-Garcia à ses hommes.

— Non, répondit Jaime en secouant la tête. Tout le monde est déjà sur le bateau, ou ailleurs, prêt à se charger de...

Il s'arrêta, se tourna vers Michelle, puis termina simplement par :

— ... prêt à se charger de tout.

— Allons-y, alors, dit Gomez-Garcia.

Il s'approcha de la paroi rocheuse et tira une pierre de la taille d'un poing. Une seconde plus tard, le frottement du métal contre la pierre emplit la pièce alors que les contrepoids dissimulés derrière se mettaient en action. Une ouverture apparut, qui laissait juste assez d'espace pour le passage d'une personne.

Jaime et Antonio se reculèrent et firent signe à Michelle d'entrer en premier. En voyant l'expression apeurée de la jeune Américaine, le chef des FARC lui dit :

— Ne t'inquiète pas, ma belle. Il y a de la lumière, de l'autre côté.

Michelle s'engagea prudemment dans l'ouverture, suivie d'Antonio et Jamie. Gomez-Garcia fermait la marche. Ils se retrouvèrent dans un long tunnel creusé dans la montagne.

Gomez-Garcia prit le bras de Michelle, dont le visage n'exprimait plus la moindre crainte, et ils suivirent Antonio et Jaime dans le tunnel. Les parois rocheuses luisaient de condensation sous la lumière chiche des rares lampes qui éclairaient le boyau. Et les pas du quatuor retentissaient dans tout le tunnel. Ils marchèrent durant cinq minutes, tournant à droite, à gauche, s'avancant en terrain plat ou pentu, avant qu'une lumière plus vive apparaisse tout au fond.

L'autre extrémité du tunnel.

Cette fois, Michelle ne parut pas effrayée à l'idée de sortir la première. Ils se retrouvèrent dans la jungle, et elle applaudit en découvrant l'eau d'une rivière, juste derrière les arbres, à quelques mètres.

— C'est une petite anse cachée juste en retrait du Rio Cusiana,

expliqua Gomez-Garcia en lui passant le bras autour de la taille. La rivière quitte la région des montagnes, avant de se jeter dans le Meta, qui permet de rejoindre le Venezuela. Mais je ne pense pas que nous aurons à en arriver là – jamais.

Ôtant son bras, il désigna la silhouette d'un bateau, qu'on devinait entre les arbres.

— Mon yacht nous permettra de rester à l'abri des *Junglas*, dit-il avant de déposer un baiser sur la nuque de la jeune Américaine.

Quand ils atteignirent le ponton, quelques instants plus tard, Gomez-Garcia reconnut quelques-uns de ses hommes, des trafiquants et quelques mules, recherchés par la police comme par les militaires ; ils avaient déjà embarqué à bord du yacht à moteur de quarante-quatre pieds. On attendait les derniers arrivants pour lever l'ancre.

Le capitaine du navire, vêtu d'une chemise kaki, d'un pantalon assorti et d'une casquette ornée d'une ancre, s'avança vers le quatuor tandis qu'ils montaient à bord.

— Quelqu'un d'autre doit encore venir ?

Gomez-Garcia secoua la tête. Il tourna à trois cent soixante degrés sur lui-même, lentement, et aperçut le signal des trois snipers stratégiquement postés dans les montagnes qui cernaient l'anse de la rivière. Des hommes bien entraînés gardaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre le yacht au cas où des flics, des militaires ou n'importe qui d'autre le découvriraient par hasard. Jusque-là, les autorités ignoraient complètement l'existence du bateau. En quelques années, seuls des randonneurs et un type à bord de son voilier étaient tombés dessus – tombant du même coup aussitôt sous les balles des flingueurs de Gomez-Garcia.

Le chef du 28^e Front des FARC ne pouvait laisser qui que ce soit retourner à la civilisation et être en mesure de parler de son moyen de fuite secret.

Quelques minutes plus tard, le yacht descendait sur la rivière. Gomez-Garcia se tourna vers son lieutenant.

— Jaime, veux-tu descendre me chercher une bouteille de champagne et deux flûtes ?

Le regard de Jaime passa très vite de son patron à Michelle, puis il se détourna.

Gomez-Garcia prit l'Américaine par le bras et la conduisit jusqu'au bastingage, alors que le yacht prenait doucement de la vitesse. Peu après, Jaime revint avec une bouteille de champagne et deux flûtes. Il déposa le tout sur une petite table, remplit les verres et se chargea du service.

— Merci, Jaime, dit Gomez-Garcia en trinquant avec Michelle avant de boire une gorgée. À présent, tu veux bien m'apporter ma machette ?

Aussitôt, l'autre disparut de nouveau.

— Une machette ? s'étonna Michelle. Mais qu'est-ce que tu veux faire avec une machette sur ce bateau ?

Le lieutenant de Gomez-Garcia revint avec l'arme, qu'il tendit à son patron.

— Je pourrais te le dire, murmura celui-ci en allant poser sa flûte sur la table. Mais ce serait cruel. Je préfère juste te *montrer*. Vois-tu, maintenant que tu es au courant de mon secret, je ne peux pas te laisser la possibilité d'en parler...

Le bras de Gomez-Garcia partit en même temps qu'il prononçait ces derniers mots, et il regarda le corps de Michelle s'effondrer sur le pont. Des yeux, il chercha Jaime, pour lui demander de venir nettoyer et se débarrasser du cadavre, mais son lieutenant était invisible.

C'est Antonio qui apparut à l'échelle, montant des cabines qui se trouvaient au pont inférieur. Il jeta un bref coup d'œil au corps, près du bastingage, et sourit.

— Alors, ça y est, vous êtes Pepe 90, maintenant ?

— Tu sais bien que je ne compte pas les femmes...

Gomez-Garcia se tourna vers le bastingage, pour regarder une dernière fois Michelle.

Quel dommage ! pensa-t-il. Elle était très belle, vraiment. Au lit, elle était aussi sauvage qu'un jaguar. Enfin, sans tête, elle était beaucoup moins bien...

Mais, après tout, ce n'était pas si grave, songea-t-il en reprenant sa flûte de champagne. Il était assez séduisant, avait assez d'argent et de pouvoir pour trouver une autre femme qui prendrait aussitôt sa place.

CHAPITRE XVI

— Le virage, là ! lança Wilson alors que la camionnette roulait à un train d'enfer sur le chemin. On ne trouvera rien de mieux.

— Allons-y, alors, lui répondit Bolan.

Depuis l'arrière du véhicule, Cantu gueula :

— Donnez-moi un flingue, bordel ! Je peux vous aider !

— C'est ça, oui ! répliqua Wilson. Même si tu nous aides à nous débarrasser de ces salauds, qu'est-ce qui me dit que tu n'utiliseras pas ensuite ton arme contre nous ? Non, merci.

— Mais qu'est-ce que je fais, alors ? hurla Cantu alors que Wilson, qui venait de prendre le virage, freinait de toutes ses forces.

— À ta place, dit Bolan, je m'allongerais et j'attendrais que ça passe.

La camionnette dérapa et s'arrêta tandis que la Plymouth s'engageait dans le virage, à leur suite. Bolan et Wilson attrapèrent chacun un AK-47 et jaillirent du véhicule.

Le chauffeur de la Plymouth, un barbu, fut visiblement surpris de la manœuvre. Il freina avec la même violence que Wilson, faisant de son mieux pour éviter la collision. Au terme d'un long dérapage, la voiture s'arrêta à moins de trente centimètres de la camionnette.

L'Exécuteur et le Texan ouvrirent le feu en même temps. Un torrent de projectiles 7,62 mm déferla sur la Plymouth. Les pneus avant explosèrent, l'avant s'effondra. Puis le pare-brise céda, et, derrière la pluie de verre, Bolan entrevit le conducteur et le type assis à son côté sauvagement secoués par les balles qui leur déchiquetaient le torse.

Il y avait deux autres flingueurs, à l'arrière. Ils essayèrent de sortir. Celui qui se trouvait du côté de Bolan avait une espèce de clone de AR-15 dans chaque main. Une rafale de l'Exécuteur l'empêcha de s'en servir et le coucha au sol.

Mais l'autre type de l'A.U.C., celui qui se trouvait du côté de Wilson, parvint à sortir et à aller se réfugier derrière la voiture alors que l'ancien Texas Ranger était toujours en train de pilonner les sièges

avant. Le flingueur se redressa, le temps de tirer au jugé avec son H&K M-91 et de déverser une pluie de 7.62 NATO. Le type se baissa presque aussitôt derrière le coffre, hors d'atteinte.

Bolan balança quand même une longue rafale à travers l'aile de la Plymouth, aussitôt imité par Wilson, sur l'autre côté. Mais, quand le pourri, quelques secondes après, tirailla de nouveau à l'aveugle dans leur direction, ils comprirent qu'aucune de leurs balles ne l'avait atteint.

— On le charge ! chuchota Bolan, songeant que c'était sans doute la dernière chose que l'autre attendait.

Ils s'élancèrent en même temps et coururent vers l'arrière de la Plymouth, couvrant leur approche en rafalant. Le flingueur n'eut même pas le loisir de répliquer, submergé par une puissance de feu dévastatrice. L'Exécuteur et Wilson atteignirent ensemble l'endroit où il avait trouvé refuge, et l'autre se trouva pris dans un tir croisé destructeur, qui le laissa couché sur le chemin, sans vie.

Le AK-47 de Bolan fit entendre le claquement métallique d'une arme vide, et le Guerrier laissa la crosse tomber de son épaule, sans pour autant lâcher l'avant du fusil de sa main gauche. De la droite, il empoigna le Desert Eagle.

— Jette un coup d'œil aux types de la voiture, dit-il à Wilson en s'approchant doucement de celui qu'ils venaient de descendre.

Du pied, il le fit rouler sur le dos, mit un genou en terre, et il fixa l'œil vitreux en même temps qu'il pressait son index et son majeur sur la carotide.

Aucun pouls.

Bolan se redressa et rejoignit Wilson, qui était déjà retourné à la camionnette.

— Tu devrais jeter un coup d'œil, dit le Texan, le visage grave.

La portière, côté passager, était ouverte, et l'Exécuteur passa la tête à l'intérieur. Derrière, José Cantu était couché sur le côté, la poitrine soulevée à un rythme très rapide. Levant les yeux, Bolan aperçut dans une des vitres teintées, à l'arrière, le trou bien net qu'avait laissé une des balles du flingueur de l'A.U.C.

— Je t'avais dit de rester couché, Cantu.

— Je... je voulais... voir, répondit le tueur.

Bolan grimpa dans la camionnette et se pencha sur le tueur à gages pour examiner la blessure. Il n'eut aucun mal à découvrir où la balle avait pénétré : en plein torse.

— Je... je vais mourir ? demanda Cantu en accrochant le regard du Guerrier.

Sa question se perdit dans un gargouillement horrible, alors que du sang s'échappait de ses lèvres.

— On dirait, oui, répondit l'Exécuteur.

Les yeux de Cantu se levèrent vers le ciel.

— *Madre de dios*, gémit-il. Pardonnez-moi mes péchés.

Puis son regard revint à Bolan.

— J'ai tué beaucoup d'hommes et... j'ai eu ce que je méritais. Mais...

Il cracha un nouveau flot de sang qui l'interrompit.

— Je... j'aimerais faire un... un dernier acte de contrition, balbutia-t-il, le souffle rauque.

— Quoi donc ?

— Mes empreintes. Elles... elles sont dans les fichiers de la police colombienne.

Il trouva la force de lever les deux mains et ajouta :

— Prenez-les.

Cantu ferma les yeux et sa poitrine se leva et s'abaissa une dernière fois.

C'était fini.

— Merde ! fit Wilson en secouant la tête. J'aurais jamais cru que j'éprouverais un jour la moindre peine pour une pourriture de ce genre.

Bolan hocha la tête. Il comprenait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le Texan.

L'Exécuteur se leva pour sortir de la camionnette et rassembler les cadavres et les armes récupérables.

— C'est toi qui as le plus gros couteau, dit-il.

— Pour quoi fai..., commença Wilson, qui comprit de quoi parlait Bolan et grimaça. Merci beaucoup...

— Il faut le faire. Si tu ne veux pas t'en charger, laisse-moi le couteau.

— C'est bon, c'est bon. Je m'en occupe. Peut-être que Dieu prendra le dernier geste de Cantu en considération, quand il sera conduit à juger ce salopard.

— Peut-être, oui.

En réalité, l'Exécuteur n'aurait pas misé un dollar là-dessus.

CHAPITRE XVII

Wilson roulait en direction de Bogotá, et Bolan était en communication avec son vieux complice Herman, au Black Warriors Ranch.

— Je faxerai les empreintes de José Cantu à Aaron dès que nous serons de retour en ville. Entre-temps, je voudrais que tu envoies deux soldats ici, en civil. Il faudrait qu'ils répondent grosso modo au même signalement que Wilson et moi.

— Tu en as besoin quand ?

L'Exécuteur jeta un coup d'œil à sa montre. Même en utilisant le Learjet de Jack Grimaldi, les hommes qu'il avait réclamés ne seraient pas là avant plusieurs heures. Wilson et lui devraient tuer le temps une fois accomplies les quelques formalités qui leur restaient avant de retourner chez Marquez.

— Dès que possible, répondit-il.

Il entendit un cliquetis et comprit qu'il avait été mis en attente.

Quelques secondes plus tard, il eut une bonne surprise.

— Une de nos équipes vient de terminer une mission dans le sud du Mexique. Jack se prépare pour aller les récupérer et les conduire de ton côté. Il y a David McCarter et Gary Manning, parmi eux. Ça t'intéresse ? Ce serait beaucoup plus rapide...

— Affirmatif.

L'Exécuteur connaissait bien McCarter et Manning. Ils avaient la stature qu'il fallait pour se faire passer pour Bolan et Wilson durant les quelques instants, rapides, violents, qu'il leur faudrait pour effectuer leur mission. Quant à Jack Grimaldi, ancien petit mafieux repent et pilote émérite, c'était un des plus vieux compagnons de l'Exécuteur dans sa guerre contre le Crime organisé.

— Je te les envoie, alors, conclut Gadgets. Il y a autre chose que nous devrions savoir ?

— Préviens McCarter que je suis censé kidnapper, puis exécuter un capitaine de la police nationale colombienne, un certain Pedro Gutierrez. Tu leur dis de l'enlever devant autant de témoins que

possible. Il est important que la nouvelle arrive jusqu'à Marquez.

— C'est un corrompu, ton capitaine ?

— À croire Marquez, il est au contraire incorruptible. C'est pour ça que les FARC veulent sa mort.

Bolan marqua une pause, songeant que Gadgets savait déjà ce qu'il s'apprêtait à lui dire. Il livra tout de même ses instructions.

— Tu demanderas à McCarter de le droguer et de le mettre à l'abri jusqu'à ce que je prenne contact. Il ne doit surtout pas être blessé.

— Compris, Striker. Autre chose ?

— J'espère que Jack n'utilise pas le même avion que celui avec lequel nous avons atterri à Bogotà ?

— C'est un autre Learjet, avec quelques différences notables. Le vôtre est à l'atelier. Il y avait quelques impacts de balles à faire disparaître et des contrôles à effectuer.

— Tant mieux, dit l'Exécuteur. Je préfère que Jack reste à l'aéroport. Personne n'a eu le temps de voir son visage, pas même le type des douanes. Tant qu'il utilise un autre passeport, cela devrait aller.

— Entendu.

— Tu diras aussi à McCarter et ses hommes d'entrer dans le pays en se faisant passer pour des types travaillant dans le pétrole. Beaucoup d'Américains viennent ici pour ça. Qu'ils m'avertissent dès que Guttierrez aura été retiré de la circulation. Et préviens Aaron de surveiller son fax, surtout, insista Bolan.

— Ce sera fait.

— Merci.

Et Bolan raccrocha.

Au même moment, la camionnette passa à la hauteur d'une des voitures de police repérées sur le bas-côté à l'aller. Wilson et lui retinrent leur souffle. Leur véhicule était à présent si criblé de balles qu'il était difficile de ne pas remarquer les impacts. Mais les flics, apparemment, se préoccupaient surtout des éventuels excès de vitesse, et il n'y eut aucun problème. Cela ne les empêcherait pas de récupérer la Ford Explorer de Wilson dès leur arrivée à Bogotà.

*

* *

Il y avait du monde sur le parking du centre commercial quand Wilson s'y engagea, environ une heure plus tard. De nombreux regards s'arrêtèrent sur la camionnette, et le Texan stoppa derrière l'Explorer

sans perdre de temps. Ils transférèrent aussi rapidement que possible leur équipement dans la Ford, avant que Wilson n'abandonne la camionnette sur un emplacement libre.

Ils prirent ensuite de nouveau la direction du centre-ville.

— On commence par quoi ? interrogea Wilson.

— Il faut qu'on envoie le fax. Trouve-nous un café internet.

Quelques minutes après, ils aperçurent ce qu'ils cherchaient. Wilson s'engagea sur un parking autour duquel plusieurs petits commerces étaient groupés.

Pour recueillir les empreintes de Cantu, ils avaient cassé un stylo-bille et utilisé l'encre. Les empreintes avaient été déposées sur une feuille de papier blanc. Et il avait fallu enfin nettoyer scrupuleusement les mains du petit malfrat pour les débarrasser de toute trace d'encre.

Il y avait du monde à l'intérieur du café internet, et presque tous les ordinateurs alignés le long des murs de la pièce en longueur étaient utilisés. Au fond, sur la droite, Bolan repéra un fax. Il paya les cinquante pesos demandés pour y avoir accès. Une fois à côté de la machine, il sortit la feuille sur laquelle se trouvaient les empreintes de Cantu, dissimulées entre d'autres documents, et il la glissa dans la machine.

Moins d'une minute plus tard, les empreintes étaient en route pour le Black Warriors Ranch. L'Exécuteur n'avait aucun moyen de contrôler la confidentialité de cette opération de son côté du fax. En revanche, à l'autre bout de la ligne, un arsenal de brouilleurs sophistiqués permettait de s'assurer que personne ne découvrirait jamais l'endroit d'où le fax avait été envoyé. Et le jour où quelqu'un s'intéresserait à la question, Bolan et Wilson, eux, seraient déjà loin.

Dès qu'ils eurent rejoint l'Explorer, le Guerrier contacta le Ranch.

— On vient d'expédier le fax, annonça-t-il à Gadgets. Tu peux me passer Aaron ?

Bolan entendit un cliquetis, et peu après, Kurtman annonça :

— Mon télécopieur ronronne comme un gros chat.

— Il va te falloir combien de temps pour procéder à l'échange d'empreintes ?

— C'est déjà fait !

— Comment ça ?

— Les empreintes de Cantu se trouvent dans le fichier de la police nationale colombienne, Striker.

L'Exécuteur laissa échapper un juron étouffé. Il aurait pu y penser ! Dans la précipitation, parfois, on passait à côté des détails les plus évidents.

— Mais je vais profiter des empreintes que tu m'envoies pour vérifier que notre petit tour de passe-passe fonctionne, ajouta Kurtzman. Je te rappelle juste que ton plan tiendra la route à condition que les autres se contentent d'une vérification informatique et n'aillent pas jeter un coup d'œil aux dossiers physiques. Je n'ai pas à t'expliquer pourquoi...

Non, c'était inutile, et Bolan y avait songé. Mais il jouait sur le fait qu'il était plus simple, et moins risqué, pour le contact de Marquez au sein de la police de vérifier sur son ordinateur que les empreintes concordaient. Il n'avait ensuite qu'à prévenir d'un coup de fil le chef du 14^e Front que c'était bien les mains de Ramon Gutierrez qu'il avait reçues de Bolan et Wilson.

— Je sais, Aaron, dit le Guerrier. Mais on n'a pas le choix.

— En tout cas, je viens de faire l'essai, pendant qu'on parlait, et ça fonctionne.

— Merci.

Gadgets revint en ligne.

— Les Warriors viennent d'arriver à Bogotá.

— Très bien. Dis-leur de faire ce qu'ils ont à faire et de reprendre contact avec moi dès qu'ils auront mis Gutierrez à l'abri.

Il marqua une courte pause et ajouta :

— Avec Wilson, nous nous rendrons aussitôt chez Marquez. Mais on ne peut pas bouger tant qu'on ne sait pas ce qui est arrivé.

— Entendu, dit Herman. Je me charge de tout.

L'Exécuteur était bien conscient que son plan était aussi fragile que risqué, mais il n'avait rien trouvé de mieux. Il fallait parfois se contenter de ce qu'on avait sous la main.

— Dirigeons-nous vers la maison de notre ami Marquez, dit-il à Wilson en raccrochant.

Ils avaient rejoint la banlieue cossue où habitait Marquez et attendaient sur le parking d'un centre commercial depuis une trentaine de minutes, quand le téléphone portable de Bolan se mit à vibrer dans sa poche.

— Je t'écoute, Gadgets.

— Jusqu'à preuve du contraire, je m'appelle toujours David, répliqua David McCarter.

— N'y change rien, ça te va très bien, assura Bolan.

— Merci. Je ne t'appelle pas pour parler de mon prénom, mais pour te prévenir qu'on a ton bonhomme.

— Comment ça s'est passé ? Tu peux me donner les détails, au cas

où j'en aurais besoin ?

— Rien de compliqué. On l'a chopé au moment où il descendait le grand escalier du quartier général de la police nationale. Ils n'ont toujours pas dû en revenir, là-bas.

— Personne de blessé ?

— Non. Il n'y a pas eu un coup de feu de tiré.

— Qui a-t-on vu ? demanda Bolan.

— Ton serviteur et Gary. On a dû être visibles une seconde ou deux. Manning a assommé notre homme de l'un de ses coups de poing dévastateurs, puis on l'a embarqué dans la camionnette. Il y a eu quelques cris, mais il n'y avait que des civils, devant le bâtiment, à ce moment-là. Comme je l'ai dit, on n'a pas essayé un seul coup de feu.

Bolan hocha la tête. Les hommes du Ranch n'étaient pas seulement des guerriers professionnels, c'étaient aussi une équipe soudée, de vrais amis. Comme ils l'avaient déjà fait de nombreuses fois, ils venaient de risquer leurs vies en l'assistant sans trop savoir de quoi il retournait ni qui il était vraiment.

— Il a repris connaissance ? demanda encore Bolan.

— Pas avec la dose de Démérol à laquelle il a eu droit. Il va dormir pendant un certain temps.

— Vous avez fait du bon boulot. Merci. Quand l'enlèvement a-t-il eu lieu, exactement ?

— Il y a une demi-heure, répondit McCarter.

L'Exécuteur consulta sa montre. Le quartier général de la police nationale colombienne se trouvait à environ quarante-cinq minutes de la résidence de Marquez. Il devait laisser passer un peu de temps, le délai dont ils auraient eu besoin pour trouver un endroit où abattre Guttierrez et récupérer la preuve qu'avait exigée le chef du 14^e Front des FARC. Il pourrait se présenter chez Marquez dans une demi-heure environ.

— Trouvez-vous un endroit où personne ne puisse le voir pendant un moment. Lorsque toute cette affaire sera terminée, tu pourras le laisser quelque part, indemne. Mais pas avant mon signal, surtout !

— Entendu, dit McCarter. Préviens-nous si tu as besoin de quoi que ce soit.

— Je n'y manquerai pas, promit Bolan avant de raccrocher.

Wilson en avait assez entendu pour comprendre que tout se passait comme prévu, et que Guttierrez avait été enlevé et mis en lieu sûr.

— Le réservoir est presque vide, annonça-t-il. Il serait préférable de faire le plein.

Ils quittèrent le parking où ils avaient trouvé refuge et roulèrent jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une station-service. Il y avait une boutique, devant les pompes, et les deux hommes en profitèrent pour s'offrir leur premier repas depuis plus de vingt-quatre heures. L'Exécuteur venait de terminer son sandwich, dans la voiture, quand il jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

— Allons-y, dit-il à Wilson. Le temps qu'on arrive là-bas, il sera l'heure.

Au volant, le Texan acquiesça d'un hochement de tête et fit démarrer le moteur de l'Explorer.

CHAPITRE XVIII

L'homme qui montait la garde devant la résidence de Marquez était le même que le jour où Bolan et Wilson étaient venus pour la première fois, en compagnie de Cantu. Il les reconnut et il prit le Desert Eagle, le Beretta, « Becky » et « Betty » sans que les deux hommes aient à descendre de l'Explorer. Mais une fois qu'il eut apporté les quatre armes à feu dans sa guérite, il demanda :

— Et le gros couteau ?

— Oh ! Désolé, fit Wilson. Je l'oublie toujours.

Il se pencha en avant et récupéra dans son dos le couteau de chasse, qu'il tendit au garde.

— Prends-en soin, l'ami. C'est comme un membre de la famille...

— Je comprends, oui.

Le garde baissa les yeux sur la grosse lame, visiblement fasciné, tandis qu'il allait presser le bouton de commande du portail. Celui-ci s'ouvrit et l'Explorer pénétra dans la propriété. Wilson stationna tout près de la porte d'entrée, dans l'allée circulaire tracée devant. Bolan sortit et récupéra la glacière sur la banquette arrière.

À la porte, ils furent accueillis par le géant sourd au crâne rasé. Il s'effaça pour les laisser s'avancer vers le portail de sécurité. Cette fois encore, les deux hommes avaient l'un et l'autre leurs mini armes sur eux, dans leurs sous-vêtements, et ils déclenchèrent la sonnerie du détecteur de métaux. Mais les flingueurs postés de l'autre côté du portail avaient dû tirer les conséquences du précédent passage de Bolan et Wilson, et de la petite scène de Cantu : ils leur firent signe de passer directement.

On les escorta de nouveau dans le bureau de Marquez. Le chef du 14^e Front souriait d'une oreille à l'autre.

— Vous travaillez vite, on dirait, remarqua-t-il. J'ai reçu il y a quelques minutes seulement un coup de fil m'annonçant que Gutierrez avait été enlevé.

Il secoua la tête en riant.

— Vous avez des *cojones*, les amis. De sacrées couilles, oui. Juste

devant le quartier général de la police nationale ! Je suis épaté. Vraiment.

Alors que l'autre riait de nouveau, Bolan déposa la glacière devant lui et consulta sa montre.

— On s'est occupé de ça il y a environ une heure, dit-il. Peut-être un peu plus. Il n'y avait aucune raison de perdre du temps.

Il prit la main que tendait Marquez pour la serrer.

— *Muy bien, muy bien !* lança joyeusement le pourri. Et j'imagine que vous m'avez apporté la tête ?

Wilson s'avança.

— Je ne pense pas qu'elle vous aurait servi à grand-chose. Au moment de son exécution, cet idiot de Guttierrez a voulu jouer les héros et il a tenté de s'enfuir. Mon ami ici présent a dû gaspiller quatre de ses cartouches. Vraiment, conclut le Texan, l'air faussement dépité, ce n'était pas beau à voir.

Marquez hocha la tête, avant de soulever le couvercle de la glacière. Il observa le contenu un instant, puis il pressa un bouton de son téléphone, tout en décrochant.

— Manuel, tu peux venir dans mon bureau, s'il te plaît ? Tout de suite.

Il raccrocha et dit :

— Comme vous le savez, j'aurais préféré la tête.

Fronçant soudain les sourcils, il demanda :

— Où est José ?

— Il est déjà parti pour cet endroit connu de lui seul, répondit Bolan. Il était persuadé que les flics allaient lui tomber dessus d'un jour à l'autre. Depuis quelque temps, il ne pensait plus qu'à ça.

Marquez hocha la tête. Il ouvrit son humidificateur, sortit trois gros Churchill, et en tendit un à Bolan et à Wilson.

— De toute façon, vous vous êtes chargés seuls de Guttierrez, non ? Avant de vous régler, je dois vérifier que les mains que vous m'avez apportées sont bien celles de notre regretté capitaine. Ensuite, si vous êtes intéressés, j'ai un autre travail pour vous.

— On est intéressés, affirma aussitôt Bolan, alors que la porte s'ouvrait, derrière eux.

Il regarda par-dessus son épaule et vit entrer un des hommes de Marquez. Celui-ci désigna la glacière.

— Tu sais ce que tu as à faire...

Le flingueur hocha la tête. Il fit passer la bandoulière de son pistolet-mitrailleur par-dessus son épaule et saisit la poignée de la

glacière, puis il quitta le bureau.

— Asseyez-vous, messieurs, je vous en prie. Cela ne prendra pas plus d'une demi-heure.

Il prit le même briquet en or que la dernière fois et le tendit à Wilson. Le Texan alluma son cigare, suivi par Bolan qui rendit son briquet à Marquez.

L'Exécuteur attendit sans rien dire. Il était heureux d'avoir appris par Marquez que les vérifications ne prendraient pas plus d'une demi-heure : cela signifiait que le chef des FARC se contenterait d'une rapide confrontation informatique des empreintes digitales.

Après seulement vingt minutes, le flingueur de Marquez passa de nouveau la tête dans l'entrebâillement de la porte. Bolan comprit qu'il avait dû hocher la tête, car le visage de Marquez s'illumina.

— Excellent ! s'exclama Marquez en se levant pour serrer la main aux deux hommes. Vous avez passé le test avec succès. Les empreintes digitales sont bien celles du *capitano*. C'est comme si vous m'aviez ôté une grosse épine du pied.

Il se tourna et souleva un tableau, un paysage de montagne, révélant le coffre-fort qui se trouvait derrière lui. Il tapa un code sur le clavier numérique et la porte s'ouvrit.

Bolan et Wilson le virent prendre à l'intérieur plusieurs liasses de dollars américains. Il les déposa sur son bureau, compta vingt-cinq mille dollars pour chacun, puis encore vingt-cinq mille supplémentaires. Il replaça l'argent qui restait dans le coffre, ferma celui-ci et remit le tableau en place.

— Les vingt-cinq mille, c'est la part de José. Si jamais vous le revoyez, donnez-lui cette somme. Pour le remercier de vous avoir présentés à moi.

Il se rassit dans son fauteuil. Bolan et Wilson empochèrent l'argent et s'apprêtèrent à partir. Mais Marquez leur signifia d'attendre.

— *Por favor*, fit-il. Vous vous en souvenez peut-être, mais je vous ai parlé d'un autre travail...

Bolan et Wilson échangèrent un coup d'œil, avant de se rasseoir.

— Comme vous le savez, José se chargeait d'assassinats dont je ne voulais pas qu'il puisse m'être imputés. Et c'est encore le cas pour celui que j'ai en tête. C'est même plus que jamais le cas. Il ne faut surtout pas qu'on puisse se douter que j'y ai été mêlé, d'une manière ou d'une autre.

Il prononça alors le nom de la personne qu'il voulait éliminer.

L'Exécuteur resta impassible.

— Cela risque d'être plus difficile que de se débarrasser du

capitaine Guttierrez, dit-il simplement.

— C'est la raison pour laquelle je suis prêt à vous payer un million de dollars, annonça le chef du 14^e Front.

Bolan se permit un petit coup de bluff.

— Et si nous disions deux millions chacun ? proposa-t-il. Une fois notre contrat terminé, vous serez l'homme le plus puissant de votre organisation. Quatre millions de dollars, ce sera de l'argent de poche, pour vous.

Marquez partit d'un grand éclat de rire.

— Vous me rappelez vraiment José ! Il essayait toujours d'obtenir un peu plus, quelle que soit la somme que je lui proposais.

— Cela fait partie du jeu, señor Marquez, souligna Bolan avec un léger sourire. Gagnez le plus possible tant que c'est possible. Parce qu'arrive toujours un moment – comme avec notre ami José – où il est temps de décrocher et de quitter la partie.

Marquez s'arrêta de rire, mais pas de sourire.

— Vous avez raison, quand vous dites que les gens comme vous ne peuvent pas espérer des carrières très longues, mais aussi en remarquant que je peux me permettre de vous payer deux millions de dollars chacun. Considérez que c'est fait.

Il se leva une nouvelle fois et tendit encore la main, pour sceller le contrat oral qui venait d'être passé. Bolan et Wilson l'imitèrent et lui serrèrent tour à tour la main.

— J'ai juste une question, ajouta l'Exécuteur.

— Je vous écoute.

— Avez-vous quelqu'un – quelqu'un de confiance – qui puisse nous présenter à notre cible ?

Une idée avait commencé de faire son chemin dans un coin du cerveau de l'Exécuteur. Tout ce qu'il en savait pour l'instant, c'était que cela avait un rapport avec la personne que Marquez avait utilisée pour procéder à la comparaison des empreintes digitales.

Marquez fronça les sourcils et secoua la tête.

— Oui et non, dit-il. Oui, en ce sens que je connais un homme qui pourrait facilement vous ouvrir la voie. Et non, parce que je ne l'utiliserai pas pour cela.

Il marqua une pause, le temps de laisser tomber la cendre de son cigare dans son cendrier.

— Disons que cet homme a une loyauté très discutable. Il travaille à la fois pour moi et l'homme que vous allez tuer. Et je vous l'ai expliqué : je ne peux pas me permettre qu'une piste quelle qu'elle soit

mène à moi dans cette affaire. Pas même à l'intérieur – je devrais dire *surtout* à l'intérieur de notre organisation. Et j'estime qu'avec deux millions de dollars chacun, vous devriez être en mesure de vous payer vos propres informateurs.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Ça valait toujours la peine de demander.

Wilson et lui se tournèrent pour rejoindre la porte.

Le Guerrier avait posé la main sur la poignée, quand Marquez les rappela.

Ils firent de nouveau face.

Marquez arborait un grand sourire.

— Je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais j'étais prêt à monter les enchères jusqu'à cinq millions de dollars chacun, pour ce travail.

Bolan fit mine de s'en amuser.

— Il va falloir que je travaille un peu mes talents de négociateur, répliqua-t-il.

Il ouvrit la porte et quitta le bureau avec Wilson. Un des hommes de Marquez les attendait dans le couloir et les escorta jusqu'à la sortie.

Ce n'est que dans la voiture que l'Exécuteur et le Texan échangèrent un coup d'œil, le premier depuis que Marquez leur avait lâché le nom de l'homme qu'ils devaient tuer pour lui.

Carlos Gomez-Garcia.

Pepe 89.

CHAPITRE XIX

Comme presque tous les blitz de l'Exécuteur, celui-ci s'était déroulé à un rythme très rapide. Mais il allait encore monter de niveau en intensité.

Bolan était de nouveau en ligne avec Herman « Gadgets » Schwarz.

— D'abord, dit-il, notre ami José Cantu n'aura pas besoin des dix mille dollars que tu as fait virer sur son compte. Moi, si. Tu peux effectuer un changement de bénéficiaire ?

Il y eut un silence.

— Cela risque de nous attirer quelques froncements de sourcils soupçonneux, Striker. Le simple, et le plus discret, ce serait de te faire un autre virement. Combien veux-tu, et à quel nom ?

— Il me faudrait cinquante mille dollars, cette fois, au nom de Paul Wilson. Il est à la Citybank – il y a de nombreuses agences à Bogotá.

— Entendu. J'effectue la demande de virement sur l'ordinateur en même temps que je te parle.

— Bien. J'ai une question assez précise, maintenant. J'aimerais savoir à quand remonte le dernier raid des militaires ou de la police colombienne dans le ranch de Pepe.

— C'est amusant que tu demandes ça. Les *Junglas* sont précisément chez notre ami en ce moment même. Comme d'habitude, Pepe et tous les individus ayant des casiers trop chargés ont déserté les lieux. Il ne reste que le personnel de maison et quelques employés du ranch.

Bolan jeta un coup d'œil à sa montre.

— Contacte Jack et préviens-le qu'on se dirige vers l'aéroport – après un crochet par la banque. J'aimerais aussi que tu demandes à Hal d'intervenir : il faudrait qu'il mette un peu de pression sur les agents de la D.E.A. qui travaillent avec les militaires colombiens. J'ai besoin qu'on fasse traîner cette intervention, assez longtemps pour que Wilson et moi nous puissions être parachutés au-dessus du ranch de

Gomez-Garcia.

— J'appelle Hal aussitôt que j'aurai raccroché.

— Merci.

Au même moment, Wilson arrêta la voiture devant une agence de la Citybank. Le Texan descendit de l'Explorer, son passeport et son portefeuille à la main. Bolan poursuivit sa conversation avec Gadgets.

— Je reprendrai contact avec toi aussitôt que nous serons au-dessus du ranch. Nous volerons à haute altitude, assez haut pour qu'on ne nous aperçoive pas du sol – ce qui signifie aussi que nous ne serons sans doute pas en mesure de voir le moment où les Black Hawk quitteront les lieux. J'aurai besoin de connaître immédiatement l'information. Je compte sur toi.

Il marqua une pause. Mille pensées lui traversaient l'esprit en même temps.

— Wilson et moi, nous devons sauter *après* le départ des militaires, mais *avant* le retour de Pepe et de ses hommes.

— Compris. Quoi d'autre ?

— Passe-moi Aaron, s'il te plaît.

Bolan attendit une poignée de secondes avant d'entendre la voix de Kurtzman.

— Je t'écoute, Striker...

— J'ai une idée et j'aimerais aller jusqu'au bout. Tu peux te procurer les relevés téléphoniques de Gomez-Garcia et de Ramon Marquez ?

— Tu me déranges pour ça ? Aussi simple que d'appeler les renseignements...

— Alors fais-le, s'il te plaît. Il faudrait que tu compares les numéros entrants et sortants et que tu mettes de côté ceux que tu trouveras sur les deux relevés.

— Tu penses qu'il pourrait avoir le même informateur, la même taupe, c'est ça ?

— Je ne sais pas. Il ne s'agit que d'une idée.

Une idée qui s'était formée quand Marquez avait parlé de cette personne qui aurait pu les conduire à Pepe 89. Une personne dont il craignait toutefois que sa loyauté soit discutable.

— Je m'y mets tout de suite, annonça Kurtzman. Je te rappelle dès que j'ai du nouveau.

— Merci, Aaron. Repasse-moi Herman.

Alors que le Guerrier attendait d'être mis en communication avec Gadgets, il vit Wilson qui sortait de la banque, chargé d'un gros sac de

toile à fermeture Eclair. Il se glissa aussitôt au volant, quitta le parking de la banque et prit comme c'était prévu la direction de l'aéroport.

— Striker ? fit la voix de son vieux complice. Tu voulais me parler ?

— Non, excuse-moi. Je te rappellerai depuis l'avion, lorsque nous serons en approche du ranch.

L'Exécuteur allait raccrocher, mais la voix de Kurtzman se fit entendre sur la ligne.

— Striker ? Tu es toujours là ?

— Affirmatif.

— J'ai quelque chose de très intéressant, là. Des appels entrants, mais aussi parfois sortants, avec une ligne qui a une numérotation très particulière... celle du bureau du président colombien – rien que ça !

Cette révélation inattendue plongea Bolan dans un silence songeur. Se pouvait-il que le président colombien soit lui-même la fuite ? Nombreux étaient les trafiquants de drogue qui gagnaient bien plus que lui, et tous les hommes, ou presque, avaient leur prix. En outre les politiciens colombiens n'avaient pas la réputation d'être parmi les plus honnêtes de la planète...

Mais ça n'avait aucun sens. Pourquoi, s'il se servait dans la caisse, le président serait-il allé en personne demander de l'aide à son homologue américain ? C'était le meilleur moyen d'attirer encore un peu plus l'attention sur la situation du pays, le trafic de drogue et les atrocités commises par les FARC.

— Tu as autre chose ? finit par demander Bolan.

— Rien pour l'instant. Mais les ordinateurs sont en train de mouliner pour essayer de trouver... attends un instant.

L'Exécuteur entendit le crépitement familier des touches d'un clavier informatique.

— Bingo ! s'exclama Kurtzman. Chaque fois qu'un raid a été programmé chez Gomez-Garcia, il a reçu un appel depuis cette ligne.

— O.K., on en parle.

Bolan résuma rapidement les découvertes de Kurtzman à Wilson, avant de s'isoler dans un silence pensif. Il cherchait le petit détail qui lui avait peut-être échappé, dans toutes les infos dont il disposait, et qui leur permettrait d'avancer encore un peu. Mais, malgré ses expériences multiples de ripoux au sommet le plus haut des États, il ne parvenait pas à croire vraiment à la compromission du président de la Colombie. Cela n'avait aucun sens et le truc semblait un peu trop grossier.

L'aéroport apparut, et Wilson prit la direction de la voie étroite

qui donnait accès aux pistes réservées aux avions privés. Il trouva sans peine une place sur le parking attenant et coupa le moteur de l'Explorer. Rapidement, les deux hommes démontèrent les AK-47, afin de les loger dans les sacs de l'ancien Texas Ranger. Puis ils quittèrent le véhicule et gagnèrent le Learjet qui les attendait.

Le type des douanes qui les avait accueillis à leur atterrissage était en grande conversation avec Jack Grimaldi, qui avait ouvert les portes de l'appareil, mais était resté à l'intérieur. À en juger à son expression, les choses semblaient bien se passer. S'il devait vraiment y avoir un problème, songea Bolan alors qu'ils rejoignaient l'avion, Wilson et lui, c'était maintenant qu'il risquait de se poser.

L'officier des douanes était la seule personne à pouvoir avoir aperçu le visage de Grimaldi. Et si Bolan était rasé et brun, et non plus barbu et blond, si sa tenue et celle de Wilson étaient totalement différentes de celles qu'ils avaient lors de la fusillade, il y avait peu de chances que l'homme ne comprenne pas à qui il avait affaire.

Mais il se contenta de sourire tandis qu'ils s'arrêtaient devant l'appareil et entreposaient leurs sacs dans le compartiment à bagages. Bolan vit les billets que Grimaldi avait dû remettre au type des douanes dépasser de l'une de ses poches d'uniforme. Visiblement, la somme lui avait convenu. L'Exécuteur et Wilson montèrent à bord du Learjet sans problème. Quelques minutes plus tard, celui-ci roulait sur la piste. Ce pays n'était pas toujours accueillant, mais, comme passoire, il battait tous les records...

Bolan avait attaché sa ceinture de sécurité, quand son satellitaire vibra.

— Striker, tu vas devoir faire vite, annonça Gadgets. Les *Junglas* ont fait traîner les choses aussi longtemps qu'ils pouvaient, mais les moteurs des Black Hawks sont en train de chauffer. Autrement dit, il te reste vingt minutes pour arriver à destination.

— Merci, répondit simplement Bolan, avant de raccrocher.

Le Learjet quitta le sol et commença de prendre de l'attitude.

— Ils quittent le ranch dans vingt minutes, Jack ! lança-t-il à Grimaldi. Ce serait bien que tu mettes la gomme.

Le pilote des Black Warriors hocha la tête.

— Et vous, les amis, ce serait bien que vous enfiliez vos parachutes !

CHAPITRE XX

Le Learjet ne pouvait risquer qu'un passage à basse altitude au-dessus du ranch. Alors que Grimaldi avait réduit autant que possible la vitesse, Bolan observa la propriété à travers ses jumelles. Il vit la maison, la piscine, les jardins, ainsi que les troupeaux de bétail qui paissaient dans les vallées, derrière la maison à flanc de montagne. Et de l'autre côté de cette maison, en contrebas, c'était la jungle.

Les hélicoptères Black Hawk étaient toujours là, posés sur une grande étendue de pelouse adjacente à la terrasse entourant la piscine.

Le jet poursuivit vers le nord, comme s'il se dirigeait droit vers Sogamoso, une grande ville qui se trouvait à une centaine de kilomètres de là. Puis Grimaldi prit de l'altitude et revint en arrière.

L'appareil était caché par l'épais couvercle de nuages qui restait suspendu en permanence au-dessus de cette partie de la Cordillère orientale. Mais, du même coup, la propriété de Ramon-Gomez était invisible aux occupants du Learjet. Bolan allait donc devoir se reposer sur le système G.P.S. de Grimaldi et les indications d'Herman « Gadgets » Schwarz et Aaron Kurtzman, qui surveillaient le ranch via satellite.

Le satellitaire de Bolan vibra de nouveau. Le Guerrier, qui en plus de son parachute s'était chargé de deux sacs, porta le téléphone à son oreille.

— Je t'écoute, Gadgets.

— Le premier des hélicoptères vient de décoller.

— O.K., fit Bolan. Préviens-moi dès que le dernier aura pris l'air.

Les minutes passèrent, interminables, durant lesquelles Grimaldi passa une fois, puis repassa au-dessus du ranch de Gomez-Garcia. Enfin, de nouveau, le satellitaire de Bolan vibra.

— Aaron vient de me faire signe à travers la vitre de son bureau, Striker. Les Black Hawk ont tous décollé. C'est à toi de jouer.

— Bien reçu. Merci.

L'Exécuteur raccrocha et glissa l'appareil dans une de ses poches. Wilson et lui s'étaient changés, enfilant les combinaisons noires

rangées dans un des casiers du Learjet. Les deux guerriers avaient aussi troqué leurs AK-47 contre des fusils d'assaut M-16.

Le plus grand sac dont s'était chargé Bolan contenait une arme également trouvée dans l'appareil. Il ignorait s'il en aurait l'utilité, mais l'instinct lui avait soufflé que cela valait la peine de l'emporter. Il savait d'expérience qu'il était préférable de l'avoir et de ne pas l'utiliser, que de l'avoir laissée dans l'appareil et d'en avoir besoin.

Il lança à Grimaldi :

— Quand tu veux, Jack ! Le but étant qu'on se pose le plus près possible de la maison.

Le pilote se tourna à moitié sur son siège.

— Je vais faire ce que je peux. Mais il faut tenir compte du fait que cette maison est à flanc de colline. Il risque d'y avoir du vent. Si jamais vous loupez votre coup, vous pouvez vous retrouver en contrebas, en pleine jungle, à des heures de marche et d'escalade...

Grimaldi avait raison, Bolan le savait. Ils ne pouvaient pas se permettre la moindre erreur.

— Dans ce cas-là, dit-il, quitte à se planter, il vaut mieux que ce soit à l'avant de la maison. Je préfère me poser au milieu d'un troupeau de moutons qu'en pleine jungle.

Le pilote hocha la tête.

— Dix secondes ! annonça-t-il soudain.

Et, peu après, Bolan et Wilson sautaient de l'appareil.

Ils avaient prévu d'effectuer un HALO – *High Altitude Low Opening* –, c'est-à-dire de sauter de très haut et d'ouvrir les parachutes à quelques centaines de mètres du sol, afin d'attirer aussi peu que possible l'attention.

Leurs parachutes s'ouvrirent sans problème et, alors qu'ils descendaient, Bolan scruta le sol. C'étaient des milliers de bêtes qui broutaient sur les plateaux herbeux et dans les vallées qui s'étendaient derrière la maison accrochée à la montagne. Plus près de la grande bâtisse, il remarqua un grand enclos de porcs. À première vue, le ranch se présentait comme la propriété d'un riche éleveur colombien. Même la piste d'atterrissage, sur un des plateaux, n'avait rien de particulièrement étonnant : nombre de gros propriétaires de l'industrie agro-alimentaire possédaient leur avion privé.

Rien ne laissait donc soupçonner que l'homme qui avait élu domicile ici était un homme-clé du trafic de drogue et un soi-disant révolutionnaire.

Des silhouettes apparurent, pareilles à des fourmis ; et en descendant un peu plus, Bolan distingua des hommes qui quittaient la

maison pour rejoindre des véhicules. Il devait s'agir des employés chargés du bétail, rassemblés par les *Junglas* avec le vague espoir qu'un membre des FARC se trouvait parmi eux.

Alors que Bolan et Wilson se rapprochaient du sol, les hommes s'arrêtèrent près de leurs camionnettes et levèrent les yeux vers les deux parachutistes.

Il était plus que probable qu'ils pensaient à une nouvelle action contre Pepe 89. Ils marchèrent sans se presser en direction du point où Bolan et Wilson allaient atterrir. Et, quand l'Exécuteur toucha terre à quelques mètres de la piscine, sur la pelouse, il découvrit plus d'une douzaine d'hommes vêtus pauvrement de chemises et de pantalons rapiécés, qui attendaient la suite des opérations. Wilson se posa à une dizaine de mètres quelques secondes plus tard.

Personne ne bougea, parmi les employés du ranch, probablement toujours persuadés d'avoir affaire à des militaires ou des policiers colombiens. Bolan ne vit aucune raison de leur expliquer ce qui se passait vraiment – du moins, jusqu'à ce qu'il ait pu de nouveau les rassembler tous dans la maison. Si son espagnol était courant, son accent le trahirait aussitôt, et il jugea plus prudent de parler le moins possible. Il désigna la maison et lança :

— *Vamanos !*

Les employés se traînèrent vers le bâtiment. Bolan en vit certains qui levaient les yeux vers le ciel, s'attendant sans doute à y apercevoir d'autres éléments de troupes parachutés.

Alors qu'ils atteignaient la maison, un homme portant un uniforme de domestique et un tablier blanc sortit de la maison. Il était suivi d'une demi-douzaine d'autres employés, hommes et femmes.

— C'est Juan, dit un des hommes en désignant le type au tablier.

Juan s'avança, très digne, le menton levé.

— J'avais cru comprendre que c'était terminé, dit-il en s'arrêtant devant Bolan et Wilson. Du moins pour aujourd'hui.

— Pas encore, lui répondit le Guerrier.

Il se défit un des sacs, le plus petit, qu'il avait pris pour son saut, et il l'ouvrit. Il en sortit un autre sac, celui avec lequel Wilson était sorti de la banque.

— Combien êtes-vous, ici ? demanda-t-il.

— Combien d'employés, vous voulez dire ?

— Oui. Pepe ne m'intéresse pas, pas plus que les hommes qui sont partis avec lui. Du moins, pas encore. Je parle d'employés qui n'ont rien à se reprocher, comme vous.

— Vingt-sept, répondit Juan.

À la rapidité de sa réponse, Bolan comprit que les militaires avaient dû lui poser la question un peu plus tôt.

L'Exécuteur ouvrit le sac de la banque, et il en sortit une liasse de billets. Plusieurs des employés laissèrent échapper des hoquets de stupeur. Juan haussa les sourcils.

— Faites-le passer, dit Bolan en lui tendant un des billets de cent dollars. J'en ai un certain nombre...

Juan s'éclaircit la gorge.

— Écoutez, ce n'est pas bien de jouer comme ça avec ces gens. Ils travaillent comme des bêtes de somme depuis leur enfance. Ils sont pour la plupart écrasés par les dettes.

— Je ne joue pas. Je vais vraiment donner cet argent – et même plus par la suite. Dites-leur de se mettre en file indienne.

Juan haussa les épaules et appela les hommes et les femmes, qui bavardaient entre eux de ce qu'ils venaient de voir. Il leur ordonna de se mettre en rang. Ils eurent tous des mines effarées en comprenant qu'on allait leur remettre de l'argent.

Tous, sauf un homme. Un bout de cigarette entre les lèvres, il portait une chemise kaki déchirée et rapiécée.

— Attendez ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que ça cache ? On n'a jamais rien de gratuit !

Se tournant vers Bolan, il ajouta :

— Qu'est-ce qu'on va devoir faire, pour recevoir cet argent ?

— Rien, lui répondit le Guerrier. Et je peux même vous assurer que, si vous suivez mes instructions, chacun de vous aura droit à deux mille dollars américains.

Un silence stupéfait s'abattit sur les employés quand on leur eut traduit ce que venait d'annoncer Bolan. La somme dépassait largement ce que la plupart gagnaient en une année.

L'homme qui avait déjà pris la parole demanda :

— Mais qu'est-ce que vous attendez de nous ? Qu'est-ce qu'on va devoir faire ?

— Il s'agit plutôt de ce que vous n'allez pas faire. Je veux que vous ne disiez rien de notre présence, quand Pepe et ses hommes reviendront. Vaquez à vos occupations comme si de rien n'était. Nous nous chargerons du reste.

— Et si nous refusons ?

Bolan haussa les épaules.

— Vous n'aurez pas l'argent. Mais je dois aussi vous prévenir que, d'une manière ou d'une autre, il n'y aura plus de travail ici, demain.

Pepe 89 et tous ses hommes vont mourir.

Il y eut un nouveau silence, suivi d'une nouvelle vague de concertation. Une femme s'écarta du groupe et s'avança.

— Vous ne comprenez pas, señor. Si nous coopérons, Pepe nous tuera.

— Nous vivons chaque jour dans la peur de mourir, expliqua un homme au visage buriné, coiffé d'un chapeau de paille. Pour nous, la moindre petite infraction peut signifier la mort. Nous vivons sous la menace constante de ses machettes...

— Hier encore, poursuivit un autre, il a décapité un de ses lieutenants – un homme qui était son ami depuis l'enfance.

Bolan promena son regard sur tous les visages, qui exprimaient la même peur.

— Vous avez une chance de changer tout cela, déclara-t-il. Je vous donne la possibilité de quitter cet endroit et de commencer de nouvelles vies. Mais je ne peux pas vous donner le courage dont vous aurez besoin pour me croire. C'est en vous, qu'il se trouve.

Il se tourna vers Wilson.

— Mon ami et moi, nous allons vous laisser quelques minutes pour penser à tout cela et en parler. Quelques minutes, pas plus. Réfléchissez bien. Ne vous trompez pas. Nous allons tuer Pepe 89 aujourd'hui, avant de quitter cet endroit. Pour cela, nous devons nous mettre en position pour une embuscade. Alors, faites vite.

Sans un mot de plus, Bolan et le Texan s'éloignèrent vers la piscine.

Moins d'une minute plus tard, Juan cria :

— *Señor !*

Bolan et Wilson revinrent.

— Nous avons voté, annonça Juan. Tout le monde, à l'exception de Santiago, ici, a été d'accord pour vous écouter. Et puis, même Santiago a décidé de nous rejoindre.

Santiago était l'homme à la chemise déchirée et rapiécée kaki, avec son bout de cigarette entre les lèvres.

— Pourquoi a-t-il changé d'avis ? interrogea Bolan.

Juan sourit.

— Nous lui avons gentiment expliqué que si nous passions à côté de cette chance à cause de lui, nous lui arracherions le cœur et le donnerions à manger aux cochons.

Il désigna l'enclos où se trouvaient les porcs.

— Belle chose que la démocratie, non ? remarqua Wilson.

Bolan ressortit le sac de banque rempli de billets.

— Vous faites confiance à Juan ? demanda-t-il au groupe.

Tout le monde hocha la tête.

— Je vais donc vous laisser le reste de l'argent, et vous le diviserez entre vous, indiqua Bolan. Mon ami et moi allons chercher un endroit où nous embusquer et piéger votre patron.

— Si vous le permettez, intervint Juan, j'ai peut-être une meilleure idée.

Bolan lui jeta un coup d'œil intrigué.

— En attendant Pepe ici, vous laisserez beaucoup des hommes qui l'accompagnent vous échapper. Vous aurez Pepe, et probablement Jaime et Antonio, ses deux lieutenants. Pour les autres...

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— Gardez votre argent encore quelques instants, dit Juan sans se départir de son sourire. Je vais vous montrer un secret – un secret dont Pepe est loin de se douter que je le connais. Suivez-moi, fit-il en pivotant sur ses talons.

Bolan fourra les billets dans son sac et, avec Wilson, il suivit le domestique dans la maison, jusque dans le garde-manger qui se trouvait à côté de la cuisine. Là, le domestique souleva une énorme boîte de haricots *pinto* et un panneau invisible pivota pour révéler un passage.

— Il conduit à une partie secrète du sous-sol, expliqua Juan.

Il leur expliqua alors comment, une fois en bas, accéder à un autre tunnel.

— Où mène-t-il ? interrogea Bolan.

Juan haussa légèrement les épaules.

— Je ne sais pas, avoua-t-il en baissant les yeux. Je n'ai jamais eu le courage de rentrer dedans. Mais j'ai entendu parler d'un ponton, dans une anse de la rivière, et d'un bateau, c'est tout. Avec Pepe, moins on en sait, plus on a de chances de vivre longtemps.

Bolan hocha la tête, pour signifier qu'il comprenait, et il tendit le sac. Il lui fallait reconnaître que le plan de Juan était bien supérieur au sien, qui consistait à attendre dans la maison.

— Vous avez besoin d'autre chose ? demanda Wilson juste avant que Bolan et lui se glissent dans l'ouverture.

— Une chose, oui.

Le domestique ne souriait plus. Son expression s'était soudain faite grave, déterminée, presque féroce.

— Faites en sorte que ce fumier ne devienne jamais Pepe 90.

CHAPITRE XXI

Aussitôt qu'il sortit du deuxième tunnel qui débouchait dans la jungle, l'Exécuteur composa le numéro du Black Warriors Ranch.

— On est en position, Gadgets, annonça-t-il en chuchotant.

Il alla se cacher derrière une grosse roche, juste à côté de la sortie. Il regarda Wilson, qui avançait jusqu'aux arbres qui s'élevaient entre la montagne et la rivière, tout près. De leurs cachettes respectives, ils apercevaient l'anse et le ponton dont leur avait parlé Juan. Bolan était tenté de continuer jusque là-bas, mais il n'avait aucune idée du moment où Gomez-Garcia et ses hommes allaient revenir. Et il ne voulait pas prendre le risque de perdre alors l'avantage dont il disposait, celui de la surprise.

— Bien reçu, Striker, lui répondit l'ami Herman. Hal a prévenu le Président, qui a lui-même appelé son homologue colombien. La ligne téléphonique de son bureau – celle dont Marquez et Pepe 89 ont reçu des appels – était totalement inconnue du président colombien et de ses services. En fait, elle était connectée dans le placard d'un gardien... Il y avait un système de brouillage, artisanal, mais assez efficace, sauf pour le petit duo que nous formons, Aaron et moi. Un instant, il est justement en train de me faire signe à travers la vitre de son bureau... Ne quitte pas...

Bolan entendit un cliquetis alors qu'il était mis en attente.

Gadgets revint une poignée de secondes plus tard.

— Quelqu'un vient d'utiliser la ligne. Pour annoncer à Pepe qu'il pouvait revenir à la villa.

— Aaron a pu localiser le bateau ? J'aimerais savoir dans combien de temps ils vont se montrer.

— Désolé, mais il ne m'a pas donné ce genre de détails. Il a remarqué un bruit de fond, durant l'appel, et il est en train de le faire analyser par un programme de reconnaissance audio... Un instant...

De nouveau, Bolan fut mis en attente.

— Encore moi, reprit Herman Schwarz en revenant en ligne. C'était un moteur de bateau. Il est donc probable qu'ils soient sur le

chemin du retour.

Bolan hochait la tête. Juan n'avait jamais eu le courage d'explorer le passage secret dont il avait découvert l'existence. Mais il était logique que si les autres étaient passés par là pour rejoindre le bateau, ils allaient suivre un itinéraire identique au retour.

À cet instant, l'Exécuteur entendit en effet la rumeur lointaine d'un moteur.

— Les voilà, Gadgets, dit-il. Je les entends.

— Sois prudent, Striker.

— Je le suis toujours...

Bolan raccrocha. Rapidement, il effectua une double vérification de son M-16, du Beretta et du Desert Eagle, sans oublier le TOPS SAW, qu'il avait passé à sa ceinture. Il ouvrit aussi le grand sac contenant l'arme trouvée dans le Learjet et l'assembla. Puis il la chargea et la déposa à côté de lui.

Le grondement du moteur avait gagné en intensité. Le Guerrier se tourna vers Wilson, qui guettait le moindre mouvement dans l'anse.

— Alors ? fit le Texan dans son micro-cravate en se tournant vers lui.

— D'après ce qu'a laissé entendre Juan, je pense qu'ils ne vont pas tous descendre du bateau. Le mieux est d'attendre, pour l'instant. On avisera sur la tactique à adopter.

— Ça me rappelle certaines nuits de planque le long du Rio Grande, dit Wilson dans un murmure. À attendre que les trafiquants de drogue et autres traversent la frontière... Quand ils se montraient, on adoptait toujours la même tactique.

— À savoir ?

— On se redressait et on les butait.

— Il faut juste faire attention à ne pas trop se mon...

Bolan s'interrompit, car un bateau venait d'apparaître, dans la fenêtre de verdure qui leur permettait d'apercevoir le ponton au milieu des arbres. Le moteur passa au ralenti alors que la proue apparaissait. Il y avait une vingtaine d'hommes à bord, tous armés.

Bolan attendit. Si Gomez-Garcia avait un tant soit peu d'intelligence, et c'était sûrement le cas, il devait savoir que si quelqu'un risquait de l'attendre, c'était précisément à l'endroit où ils se trouvaient. Les flingueurs du terroriste resteraient donc en alerte maximale jusqu'à ce qu'ils aient l'assurance que les rives de l'anse étaient sûres. L'Exécuteur ne pouvait rien y faire. La meilleure stratégie était encore d'attendre jusqu'à ce que Pepe, et tous ceux qui devaient l'accompagner, débarquent du yacht, et d'ouvrir alors le feu.

Il baissa les yeux sur l'arme qu'il avait apportée, posée sur le sac dans lequel il l'avait transportée.

Une fois encore, il avait bien fait d'écouter son intuition.

Le bateau arriva contre le ponton, et un type coiffé d'une casquette de capitaine sauta du navire, et commença d'enrouler un cordage autour d'une bite d'amarrage, à ses pieds. Un instant plus tard, quatre hommes armés d'Uzi 9 mm le rejoignirent sur le ponton. Bolan les vit qui scrutaient les montagnes, sans doute à la recherche du moindre signe d'un traquenard éventuel.

Un des flingueurs porta soudain son attention vers le haut, sur le côté. Bolan suivit la direction de son regard et il perçut, à deux endroits, le soleil qui se reflétait sur des espèces de miroirs. Puis le type regarda directement au-dessus de l'Exécuteur, attendit quelques secondes, avant de hocher la tête.

Même s'il ne le vit pas, Bolan comprit que le flingueur avait reçu un autre signal lumineux.

Des snipers.

Gomez-Garcia avait posté des tireurs en trois points, dans les montagnes qui dominaient la jungle et la crique. Les snipers n'avaient pas pu voir Bolan et Wilson parce que les deux hommes étaient allés se planquer de part et d'autre de la sortie du tunnel quand les tireurs couvraient la rivière. Si le Guerrier était allé inspecter le ponton, ainsi qu'il en avait eu un temps l'intention, il aurait été abattu avant d'avoir compris ce qui lui arrivait.

— Tu as vu ? chuchota Wilson dans son micro.

— Oui. On ne bouge pas.

Se redressant légèrement derrière le rocher qui lui servait d'abri, Bolan observa les flingueurs aux Uzi. Deux autres hommes, qui n'avaient que des armes de poing à la ceinture, sautèrent à leur tour sur le ponton. Ils se tournèrent et aidèrent un homme qui portait une chemise blanche, un pantalon noir et des lunettes de soleil à descendre du yacht. Il n'était pas armé, à l'exception d'une machette.

C'était la première fois que Bolan voyait Carlos Gomez-Garcia autrement que sur une photo.

Dès que Pepe 89 eut quitté le navire, le type à la casquette de capitaine défit l'amarre, avant de rejoindre son bord. Sur le yacht qui s'éloignait, les hommes en armes étaient toujours en alerte.

L'Exécuteur serra les mâchoires. Les snipers venaient de compromettre sérieusement son plan ; en même temps, il savait qu'il ne pouvait pas laisser ce détail l'arrêter. Il n'aurait sans doute jamais une aussi bonne opportunité de mettre fin aux agissements de

Pepe 89 – il n'aurait peut-être même pas d'autre possibilité du tout. Wilson et lui devaient donc s'exposer aux tirs des snipers. Ils auraient pour eux le mouvement et la possibilité de se cacher.

— Prêt ? demanda l'Exécuteur à son compagnon dans son micro.

— Aussi prêt que possible, répondit le Texan. Mais cette histoire de snipers, ça craint vraiment, non ?

— Je sais. L'un de nous va devoir se concentrer sur eux, pendant que l'autre s'occupera du ponton et du yacht.

— J'ai un bon aperçu de l'endroit où se trouve l'un des snipers postés de l'autre côté de l'anse. Si je me découvre un minimum, je peux même le voir, ce connard.

Bolan, lui, n'en apercevait aucun. Quant à celui qui se trouvait au-dessus de leurs têtes, il leur était complètement invisible.

— Et pour le deuxième, en face ? demanda Bolan.

— Aucune idée.

— Descends celui que tu vois pendant que je m'occupe de nos amis. Pour ce qui est du second...

— ... il se montrera bien assez tôt, termina Wilson.

Il avait raison. Dès que Wilson aurait tiré son premier coup de feu, le second sniper posté de l'autre côté de l'anse aurait localisé sa position et dévoilerait la sienne en ouvrant le feu. Et le troisième, au-dessus... on verrait bien.

— Allons-y.

L'Exécuteur se leva de derrière le rocher, pointa son arme vers le type au Uzi qui se trouvait au bout du ponton et balança une triple rafale. Les trois balles qui perforèrent le torse du pourri le tuèrent avant même qu'il tombe dans l'eau.

Déjà, Bolan avait dirigé son M-16 vers la droite, déchiquetant la gorge du flingueur suivant. Alors qu'un jet de sang jaillissait du cou de l'homme, le Guerrier entendit un coup de feu, un seul, depuis l'endroit où était embusqué Wilson.

De l'autre côté de l'anse, haut dans les rochers, un fusil tomba de la montagne. Il fut suivi presque aussitôt par un corps.

Mais, une seconde après, un coup de feu claqua, approximativement dans la zone où Bolan avait aperçu l'autre reflet. La balle transperça les feuillages, juste à l'endroit qu'occupait Wilson. Bolan espéra que le Texan avait déjà quitté les lieux.

Lui-même fut contraint de se réfugier derrière son rocher, car les deux autres flingueurs aux Uzi avaient dirigé leurs pistolets-mitrailleurs dans sa direction et arrosaient sa position de balles 9 mm. Bolan attendit que la tempête se calme, avant de se redresser de

nouveau. Une triple rafale projeta à l'eau le deuxième flingueur en partant de la droite. Et une ultime élimina le dernier alors qu'il tentait de changer son chargeur.

En quelques secondes, le quatuor armé de Uzi était tombé dans la rivière, teintant l'eau boueuse de rouge sang. Il ne restait plus sur le ponton que Gomez-Garcia et ses lieutenants.

Bolan s'intéressa d'abord à eux. Ils avaient sorti leurs armes de poing. Le Guerrier expédia une nouvelle rafale vers celui qui se trouvait à gauche de Gomez-Garcia. Au même moment, il entendit un coup de feu partir non loin de lui, à quelques mètres de l'endroit où se trouvait Wilson peu auparavant. Tout en regardant sa victime basculer et rejoindre les autres dans l'eau, Bolan comprit que le Texan avait changé de position. Et le deuxième sniper l'avait manqué.

Mais, au moment où l'Exécuteur pointait son arme vers l'autre lieutenant de Gomez-Garcia et pressait la détente de son M-16, un nouveau tir prit Wilson pour cible. Gomez-Garcia se mit à courir en voyant son second homme tomber sous les trois projectiles de Bolan. Il sauta sur le côté du ponton et commença à patauger sur la rive boueuse, le long de l'eau.

Le Guerrier braqua alors son arme sur lui. Gomez-Garcia courait, sa machette à la main. Son comportement en disait long : ce pourri était un assassin, pas un combattant, et il se reposait sur ses hommes pour assurer sa protection. Bolan imagina sans peine que les quatre-vingt-neuf malheureux à qui il devait son sinistre surnom devaient être sans défense quand il les avait exécutés.

À bord du yacht, passé un moment de stupeur, les hommes qui se trouvaient sur le pont du bateau se mirent à tirer furieusement vers le rivage. À l'évidence, ils n'avaient pas repéré la position de Bolan, ni celle de Wilson. Leurs balles filaient un peu partout, ricochant pour la plupart contre la roche de la montagne.

Wilson tira de nouveau, et Bolan vit de la poussière voler sur le flanc montagneux, de l'autre côté de l'anse. Un coup de feu claqua, là-haut, signifiant que le Texan avait manqué sa cible. Mais l'Exécuteur, lui, avait pu repérer le flingueur. Il régla le sélecteur de tir en mode coup par coup et visa le reflet de la lunette de visée. L'homme qui se trouvait derrière cette lunette était invisible, mais, en se fiant à l'angle de la lunette – et en prenant le pari que le flingueur était droitier –, le Guerrier corrigea sa visée. Lentement, il accentua la pression de son index sur la détente et tira.

Un autre fusil rebondit sur le versant de la montagne, et son propriétaire se redressa. Avant que Bolan ait pu terminer ce qu'il avait commencé, Wilson tira depuis la position qu'il occupait au tout début. Sa balle dut atteindre le sniper en plein torse, car l'autre disparut dans

les roches où il était embusqué, hors de vue.

Bolan regarda du côté de Gomez-Garcia, qui poursuivait sa course frénétique le long du rivage. L'Exécuteur quitta le rocher qui l'abritait et il plongea vers l'endroit où était planqué Wilson, au milieu du feuillage. Il entendit le mugissement d'un autre puissant fusil, au-dessus d'eux. La balle manqua son bras droit de quelques millimètres, passant si près que l'Exécuteur sentit la brûlure de l'ogive à travers sa combinaison. Il atterrit sur le ventre, sur le sol détrempé, roulant aussitôt sur la droite. Une autre balle pénétra la terre à un pas de lui. Le sniper connaissait son boulot.

— On a un problème, avec celui-ci, observa Wilson, quand Bolan le rejoignit.

— J'aimerais que tu restes ici et que tu essayes de déterminer sa position.

— Oh ! mais je la connais, sa position. Il n'est pas aussi haut que ses deux copains. J'ai pu l'apercevoir quand il t'a tiré dessus, à l'instant. Le seul problème, c'est que je ne peux pas espérer l'avoir sans m'exposer.

Bolan hocha la tête.

— Alors, reste là et attends. De mon côté, je vais essayer de suivre Pepe en restant collé au flanc de la montagne.

Le Guerrier marqua une pause, éjecta le chargeur en partie vide de son fusil et le remplaça par un autre, plein.

— Il va certainement essayer de me tirer dessus, ajouta-t-il. Pour ça, il sera forcément conduit à s'exposer, et ce sera à toi de jouer.

— Tu es sûr de ton coup ? demanda Wilson en fronçant les sourcils. Tu veux vraiment faire un truc pareil ?

— Non, avoua l'Exécuteur. Mais je ne vois rien de mieux. Pas question de laisser Pepe s'en sortir.

— N'oublie pas les autres, sur le yacht. Ils vont être aussi en bonne place pour te tirer comme un lapin.

Bolan regarda à travers les feuilles. Le yacht s'était éloigné, et la fusillade avait presque cessé. En réalité, maintenant que leur chef avançait comme il pouvait sur la rive boueuse, les hommes de bord semblaient plutôt penser à prendre la fuite que de régler leur compte à Bolan et Wilson. Le Guerrier se rappela la réaction des employés du ranch : ils étaient persuadés que Wilson et lui devaient être l'avant-garde d'une opération plus importante. Les flingueurs du yacht pensaient sans doute la même chose. Ils croyaient probablement que c'était une escadre, et non deux hommes, qui les attendait en embuscade.

— Je ne pense pas que le bateau soit un problème, dit l'Exécuteur. Pas dans l'immédiat.

Et sans attendre de réponse, il sortit de l'abri que lui procurait le feuillage et roula pour aller se plaquer contre la montagne un peu plus loin. Il entrevit Gomez-Garcia, à environ deux cents mètres, qui poursuivait sa progression chaotique – ses pieds s'enfonçaient profondément dans la boue, et il ne cessait de tomber et de se redresser. Bolan aurait pu se mettre en position pour tenter de l'abattre, mais avec toute la végétation, le chef du 28^e Front n'était jamais visible plus d'une fraction de seconde.

Le Guerrier devait trouver un moyen de se rapprocher, sans trop s'exposer aux balles du sniper embusqué au-dessus de sa tête.

Le yacht était bien visible, lui. Il avait viré de bord, remarqua Bolan, et rejoignait la sortie de l'anse et la rivière. Ses occupants ne tiraient plus. Mais ils n'en étaient pas pour autant inoffensifs. Il fallait les empêcher de nuire définitivement.

Le mur de roche qu'il suivait n'était pas régulier et le repoussait souvent vers l'anse ; chaque fois, le Guerrier se demandait s'il n'allait pas se retrouver dans la ligne de mire du sniper. Mais il n'y eut aucun tir, là-haut, et il continua d'épier Gomez-Garcia sans être inquiété. L'écart entre eux se réduisait lentement mais sûrement.

Soudain, deux coups de feu claquèrent, derrière Bolan – si rapprochés qu'il parut n'y en avoir qu'un. L'Exécuteur se tourna juste à temps pour apercevoir Wilson qui était sorti du couvert des arbres et avait presque rejoint le ponton. Le Texan était tombé à genou. Son M-16 lui avait échappé. La seconde suivante, il s'écroula.

Dans la continuité, le sniper embusqué au-dessus d'eux commença de tomber dans le vide, rebondissant contre les rochers. Il atterrit sur la tête, juste à côté du rocher derrière lequel Bolan s'était abrité. Le Guerrier put voir que la chute avait tué l'homme en lui cassant le cou.

Il se tourna et constata que Gomez-Garcia poursuivait sa progression, mais montrait de sérieux signes de fatigue. Il n'avancait plus que très lentement. Maintenant qu'il n'y avait plus de menace de sniper, il serait facile à avoir. Mais avant de s'occuper de lui, Bolan avait d'autres questions urgentes à régler.

Il devait d'abord se porter au côté de Wilson, et, s'il était vivant, lui donner les premiers soins. Ensuite, il y avait le yacht, qui risquait bientôt d'être hors d'atteinte.

Bolan s'écarta de la paroi montagneuse et il courut vers le rivage. Arrivé près de Wilson, il le fit rouler et examina sa blessure. La balle du sniper l'avait atteint au niveau de la cuisse, brisant l'os, mais épargnant heureusement l'artère.

— Ça va, dit Wilson, qui avait ouvert les yeux. Ça fait un mal de chien, mais ça va.

Il marqua une pause, grimaça, avant d'ajouter :

— Je vais arracher de l'herbe pour arrêter l'hémorragie. Occupe-toi de l'autre fils de pute et des salauds, sur le bateau...

Bolan hochait la tête et rejoignit le gros rocher, enjambant en courant le cadavre du sniper. Soulevant l'arme récupérée dans le Learjet – un lance-roquettes –, il le porta à son épaule et visa le yacht alors qu'il était tout près de quitter l'anse. Il ne lui restait plus que quelques secondes avant qu'il ne rejoigne la rivière et se retrouve hors de sa portée.

Un instant plus tard, la roquette filait dans les airs. Et, au bout d'une seconde, des flammes rouges étincelantes engloutirent le bateau. Le bruit de l'explosion survola la surface de l'eau pour venir rebondir contre la montagne.

Le yacht brûlait.

Bolan laissa à terre le lance-roquettes pour se mettre à courir le long du rivage. Quand il rejoignit Gomez-Garcia, celui-ci était à bout de forces et s'était assis au bord de l'eau, fixant son bateau en flammes. Il entendit le Guerrier arriver et se tourna vers lui. Se redressant, il rassembla tout ce qui lui restait d'énergie pour soulever sa machette et la faire passer au-dessus de sa tête.

Bolan leva le canon de son M-16 au moment où le bras du terroriste partait vers l'avant. Il tira avec son arme à la hanche, transperçant le cœur de Pepe 89 d'une seule .223. La machette partit, droit vers l'Exécuteur.

Celui-ci effectua un mouvement de côté, et la machette fila à côté de sa tête pour aller terminer sa trajectoire dans la rive boueuse, inutile.

Bolan s'avança lentement. Il s'agenouilla et posa un doigt au niveau de la carotide de Gomez-Garcia. Il n'y avait aucun pouls. Pepe 89 était mort. Le blitz était terminé.

Ou plutôt, *presque* terminé.

Ils seraient un peu serrés, dans le Learjet, mais ils partiraient tous ensemble. Bolan, Wilson, les hommes du Ranch. Et surtout, pensa le Guerrier en ouvrant la portière arrière de la Cadillac de Gomez-Garcia, le Texan allait pouvoir profiter des talents de médecin d'un des Warriors, qui surveillerait sa blessure à la cuisse jusqu'à leur retour aux États-Unis.

Se penchant vers la voiture, Bolan prit le blessé par un bras pour

l'aider à sortir. Il le soutint durant le trajet entre la Cadillac et le Learjet, que Jack Grimaldi avait posé sur la piste d'atterrissage du ranch de Gomez-Garcia.

Juste avant le décollage, on arrangea Wilson sur une couchette, à l'arrière de l'appareil, et Bolan lui fit une piqûre de morphine. Le Texan eut tout le temps de protester, avant de perdre connaissance.

Alors que l'avion volait en direction de Bogotá, Bolan vint prendre place au côté de Grimaldi et s'attacha. Il récupéra son satellitaire dans sa combinaison noire et composa le numéro de David McCarter. La voix à l'accent anglais familier lui répondit :

— Salut, Striker.

— Tu peux être à l'aéroport de Bogotá dans combien de temps ? demanda l'Exécuteur.

— On est à deux heures de la ville. Ça y est, tu es prêt à rentrer ?

— Presque.

— On arrive. Et qu'est-ce qu'on fait du capitaine Guttierrez ?

— Il dort toujours ? interrogea l'Exécuteur.

— Affirmatif.

— Vous n'avez qu'à prendre une chambre dans un motel près du quartier général de la police nationale. Vous le laissez là, et vous lui laissez un petit mot dans lequel vous expliquerez que c'est Ramon Marquez qui a ordonné le meurtre de Pepe 89. Ça devrait suffire. Si jamais la police n'arrive pas à le choper, ses amis des FARC s'en chargeront...

En raccrochant, Bolan pensa à tous les trafiquants de drogue, assassins, policiers et hommes politiques corrompus qui détruisaient chaque jour un peu plus la Colombie. Il savait que son histoire avec ce pays n'était pas terminée, loin de là.

Il reviendrait, encore et encore.

Se tournant vers Jack Grimaldi, il lui suggéra en riant :

— Alors, tu le dis ?

— Dire quoi ? Oh ! Pardon ! Allez, Striker, on rentre à la maison.